

SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

ANTHROPOSOPHIE

L'homme

et sa

recherche spirituelle

SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

ANTHROPOSOPHIE

L'homme
et sa
recherche spirituelle

RUDOLF STEINER

ANTHROPOSOPHIE
L'HOMME ET SA RECHERCHE SPIRITUELLE

RUDOLF STEINER

ANTHROPOSOPHIE

L'Homme et sa recherche spirituelle

9 conférences faites à Dornach
du 19 janvier au 10 février 1924

Traduction française
Elsa Prozor

3^e édition

Editions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1989

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur, l'édition originale porte le titre:

Anthroposophie
Eine Einführung in die anthroposophische
Weltanschauung

GA 5^e édition 1981
Bibliographie N 234

Introduction
Jules Sauerwein

© 1989. Tous droits réservés
Traduction autorisée par la Rudolf Steiner-
Nachlassverwaltung Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse, Benteli SA, Berne

ISBN-2-88189-042-3

TABLE DES MATIÈRES

I. – L'Anthroposophie, aspiration humaine du présent.

Deux énigmes de l'âme: l'homme ne peut approcher la nature sans se laisser annihiler par elle, la nature ne peut approcher l'âme humaine qu'en devenant image illusoire. – Les réponses traditionnelles des sciences, art et religion ne suffisent plus. – L'Anthroposophie veut donner une réponse nouvelle. Page 18

II. – La conscience méditative.

Action destructrice de la nature sur le corps physique. – Les forces constitutives du corps physique proviennent d'un autre monde. – Similitude du corps humain avec la nature dans l'absorption et le rejet des substances naturelles mais opposition pour les processus de transformation intermédiaires. – Parenté des processus intérieurs de l'organisme humain avec des états antérieurs de la terre. – Ces états antérieurs terrestres peuvent être observés par la méditation. – Essence de la méditation. – Perception en soi et dans l'évolution du temps de l'éthérique et de l'astral. Page 35

III. – Le passage du savoir courant à la connaissance initiatique.

Le rapport de l'homme avec les étoiles et avec le monde doit entrer dans la conscience. – La tâche de l'Anthroposophie. – Deux portes conduisant dans le monde suprasensible: la porte du Soleil et celle de la Lune. – Lune et Soleil vus par la science spirituelle; leur rapport avec le passé, l'avenir, le destin de l'homme. – Personnalités impressionnant notre raison, et d'autres agissant sur la volonté révèlent des rapports karmiques.

Page 53

IV. – La pensée renforcée et l'homme second. Le processus respiratoire et l'homme aérien.

Impossibilité de résoudre les énigmes de la nature et de l'âme avec la pensée ordinaire. – Renforcement de la pensée par la méditation conduisant à l'expérience de l'homme second et de ses rapports avec le monde stellaire. L'homme physique et le solide; l'homme liquide et l'éthérique. – L'Inspiration et le monde astral. – La lyre d'Apollon, musique intérieure. Page 71

V. – L'amour comme force de connaissance. L'organisation du Moi de l'homme.

Essence de l'éthérique et de l'astral. – Le corps éthérique comme organisme lié au temps. – Le corps astral illuminé par l'esprit. – L'amour comme force de connaissance. – La douleur initiatique. – Connaissance du Moi de l'incarnation antérieure. – L'action du Moi dans l'organisme calorique. – Des impulsions morales provenant des incarnations antérieures au travers de l'homme calorique. Page 95

VI. – Les pensées cosmiques agissantes dans l'air expiré. Le Moi agissant dans le développement calorique.

L'état de sommeil. – Le contenu de la conscience inspirée apparaît comme les souvenirs de la vie du sommeil. – Le Moi et le corps astral dans la veille et le sommeil. – Essence de l'Inspiration et de l'Intuition. – Retour de l'homme à sa vie prénatale et à sa vie antérieure durant le sommeil. – Métamorphose du concept du temps. – La mort. – L'essence du souvenir. – Ecoulement d'images du souvenir dans le cosmos après la mort. – Action réciproque de l'homme et du monde.

Page 115

VII. – De la vie du rêve. Rapports du monde du rêve avec la réalité extérieure et intérieure.

La vie du rêve: point de départ d'une considération spirituelle de l'homme et de ses rapports avec le passé et l'avenir. – Deux sortes de rêves: rêves se rapportant aux événements extérieurs, et rêves exprimant symboliquement des processus intérieurs. Les premiers expriment le rapport du Moi avec le monde extérieur, sa force ou faiblesse de volonté; dans les seconds intervient le corps astral. Cette sorte de rêve a une similitude avec la manière dont les images de l'Imagination sont expérimentées. – Rapports de l'Imagination et de la deuxième catégorie des rêves avec les organes intérieurs. Page 134

VIII. – Rapport du monde du rêve avec la connaissance imaginative. L'endettement progressif à l'égard de la vie. Le fondement du Karma.

Perception imaginative. – Organisme tripartite considéré par l'Imagination. – Son rapport avec les vies terrestres passées et à venir. – Le souvenir considéré par l'Imagination. La vision rétrospective après la mort. – Les actions morales de l'homme et la conscience imaginative. – L'expérience de la culpabilité envers l'univers. – Durant l'expérience de la vision rétrospective se forme le Karma. – Dans le rêve nous faisons l'expérience inconsciente du côté spirituel de la vie de veille. Page 151

IX. – Les facultés du souvenir de l'homme.

Le souvenir considéré à partir de la vie physique. – Le déroulement du souvenir après la mort, sa dissolution dans l'univers. – La plongée dans le pendant spirituel du souvenir étalé et l'expérience vécue de la valeur de

la compensation douloureuse (Kamaloka) devient notre conscience spirituelle propre. – L'entrée dans le monde spirituel. – L'expérience des entités spirituelles. – L'impulsion pour compensation dans une vie terrestre nouvelle. Page 168

Oeuvres de Rudolf Steiner disponibles en langue française. Page 184

AVIS AU LECTEUR

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie «Mein Lebensgang» (chapitres 35 et 36, mars 1925):

«Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression (...).

Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'Anthroposophie, qui est en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'Anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît *la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon l'Anthroposophie, telle qu'elle découle des communications provenant du monde de l'esprit.»

Introduction

J'aborde dans ce chapitre l'histoire de mes relations avec le personnage le plus étrange, le plus séduisant, le plus admirable à beaucoup d'égards, que j'aie connu dans mon existence. Les autres, hommes d'Etat, chefs militaires, voire même souverains, font, sauf exceptions rares, assez petite figure quand on les regarde dans le recul du passé. Rudolf Steiner, au contraire, est un être derrière lequel tout un monde inconnu et formidable s'étend à l'infini, comme un décor qui prolonge la scène où évolue un personnage, mais un décor qui serait de la réalité. Quand je le revois sortant de la première conférence où je l'entendis, à Vienne, en 1906, quand je l'évoque descendant à petits pas la colline de Dornach, où s'élevait son école anthroposophique, il me semble qu'à travers lui une fenêtre s'est ouverte pour mon regard vers des univers insoupçonnés.

J'avais de tout temps dans mon existence étudié avec passion la théosophie. J'avais été membre de plusieurs sociétés secrètes et je dois dire que j'avais eu des motifs de concevoir quelques doutes, non point sur l'existence des mondes invisibles, mais sur la valeur morale et intellectuelle de ceux qui font métier d'en parler. Je vivais à Vienne, depuis environ un an, d'une existence qui se partageait entre l'étude de la banque et le secrétariat de l'ambassadeur de France, avec, comme récréation, un peu de bonne musique de temps à autre, et j'avais plutôt tendance, à cette époque, à considérer avec quelque scepticisme les voyants et les guides spirituels.

Je trouvai à Vienne, heureusement, un homme qu'aujourd'hui encore, je considère comme un grand ami et

un puissant esprit et qui, en m'expliquant les travaux étonnants des disciples de Kerning, prononça pour la première fois le nom de Rudolf Steiner. Cet homme qui vit encore à l'heure où j'écris ces pages, se nommait Maxim Eckstein.

Comme les disciples de Kerning et comme tout bon Viennois, il avait lui aussi son café attitré. Chaque jour, avant et après le dîner, on le voyait au café Impérial dégustant son «mélange» et dissertant paisiblement au milieu de ses amis. Son intelligence était universelle. Mais à côté de cela, il était réellement savant. Il avait fait des études de chimie très poussées. Sur l'histoire de l'art il était imbattable. La musique, il la connaissait dans sa technique comme il en jouissait dans son esprit, et il s'honorait d'avoir aimé et compris Anton Bruckner, le fameux symphoniste viennois, à une époque où il était à peu près seul à posséder ce privilège.

Eckstein me donna sur la vie intérieure quelques clartés qui, à vingt-trois ans de distance, me demeurent encore aujourd'hui aussi précieuses. C'est lui qui m'apprit, par exemple, que pour équilibrer le corps éthérique, il faut en arriver à répandre la conscience dans des parties correspondantes aux parties les plus diverses du corps physique. A l'état normal nous pensons dans notre tête, nous ressentons nos émotions et nos impulsions dans les régions du cœur et du grand sympathique, et dans le reste du corps nous connaissons simplement les perceptions sensorielles ou motrices. Eckstein m'enseigna, ce que je n'avais pas vu dans la théosophie, que pour prendre conscience du véhicule supérieur au corps physique, c'est-à-dire le corps éthérique, il fallait s'habituer à penser partout, c'est-à-dire à répandre dans notre organisme visible et invisible une activité spirituelle consciente, par le moyen des courants qui circulent dans le corps éthérique.

Il était très modeste. Il me disait qu'il savait très peu et qu'il tenait ce peu de science d'un disciple de Kerning (un certain W...) qu'il avait connu à Stuttgart, et il concluait :

«L'homme qu'il vous faut connaître, c'est Rudolf Steiner. C'est mon ami intime. Je l'ai connu ici quand il était précepteur dans une famille. C'est plus et mieux qu'un théosophe. Je crois qu'il a travaillé sur lui-même avec des résultats assez étonnants.»

Enfin, ce jour arriva. Steiner vint faire une conférence à Vienne.

A l'heure qu'il est, des milliers de gens ont entendu parler de Rudolf Steiner, de son fameux Goetheanum, l'édifice qu'il avait construit près de Bâle, qui fut brûlé dans la nuit de la saint Sylvestre 1922, et de sa mort inattendue au moment où s'élevait un nouveau bâtiment, tout différent de l'ancien. Il a été et sera l'un des hommes les plus discutés de notre temps.

Ce qu'il a écrit subsiste: une trentaine de grands ouvrages et plusieurs centaines de conférences sur les sujets les plus sublimes et les plus variés. Mais si beaucoup sont à même d'admirer ou d'attaquer ses écrits, peu de gens l'ont connu pendant aussi longtemps et dans des circonstances aussi intimes que le destin m'en a donné le privilège.

Périodiquement, même pendant la guerre, j'ai vu ce grand penseur. J'ai recueilli ses conseils, ses vues sur le monde et sur la politique et j'ai été en quelque sorte le témoin de ses activités les plus mystérieuses.

La première fois que l'on entendait Steiner, on avait un certain sentiment d'angoisse. Il était clair qu'il ne préparait jamais une conférence dans le sens ordinaire du mot préparation. Il méditait sur un thème. Il se le faisait, suivant son expression «passer devant l'esprit». Il

entassait ainsi en lui-même une sorte de réserve d'images et d'intuitions dans lesquelles il pouvait aller puiser au fur et à mesure de son discours. Mais ce champ où il avait ainsi semé le fruit de ses perceptions spirituelles, il le fécondait par le Verbe. Sa parole rythmée, sonore, avec des raisonnances d'incantations, avait une sorte de vertu mystique qui faisait surgir vers lui des profondeurs de sa conscience les visions qu'il dépeignait ensuite avec une incroyable vigueur et avec des couleurs inconnues avant lui. Il était au point de croisement où l'artiste et le penseur se rejoignent, dans la connaissance de l'au-delà.

Sa jeunesse s'était passée dans les archives de Goëthe, à Weimar, dans la fréquentation de Nietzsche et de Hæckel, c'est-à-dire qu'il avait connu, lui né d'une humble famille à la frontière austro-hongroise, les génies allemands les plus hauts, soit personnellement, soit par la pénétration intime de leurs œuvres. On s'en apercevait quand il causait ou écrivait. Mais quand il parlait il s'élevait à un degré où l'on ne peut plus se référer aux œuvres des autres, si grands soient-ils. Il prenait en quelque sorte, dans son étreinte, les réalités suprasensibles, pour les célébrer dans une sorte de cantique lyrique d'où l'analyse lucide ne disparaît pourtant jamais.

Dans son cabinet de travail de Dornach, il me montrait un jour un immense groupe en bois sculpté dû à son ciseau. Au centre le Christ, mais non point le Christ de la légende. C'était un Christ beau comme Apollon, au visage imberbe, avec dans la partie gauche du front un développement anormal suivant des lignes rayonnantes qui partaient des yeux. De la main gauche, levée vers le ciel, il domptait Lucifer, une immense et radieuse figure à la chevelure bouillonnante, au visage exalté. De la main droite, il aidait à sortir d'une sorte de caverne

souterraine, l'autre grand révolté, Ahriman, une entité aux membres noueux, aux mains sclérotiques, avec le visage pétrifié dans la ruse que l'on attribue à Méphistophélès. En me montrant cette œuvre, Steiner me disait: «Voilà le Christ, *tel que je le vois* en Palestine.»

En face du groupe, il y avait une sorte de bas-relief hallucinant. Dans le royaume d'Ahriman tout tissé de gigantesques toiles d'araignées, des âmes humaines symbolisées par des figures drapées, s'avançaient courageusement vers le personnage épouvantable d'où partaient tous les fils et d'où sortaient des espèces d'arêtes rocheuses qui donnaient au paysage un aspect de cauchemar. Ici encore Steiner me disait: «Voici Ahriman *tel que je le vois.*»

Il était impossible de le prendre pour un simple halluciné. La magnifique ordonnance de son système, l'absolue lucidité de ses propos et surtout l'immense bonté qui s'exprimait dans chacune de ses actions, repoussaient bien loin toute idée soit de supercherie, soit de déséquilibre. Il n'avait rien non plus qui rappelât les trances des sibylles ou des prophètes de l'ancien temps. Il demeurait toujours conscient et intégralement maître de tous ses moyens. Seulement, quand on était admis à toutes ses réunions, il apparaissait successivement comme à différents étages de grandeur spirituelle. Dans ses conférences publiques, il était éloquent et inspiré. Dans ses conférences plus intimes, il mêlait son discours d'incantations en langage semi-poétique qui touchaient l'âme des auditeurs par la puissance de leur sonorité et de leur rythme. Dans les cérémonies, il mettait en œuvre des rites connus de lui seul et ses invocations aux quatre Archanges-Régents demeurent dans ma mémoire comme les plus grandes émotions, à la fois religieuses et artistiques, que j'ai ressenties dans mon existence.

Le premier Goetheanum, celui qui fut brûlé, était en quelque sorte l'incarnation de tout son enseignement sous des formes architecturales. L'édifice était abrité sous deux coupes, l'une plus grande que l'autre. La plus petite couvrait la scène, la plus grande la salle. Sous la première, douze colonnes, sculptées dans des bois soigneusement choisis, étaient rangées en demi-cercle, représentant les douze signes du zodiaque, symbole de la permanence dans les lois cosmiques. Sous la plus grande, deux séries de sept colonnes descendaient le long des gradins d'un amphithéâtre, chacune portant dans ses chapiteaux et dans ses soubassements, des ornements qui représentaient les sept périodes successives de notre évolution. D'un côté, tout parlait de l'espace, de l'autre chaque détail disait le perfectionnement progressif des choses à travers le temps.

Il m'est arrivé, dans cette salle, d'une beauté si écrasante, de traduire dix conférences au fur et à mesure que Steiner parlait. Généralement il se laissait aller à son inspiration pendant dix ou quinze minutes, tandis qu'assis derrière lui à une petite table, je prenais des notes hâtives pour fixer dans mon souvenir le torrent de ses pensées. Quand il avait fini, c'était à moi de m'avancer et d'essayer, avec une peine indicible et une insuffisance dont je rougissais, de traduire ses magnifiques périodes dans un français abstrait et sec. Mais je sentais qu'il m'aidait de toutes ses forces. C'était comme si j'avais eu derrière moi un foyer qui empêchait mon esprit de se paralyser et qui me vivifiait au moment où j'allais perdre courage. Il me donnait bien, avant la conférence, un petit résumé écrit, mais emporté par sa propre puissance, il ne le suivait jamais.

Ce sont là des impressions inoubliables.

Trois ans plus tard, Steiner mourait. J'ai toujours

pensé qu'il mourut avec la claire vision que des difficultés insurmontables s'opposaient à une œuvre comme la sienne.

Il reste de Steiner son œuvre gigantesque et des enseignements compatibles avec la civilisation occidentale, qui sont les plus précis qui aient été donnés sur notre continent à ceux qui veulent entreprendre le travail périlleux d'affronter les problèmes que la nature nous a cachés, il a fécondé des branches très variées de l'activité humaine qui ont été profondément baignées de spiritualité grâce à sa doctrine, et qui, sous le nom de «sections», persistent encore avec une vigueur remarquable au moment où j'écris.

Des disciplines ont été créées dans les branches les plus diverses et les hommes désireux de trouver dans les sciences ou dans l'art un chemin pour la connaissance spirituelle, ont ainsi des voies particulières à leur choix et conformément à la personnalité de chacun d'entre eux.

Jules Sauerwein

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 19 janvier 1924

Je vais essayer de donner ici une sorte d'introduction à l'Anthroposophie et de montrer comment celle-ci me paraît devoir être présentée au monde, à notre époque. Toutefois, avant d'aborder le sujet même de ce cours, je désire faire quelques remarques préliminaires.

On oublie trop souvent que tout ce qui est spirituel est vivant; or, ce qui vit, doit être saisi en pleine vie. Nous qui sommes les représentants du mouvement anthroposophique, au sein de la société qui porte son nom, nous n'avons pas le droit d'envisager, même à titre d'hypothèse, que ce mouvement pourrait ne commencer qu'aujourd'hui.

En fait, il existe depuis plus de vingt ans et l'opinion publique a pris position à son sujet. Ce sentiment doit nous guider quelle que soit la manière dont, par ailleurs, nous présentions l'Anthroposophie, car si nous pensions pouvoir présenter la Science Anthroposophique, dans son sens absolu, purement et simplement comme nous le faisons il y a vingt ans, nous la ferions apparaître au monde sous un jour de plus en plus faux.

Cette erreur-là n'a été que trop souvent commise et ne doit pas se reproduire. Notre assemblée de Noël devrait représenter, à ce point de vue, le commencement d'une ère nouvelle et ne pas demeurer stérile. Je l'ai déjà fait remarquer dans d'autres occasions.

On ne peut certes pas demander à tous les membres de la Société Anthroposophique de donner une nouvelle impulsion à leur pensée et à leur activité si cela ne convient pas à leur sentiment intérieur. Chacun a le droit

d'être un membre qui se contente simplement de recevoir l'enseignement, mais celui qui désire être un membre actif et aider à répandre l'Anthroposophie dans le monde, sous une forme quelconque, doit prendre au sérieux ce que je viens de dire. Il faut qu'à l'avenir, la sincérité la plus absolue règne sur ce point, non seulement en paroles, mais aussi en action. J'aurai plus d'une fois encore à prononcer des paroles de ce genre.

Abordons à présent le sujet proprement dit de ce cours qui doit donner une sorte d'introduction à l'Anthroposophie.

Chaque fois que vous voudrez parler d'Anthroposophie, dites-vous bien que ce que vous cherchez à exprimer n'est en réalité que ce que le cœur de celui qui vous écoute se dit à lui-même. Nulle science initiatique, quel que soit le lieu où elle s'est développée, n'a jamais voulu faire autre chose que d'exprimer ce qui vit secrètement dans l'âme des hommes qui recherchent cette science. Voilà pourquoi lorsque vous exposez l'Anthroposophie, il faut avant toute chose que vous répondiez aux aspirations les plus profondes de ceux qui en ont besoin. Tel devra être le caractère essentiel de tous vos discours.

Si vous considérez aujourd'hui les hommes qui cherchent à pénétrer au-delà de la surface de la vie, vous constaterez que les sentiments qui se sont fait jour de tout temps, réapparaissent actuellement dans les âmes sous une forme nouvelle. Dans l'être subconscient, de graves questions s'agitent, elles n'arrivent pas à se formuler en pensées, encore moins à trouver leur solution dans le monde civilisé moderne. Elles existent cependant et sont profondément enracinées dans les âmes de la plupart des hommes. On les retrouve, au fond, chez tous ceux qui pensent, bien qu'elles leur paraissent presque étrangères lorsqu'ils les entendent formuler. Ce-

pendant elles les touchent de près, il n'en est pas qui soient plus essentielles pour leurs âmes.

Parmi toutes les énigmes qui oppressent aujourd'hui nos consciences, il en est deux qui méritent d'attirer tout d'abord notre attention. La première surgit lorsque l'âme humaine considère sa propre existence et le monde qui l'entoure. Elle voit l'homme entrer dans la vie par la porte de la naissance. Elle voit cette vie se développer depuis la naissance ou la conception jusqu'à la mort, à travers des événements intérieurs et extérieurs de toute espèce. Elle reçoit, d'autre part, de la nature extérieure, une multitude d'impressions qui l'emplissent, peu à peu.

Or, l'âme incarnée dans le corps humain constate tout d'abord une chose, c'est qu'en réalité la nature résorbe dans son sein toute la portion de l'existence terrestre accessible à la perception. Après que l'homme a franchi la porte de la mort, la nature réintègre son corps physique dans ses propres formes, par l'intermédiaire de l'un de ses éléments; que ce corps soit incinéré ou enseveli, ne fait pas une très grande différence. Que fait la nature de ce corps? Elle le détruit. En général, l'âme humaine ne se préoccupe pas de ce qui advient des différentes substances qui composent le corps humain; mais si on a l'occasion d'observer dans certaines contrées la singularité des obsèques, alors, il se peut qu'impressionné, on approfondisse ses recherches, concernant le sort que la nature réserve à tout ce qui est physique chez l'homme lorsque son âme a franchi la porte de la mort. Il existe, en effet, des voûtes souterraines où des cadavres sont enfermés et conservés, et, quoique exposés à l'air, se dessèchent. Or, après un certain temps, on voit ces cadavres desséchés, présenter encore la forme du corps, forme qui n'est plus constituée que par du carbonate de chaux déjà pulvérisé. Que

l'on agite un tant soit peu cette masse calcinée, on la voit tomber en poussière.

Ce fait peut donner une idée de l'impression profonde qu'éprouve l'âme lorsqu'elle cherche ce qui advient après la mort du corps à l'aide duquel l'homme accomplit tous ses actes, depuis la naissance jusqu'à la mort. Considérant alors la nature qui lui livre ses connaissances, dans laquelle l'homme puise tout ce qu'il appelle sa science, il se dit: « Cette nature qui fait émerger de son sein les formes cristallisées les plus merveilleuses, cette nature qui, à chaque printemps, fait jaillir les plantes à profusion, cette nature qui conserve pendant d'innombrables années les arbres recouverts d'écorce, cette nature qui peuple la terre de multiples espèces animales, depuis les plus grandes jusqu'aux bacilles microscopiques, cette nature qui évapore dans les nuages l'eau qu'elle contient, cette nature sur laquelle les étoiles encore bien inconnues projettent leurs rayons, cette nature réduit en poussière le corps de l'homme, ce corps dont elle le revêt, pendant qu'il vit en elle, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'à sa mort. » Pour l'homme la nature, la nature avec ses lois, se présente comme une grande destructrice. Contemplons l'admirable forme humaine, car elle est pleine de merveilles et plus parfaite que toute autre forme sur terre, évoquons cette forme humaine et évoquons, d'autre part, la nature avec ses pierres, ses plantes, ses animaux, ses nuages, ses fleuves, ses montagnes, avec toute la lumière et toute la chaleur qui, des astres, rayonnent sur elle. Cette nature n'admet pas la légitimité de la forme humaine. Ce qui de l'homme lui est livré, est réduit en poussière. L'homme le voit, il ne réfléchit pas à ce qu'il voit, mais son âme s'en trouve profondément impressionnée. Chaque fois qu'il se retrouve en face de la mort, il subit cette impression. Ce ne sont point seulement les senti-

ments égoïstes, et l'espoir superficiel de survivre qui réveillent dans son subconscient une question qui a pour lui une importance infinie et qui détermine son bonheur ou son malheur, même lorsqu'elle demeure informulée. Tout ce que la conscience de l'homme sur la terre appelle le bonheur ou le malheur de sa destinée est en somme peu de chose, en regard de cette question qui, souvent, ne se manifeste en lui que par une sorte d'instabilité sentimentale devant la mort. D'où vient donc la forme humaine, se demande-t-il? Je contemple la forme merveilleuse du cristal, les formes des plantes, des animaux, je contemple les montagnes, les nuages, les étoiles et ce qui s'exprime par eux, je vois toutes ces choses, mais la forme humaine ne peut pas provenir d'elles, car en elles ne se trouvent que des forces destructrices de cette forme humaine proprement dite.

Alors s'éveille dans l'âme et dans le cœur humain cette grande et angoissante énigme. De quel monde provient la forme humaine? Où est ce monde? La vision de la mort fait naître cette question angoissée: «Où se trouve l'autre monde, celui dont est issue la forme humaine?»

Ne dites pas, mes chers amis, que jamais encore vous n'avez entendu poser cette question. Lorsqu'on n'écoute que les mots que profèrent les hommes, mots issus de leurs cerveaux, on ne la perçoit pas, en effet, mais il en est tout autrement lorsqu'on se penche vers les hommes et que ceux-ci vous apportent les plaintes de leurs cœurs; parfois ils font simplement quelques remarques concernant une petite chose insignifiante de la vie, mais qui colore cependant tout le problème de leur destinée et c'est ainsi qu'ils vous apportent la plainte de leur cœur. Celui qui comprend ce langage du cœur entend ce que lui disent les hommes du fond de leur subconscience. «Quel est donc le monde d'où provient la forme hu-

maine, puisqu'elle n'appartient pas à ce monde-ci?» Voilà ce que murmure le cœur humain.

C'est ainsi que se présente à l'homme ce monde qu'il contemple, qu'il perçoit, au sujet duquel il crée sa science, il développe son art, ce monde qui donne une cause à sa vénération religieuse. Pourtant, debout sur la terre, il sent dans le fond de son âme qu'il n'appartient pas à ce monde. «Il doit y en avoir un autre, se dit-il, qui m'a de son sein projeté dans la forme que je revêts à présent. Quel est ce monde auquel j'appartiens?» Voilà le cri qui s'échappe de l'âme moderne. Voilà la grande question qu'elle pose. Et si les hommes ne sont pas satisfaits de ce que les sciences actuelles leur donnent, c'est parce qu'au fond de leur âme ils se posent cette question, et que la science ne l'aborde même pas. Quel est le monde auquel l'homme appartient réellement, car ce ne peut pas être le monde visible.

Mes chers amis, ce que je viens de vous dire, ce n'est vraiment pas moi qui vous le dis, je ne fais qu'exprimer ce que murmurent les cœurs. Il ne saurait être question en effet, pour nous, d'offrir aux hommes quoi que ce soit d'étranger à leurs âmes, nous pourrions peut-être produire ainsi sur le public un effet sensationnel, mais ce n'est point là ce que nous cherchons. Pour nous, il ne peut s'agir que de donner une expression à l'interrogation secrète des âmes. Ce que l'homme voit de son propre être, ce qu'il perçoit des êtres qui l'entourent, cela même ne dépend pas vraiment du monde visible. Pas un de ses doigts n'appartient à ce monde puisque celui-ci ne comporte que des forces destructrices de chacun de ces doigts.

Ainsi, nous nous trouvons placés devant le grand Inconnu, nous sommes obligés de reconnaître que nous sommes nous-même au centre de cet Inconnu. En d'autres termes, tant que notre contemplation spirituelle

n'embrasse que le monde qui est en dehors de nous, tout est lumière, mais dès l'instant où nous nous retournons vers nous-même, le monde entier s'assombrit et nous tâtonnons dans les ténèbres, en emportant, à travers ces ténèbres, l'énigme de notre être. Telle est la position de l'homme lorsqu'il se contemple lui-même du dehors comme un être étranger à la nature qui l'entoure. En tant qu'homme, il ne peut pénétrer la nature.

De même, ce n'est point dans le cerveau, mais dans les profondeurs du subconscient, que surgissent les autres énigmes qui dérivent du problème général que je viens d'exposer. L'homme considère son existence physique et le corps qui en est l'instrument. Il sait que cette existence physique qui se déroule entre la naissance et la mort serait impossible sans le monde physique visible qui l'entoure et auquel il est obligé de faire des emprunts constants. Chaque parcelle de nourriture qu'il porte à sa bouche, chaque gorgée d'eau qu'il absorbe, sont empruntées au monde visible auquel il n'appartient cependant pas lui-même. Sans ce monde il n'y aurait pas pour lui de vie physique. La substance qu'il vient d'absorber et qu'il a forcément empruntée au monde visible, deviendra, s'il meurt aussitôt après l'avoir ingérée, la proie des forces de destruction propres au monde visible. Elle serait, en lui-même, la proie de ces mêmes forces si son propre être ne l'en défendait. Nulle part dans le monde visible qui l'entoure il ne retrouve l'essence qui lui est propre. Que fait donc l'homme de la nourriture qu'il absorbe, de la gorgée d'eau qu'il boit? Qui est-il donc pour recevoir les substances de la nature et pour les transformer? Qui est-il? Telle est la seconde question née de la première.

«Non seulement, nous disons-nous, l'obscurité nous entoure dès que nous essayons de fixer nos rapports avec la nature, mais toute notre activité se déroule dans

les ténèbres, nous ignorons qui agit, nous ne connaissons pas la nature de l'être que nous nommons «Moi». Nous nous livrons tout entier au monde extérieur, auquel cependant nous n'appartenons pas.»

Cette pensée nous écarte du monde visible, elle nous fait comprendre que nous appartenons à un autre monde. Alors surgit l'angoisse du doute et cette question se pose: «Où est ce monde?» Plus la civilisation humaine a progressé, plus la pensée humaine s'est aiguisée, plus cette énigme est devenue angoissante. Aujourd'hui, elle est profondément enracinée dans les âmes. Les hommes civilisés se divisent, en somme, en deux classes, par rapport à cette question. Les uns la refoulent en eux-mêmes, la compriment, évitent de la préciser, mais souffrent de ne pas pouvoir la résoudre, comme d'un désir inassouvi. Les autres s'étourdissent à l'aide de raisonnements empruntés à l'existence extérieure et étouffent ainsi en eux-mêmes le sentiment réel de leur propre personnalité. Le néant s'abat sur leur âme; ce sentiment du néant existe, de nos jours, au fond d'innombrables êtres.

Voilà l'une des grandes questions qui dérivent de la première. Elle surgit lorsque l'homme se contemple lui-même du dehors et lorsqu'il perçoit, obscurément, subconsciemment même, son rapport avec le monde qu'il habite depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Une nouvelle question apparaît lorsqu'il se tourne vers son être intérieur. Là se trouve l'autre pôle de l'existence humaine, là est le siège des pensées. En elles se reflète la nature extérieure, par elles l'homme se représente celle-ci. Il l'éprouve grâce aux sensations et aux sentiments qui naissent en lui. A l'aide de sa volonté, il agit sur elle; en contemplant son être intérieur, il y voit fluctuer les vagues de sa pensée, de son sentiment, de sa volonté. Tel est l'état de son âme à l'époque actuelle. En elle il trouve encore les souvenirs des événe-

ments écoulés, des choses qu'il a vues à des époques passées de sa vie. Tout cela forme le contenu de son âme. Quelle en est la nature réelle? Il ne se fait pas, à ce sujet, d'idées nettes, celles qu'il possède naissent de l'inconscient.

Qu'une simple migraine vienne obscurcir les pensées, voici que l'âme humaine apparaît comme une énigme, et le sommeil, qui immobilise l'être entier, lui enlève toute possibilité de communiquer avec le monde extérieur par l'intermédiaire de ses sens. L'homme sent que le propre de son corps est d'être animé, alors les pensées, les sentiments, les impulsions de la volonté surgissent dans son âme. La pierre qu'il regarde (supposons qu'elle revête une forme cristalline), s'il s'en détourne et s'il la contemple à nouveau au bout d'un certain temps, est restée inchangée. Par contre, la pensée naît en lui, prend l'aspect d'une image, puis s'éteint. Il sent qu'elle a une valeur incomparablement plus grande que celle de ses muscles, de ses os. Mais elle est fugitive, elle n'est qu'une image, elle est moins que l'image accrochée au mur, car celle-ci dure un certain temps, jusqu'à ce que sa substance se dissolve. La pensée s'envole. La pensée est une image qui, sans cesse, paraît et disparaît, une image fluctuante, qui va et vient, une image qui se satisfait de sa nature d'image. Et cependant, lorsque l'homme regarde en lui-même, dans sa propre âme, il n'y trouve pas autre chose que ces images de sa représentation. Il est obligé de reconnaître que ce sont elles qui composent son âme.

Une fois de plus il regarde la pierre, elle occupe une certaine place dans l'espace, elle demeure. Qu'il se représente cette pierre, maintenant, dans une heure, dans deux heures. Entre-temps, la pensée s'évanouit. Il faut chaque fois qu'il l'évoque à nouveau. La pierre, elle, demeure. Qu'est-ce donc qui maintient la pierre d'heure

en heure? Qu'est-ce donc qui fait, au contraire, varier la pensée d'instant en instant? Qu'est-ce qui conserve et maintient la pierre? Qu'est-ce qui détruit la pensée au fur et à mesure qu'elle naît, en sorte qu'à chaque fois il faut qu'elle se rallume au contact de l'objet extérieur? Qu'est-ce donc qui maintient la pierre? La pierre existe. Elle est. L'existence lui appartient. Elle n'appartient point à la pensée. La pensée peut saisir la couleur, la forme de la pierre, mais elle ne peut saisir ce par quoi la pierre se conserve. Cet élément lui demeure étranger. Seule l'image pénètre en elle.

Tel est le rapport de l'âme humaine avec tout objet de la nature. Nous pouvons plonger notre regard en nous-même, dans notre propre âme, en elle se reflète toute la nature, mais elle n'en possède que des images fluctuantes qui reproduisent, en quelque sorte, la surface des choses, non point leur cœur. Nous vivons dans le monde, avec nos représentations. Partout, nous recueillons l'apparence des choses, mais nous ne touchons pas leur essence. Nous promenons notre âme à travers le monde, mais celui-ci n'en demeure pas moins en dehors de nous. Quant à notre vie intérieure, le monde extérieur et son illusion ne l'atteignent pas davantage. Et lorsque nous le contemplons, en présence de la mort, nous nous disons: «Je n'appartiens pas à ce monde qui m'entoure, car je ne parviens pas à le pénétrer, mon essence est d'ailleurs, l'univers ambiant me demeure étranger aussi longtemps que je vis dans mon corps physique. Et lorsque, après la mort, mon corps entre en contact avec lui, il ne le connaît pas davantage, car chaque progrès qu'il fait, signifie pour lui destruction.» Le monde s'étend, autour de l'homme, mais le pénétrer c'est pour l'homme se détruire, car il ne tolère pas dans son sein l'entité humaine. Réciproquement, lorsque le monde extérieur tente de pénétrer dans l'âme humaine,

il ne le peut pas davantage. Les pensées sont des images qui ne participent point de l'essence des choses. L'essence des pierres, des plantes, des bêtes, des étoiles, des nuages, ne pénètre pas dans l'âme humaine. Ainsi l'homme est entouré d'un univers étranger à son âme et qui lui reste extérieur.

D'un côté se tient l'homme et il se rend compte, en face de la mort, qu'il est hors de la nature. De l'autre côté est la nature qui demeure en dehors de son âme.

Ainsi se voit-il lui-même comme étant extérieur à la nature. Il ne peut pas ne pas s'interroger avec angoisse sur l'existence d'un autre monde. Il cherche ce qu'il a de plus intime, de plus personnel dans sa propre âme. Il interroge chacune de ses pensées, chacune de ses représentations, chacune de ses sensations, chacun de ses sentiments, chacune des impulsions de sa volonté. Rien de tout cela n'est touché par la nature, au milieu de laquelle il vit. Elle n'est pas en lui.

Telle est la frontière profonde qui sépare l'homme de la nature. Il ne peut pénétrer dans la nature sans être annihilé par elle, elle ne peut pas pénétrer en lui sans s'y transformer en pure apparence. Lorsque l'homme se représente son être dans la nature, il ne peut le voir autrement que livré à une grossière annihilation et lorsqu'il regarde en lui-même et qu'il se demande quel est le rapport de la nature avec son âme, il ne trouve en celle-ci que l'apparence illusoire de la nature.

Mais, tandis qu'il porte en lui cette apparence de toute chose: minéraux, plantes, animaux, étoiles, nuages, montagnes, fleuves, l'apparence aussi de toutes les expériences faites au milieu des règnes de la nature et qu'évoque sa mémoire, tandis qu'il sent que toutes ces choses remplissent son être intérieur, voici que, des flots mouvants de cette vie, surgit en lui le sentiment de son propre être.

Que se passe-t-il en lui à ce moment? Comment l'homme éprouve-t-il ce sentiment du soi? Voici de quelle manière il l'éprouve. On ne peut guère exprimer ces choses qu'en images. Imaginez-vous une vaste mer dont les vagues s'élèvent et retombent. Ici une vague, là une autre, partout des vagues naissent des eaux soulevées. Votre regard est retenu par une vague déterminée, vous sentez qu'en elle vit autre chose qu'une portion de mer démontée. Derrière cette vague vous sentez de la vie. Mais l'eau enveloppe cette vie de toute part, vous savez que quelque chose anime cette vague, mais vous ne voyez que les eaux qui entourent ce quelque chose. Cette vague ressemble aux autres vagues. Seule la force de son jaillissement, seule sa puissance vous donne le sentiment qu'un élément différent l'anime. La voici qui retombe. Elle reparait plus loin. De nouveau, l'eau qui l'entoure recouvre la vie qui l'anime intérieurement. Il en est de même de la vie intérieure de l'homme. Comme des flots, surgissent les représentations, les pensées, les sentiments, les impulsions de la volonté. Partout des vagues. L'une d'elles s'élève dans une pensée, dans un sentiment, dans une résolution. Le «Moi» vit en elle. Mais les pensées, les sentiments ou les impulsions de la volonté recouvrent, comme les eaux, cet élément de vie. Ils recouvrent le Moi et l'homme ne sait pas ce qu'il est lui-même. Car tout ce qu'il aperçoit au lieu d'où jaillit son Moi n'est qu'apparence. Dans l'âme, l'illusion recouvre l'être, cet être qui existe, sans aucun doute, que l'homme sent vivre en lui-même, qu'il éprouve intérieurement mais que l'apparence recouvre, comme l'eau de la vague recouvre la vie qu'elle contient, cette vie qui monte des profondeurs inconnues de la mer. L'homme sent son être réel caché sous les images illusoire de son âme. Et l'on dirait qu'il cherche, sans cesse, à se saisir de son être, comme s'il voulait

l'appréhender par quelque point. Il sait que cet être véritable existe. Mais, à l'instant même où il voudrait le saisir, il le voit lui échapper et fuir. L'homme est incapable de saisir cet être qui, il le sait, est lui-même; cet être vivant parmi les vagues de l'âme. Lorsqu'enfin il comprend que la vie illusoire et mouvante de son âme est liée à l'autre monde, au monde de la nature, qui s'évoque dans ses représentations, alors une énigme plus terrible encore surgit devant lui. L'énigme de la nature est, en quelque sorte, un produit de notre expérience; par contre, l'énigme de notre âme, vit par elle-même, a sa vie propre et, à la constante interrogation de l'homme «que suis-je?» répond en le mettant en face d'une pure illusion.

Lorsque l'homme regarde au dedans de lui-même, il s'aperçoit que son âme lui donne toujours la même réponse: «Je ne t'offre, lui dit-elle, qu'un mirage de toi-même. Te crois-tu issu d'une vie spirituelle, je te montre en ta vie intérieure un mirage de celle-ci.»

Ainsi, de nos jours, de deux côtés, des questions angoissantes s'imposent à l'existence humaine. La première résulte du fait que l'homme devient conscient du problème suivant:

Il existe une nature, mais l'homme ne peut l'approcher, qu'en se laissant annihiler par elle.

Il existe une âme humaine, mais la nature ne peut l'approcher qu'en devenant une image illusoire.

Ces deux faits de connaissance hantent le subconscient de l'homme moderne.

Il se tourne alors vers les traditions des temps anciens. Après avoir contemplé d'un côté la nature inconnue, qui est la destructrice de l'homme, de l'autre l'image illusoire de l'âme que la nature ne peut pénétrer, bien que l'homme n'accomplisse sa destinée physique que grâce aux emprunts qu'il lui fait, il s'est senti assailli

par les ténèbres. En lui naît, alors, cette question: «Où est l'autre monde, celui auquel j'appartiens?» Il fait appel à la tradition historique. Jadis il existait une science qui parlait de ce monde inconnu. Il se retourne vers ces temps anciens. Il se sent envahi d'un grand respect pour eux et pour les révélations qu'ils ont apportées à l'égard du monde secret que recèle la nature et qui se découvre à celui qui sait l'en faire surgir.

Mais la conscience moderne s'est détournée de cette antique science. Elle ne lui accorde plus de valeur, elle n'a plus confiance en elle, elle ne croit pas que ses données concernant l'autre monde, puissent résoudre les questions angoissées que font naître, dans l'âme, les deux faits que nous avons envisagés plus haut. Elle se tourne alors d'un autre côté, vers l'Art.

Mais ici, encore, l'homme ne découvre qu'un art transmis par l'antiquité, et dont la technique consiste en une spiritualisation de la substance physique. Grâce à la tradition, il peut encore, aujourd'hui, en acquérir une grande partie. Mais, surtout si, dans son subconscient, se cache une véritable nature d'artiste, cette technique ne le satisfait pas, car il se sent incapable de pénétrer, en quelque sorte, magiquement, ainsi que le faisait encore Raphaël, la forme terrestre de l'homme d'un reflet de l'autre monde, de ce monde auquel l'entité réelle de l'homme appartient. Où est l'artiste moderne qui saurait, comme les anciens, manier la matière terrestre, de manière à lui faire refléter cette véritable patrie de l'homme?

La troisième tradition est la tradition religieuse. La religion dirige le sentiment et la piété de l'homme vers l'autre monde. Elle est née, jadis, de la révélation qui lui a été donnée de la nature, malgré l'éloignement où il se trouvait de celle-ci. Si nous remontons à des milliers d'années en arrière, nous trouvons que les hommes

avaient le sentiment que la nature possède une existence réelle mais qu'on ne peut s'en approcher sans être annihilé par elle.

Les Egyptiens considéraient que le cadavre retourne à la nature, comme à une sorte de Moloch cosmique dans lequel il s'anéantissait et ils voyaient l'âme disparaître elle aussi derrière la porte de la mort.

Jamais les Egyptiens n'auraient momifié leurs cadavres s'ils n'avaient pas eu cette impression. Mais l'âme poursuit sa route au-delà de la mort. Les hommes des temps anciens sentaient l'âme devenir de plus en plus vaste à mesure qu'elle se répandait dans le Cosmos. Ils contemplaient le corps qui disparaît dans la terre et se dissout dans les éléments. Ils contemplaient les astres dans lesquels l'âme disparaît après la mort, lorsqu'après en avoir franchi le seuil elle se dirige vers d'autres mondes. Enfin, ils voyaient l'âme revenir des étoiles. Les religions anciennes étaient des révélations cosmiques liées aux moments de la mort et de la naissance. Les paroles se sont conservées, la foi est restée, mais l'objet de cette foi a-t-il encore un rapport avec le monde?

La foi s'est conservée dans une littérature étrangère au monde, éloignée du monde, en sorte que l'homme civilisé moderne ne trouve plus aucun lien entre les traditions religieuses et les questions angoissées qui assaillent aujourd'hui son âme. Il contemple la nature et son propre corps, mais il voit celui-ci franchir la porte de la mort pour s'anéantir au-delà. Par la porte de la naissance il voit apparaître la forme humaine. «D'où vient-elle?» se demande-t-il. De quelque côté qu'il se tourne il ne trouve rien qui semble lui avoir donné naissance. Il ne la voit plus descendre des étoiles. Il a perdu le regard qui pénétrait par delà la porte de la mort. La religion est devenue pour lui parole vaine. Il est encore environné de la science, de l'art, de la religion légués

par les siècles passés, mais la science des anciens est abandonnée; leur art n'est plus ressenti dans ses profondeurs et celui qui l'a remplacé est incapable d'élever l'homme au-dessus de la matière physique jusqu'à lui faire éprouver le rayonnement de l'esprit à travers cette matière.

L'antiquité lui a légué la religion. Mais celle-ci n'a plus aucun lien avec le monde. Elle ne résout pas l'énigme du rapport de l'être avec l'univers. L'homme descend en lui-même. Il entend la voix de la conscience. Jadis la voix de Dieu conduisait l'âme par delà les régions où s'anéantit le corps et lui donnait la forme qui convient à son existence physique. C'était ce même Dieu qui parlait par la voix de la conscience, mais celle-ci a perdu, elle aussi, sa valeur primitive et les lois morales ne sont plus ramenées aujourd'hui à des impulsions divines. L'homme enfin se tourne vers l'histoire. Il recherche ce que le passé lui a légué. Peut-être soupçonne-t-il que les anciens ont eu un autre sentiment des deux grands mystères de l'existence, c'est peut-être pour cela qu'ils ont su les résoudre, mais leur solution est perdue. Les énigmes assaillent l'homme moderne, elles l'écrasent parce qu'elles ne lui révèlent que son propre anéantissement après la mort et que l'illusion de son âme durant la vie.

Telle est la position de l'homme moderne devant le monde. L'Anthroposophie voudrait répondre aux questions qu'elle fait éclore dans l'âme: «Quelle est la science, quelle est la philosophie qui tiendront compte de notre sentiment?» demandent les cœurs.

L'Anthroposophie voudrait être cette science. Elle voudrait parler du monde et de l'homme de manière à être comprise par la conscience moderne, comme la science, l'art et la religion antiques l'étaient par la conscience ancienne. C'est l'appel du cœur humain qui

impose à l'Anthroposophie sa tâche prodigieuse. Elle n'est rien autre que l'aspiration humaine du temps présent. Elle vivra forcément parce qu'elle exprime cette aspiration. Tel est son objet. Elle répond au désir le plus ardent de l'homme, pour son être extérieur et intérieur.

Mais la question se pose: «Cette conception du monde peut-elle exister de nos jours?» C'est à la Société Anthroposophique de répondre, elle doit trouver pour les cœurs humains le moyen de laisser parler leurs aspirations les plus profondes; alors, avec la plus profonde ardeur, aussi, ces cœurs se porteront vers la réponse qu'ils désirent trouver.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 20 janvier 1924

Je vous ai montré hier les deux angles sous lesquels l'homme peut se considérer lui-même, et le double aspect que revêt pour lui l'énigme du monde et de l'homme. Revenons encore une fois sur les données que nous avons acquises hier. D'une part, nous avons considéré le corps physique, ce corps que nous percevons au moyen de nos sens de la même manière que le monde physique ambiant. C'est précisément pour cette raison que nous l'appelons le corps physique. Nous ne devons, cependant, pas perdre de vue qu'il présente avec le reste du monde une différence essentielle. Celle-ci nous apparaît au moment où, franchissant les portes de la mort, l'homme abandonne son corps aux éléments du monde matériel, où il s'anéantit. Ainsi la nature exerce sur le corps non point ses forces constructives, mais ses forces destructives. Il nous faut donc chercher, ailleurs que dans le monde matériel, le principe qui donne au corps physique la forme qui lui appartient depuis le moment de la conception jusqu'à celui de la mort. Et puisque la nature extérieure, loin d'édifier le corps n'est capable que de le détruire, nous parlerons d'un autre monde qui le construit.

Mais il existe, par ailleurs, deux phénomènes qui mettent le corps physique dans un rapport tout à fait étroit avec la nature. D'un côté ce corps a besoin, pour s'édifier, des substances qui forment ce que l'on appelle, fort improprement du reste «ses matériaux de construction»; il est contraint d'emprunter à la nature extérieure certains éléments pour s'en nourrir.

D'autre part, si nous considérons les déchets du corps

humain ou ce corps lui-même lorsqu'après la mort il devient cadavre, nous ne trouvons encore que des substances du monde extérieur, car déchets partiels ou cadavre ne nous offrent que des substances identiques à celles de la nature.

Ainsi quels que soient les phénomènes qui se déroulent à l'intérieur de l'être humain, tous les processus internes se relient au monde physique, tant par leur origine que par leur fin.

Or, la science matérialiste tire de ces faits une conclusion absolument injustifiée. Car si, d'une part, l'homme s'assimile les substances du monde physique, en s'alimentant et en respirant, si par l'expiration, les déchets ou la mort, il restitue, d'autre part, ces substances au monde ambiant où elles se confondent avec celles de la nature, ces différents phénomènes ne représentent cependant que les phases initiales et terminales d'un processus qui se déroule à l'intérieur de l'organisme et dont ces phénomènes ne nous dévoilent point le caractère.

On parle, en général, avec trop de légèreté du sang de l'homme. Quelqu'un a-t-il jamais analysé ce sang, au sein même de l'organisme vivant? Les moyens physiques dont nous disposons ne nous le permettent pas. La conclusion matérialiste, selon laquelle les éléments qui se trouvent dans le corps seraient identiques à ceux qui y entrent et à ceux qui en sortent ne saurait donc être admise sans plus de preuve.

En fait, nous pouvons constater que les substances commencent à se transformer dès leur absorption par l'organisme. Le grain de sel se dissout dès qu'on le porte à la bouche, il se transforme. L'intérieur du corps humain ne ressemble pas à la nature extérieure. Il transforme les substances qu'il absorbe et il leur fait ensuite subir une deuxième transformation, inverse de la pre-

mière, avant de les expulser. Le corps humain est donc un organisme qui présente avec la nature extérieure une grande similitude au moment où il absorbe les substances physiques comme au moment où il les restitue au monde ambiant, mais, entre ces deux points extrêmes, il se trouve dans un état qui ne peut être analysé qu'à l'intérieur de l'être lui-même.



Représentez-vous schématiquement les choses que je viens de vous exposer (voir dessin). Nous distinguons, d'une part, les substances que l'organisme physique absorbe, d'autre part, celles qu'il expulse, y compris son corps entier après la mort. Entre ces deux points extrêmes, se placent certains phénomènes qui ont pour siège le corps lui-même. De l'absorption des substances par l'organisme nous ne pouvons nullement déduire les rapports de l'homme avec la nature. Car, s'il est vrai que celle-ci annihile le cadavre, qu'elle le dissout, qu'elle le réduit en poussière, l'homme le lui rend bien par l'intermédiaire de son propre organisme. Lui aussi dissout toute substance qu'il reçoit de la nature. Ainsi ce ne sont point les organes d'assimilation qui nous découvriront le rapport de l'homme avec la nature, car ces organes ont sur elle une action destructrice. Nous ne pourrons établir ce rapport qu'en examinant les substances que l'organisme restitue au monde physique. La nature se montre à son tour destructrice vis-à-vis de la forme que nous apportons dans le monde en naissant, par contre elle recueille tout ce que notre organisme rejette. En définitive, nous pouvons donc dire que l'or-

ganisme tend à devenir différent de lui-même, mais très semblable à la nature. Cependant cette similitude ne se manifeste que dans ce qui s'élimine du corps. Réfléchissons à ce fait et nous nous dirons qu'en dehors de nous, dans la nature, se trouvent les substances des différents règnes. Celles-ci n'ont certainement pas toujours été ainsi que nous les voyons aujourd'hui. La science physique même admet qu'en remontant le cours des siècles, on découvre des états terrestres très différents de l'état actuel, lequel n'a été atteint que par suite d'une évolution de tous les règnes de la nature. Tournons-nous, à présent, vers le corps physique de l'homme. Ce corps, avons-nous vu, transforme les substances qu'il absorbe (et nous constaterons qu'il fait plus que les transformer, qu'il les détruit), il les réduit à un état d'où il puisse ensuite les amener à l'état actuel de la nature physique. Autrement dit, si, d'une part, nous nous imaginons un point quelconque de l'organisme où les substances absorbées commencent à se transformer en déchets, et si, d'autre part, nous nous représentons la terre (voir dessin), il faut que celle-ci revienne un jour, dans très longtemps, d'une manière quelconque, et en un point quelconque, à un état qui fut le sien jadis et qui est aujourd'hui celui de l'organisme intérieur physique de l'homme. Nous sommes obligés de nous dire que la terre entière a dû connaître, jadis, quelque part, un état similaire à celui que présente au dedans de l'homme n'importe quelle substance. Pendant le court espace de temps que met une substance assimilée par l'organisme, à se transformer en un produit de déchet, les phénomènes qui se déroulent à l'intérieur du corps reproduisent ceux dont la terre a été le théâtre au cours de longues périodes de temps.

Ainsi la nature que nous contemplons autour de nous, aujourd'hui, est très différente de ce qu'elle était autre-

fois et c'est dans notre organisme que nous devons chercher un état analogue à celui de sa période primitive. En lui s'évoquent les origines de la terre. Chaque fois que nous mangeons, les substances absorbées se transforment au dedans de nous et atteignent un état qui fut jadis celui de la terre tout entière. Celle-ci s'est développée jusqu'à son état actuel. Les transformations que les aliments subissent dans le corps humain, depuis leur ingestion jusqu'à leur expulsion, offrent une reproduction résumée de tout le processus traversé par la terre.

Observons le point où le soleil se lève chaque année, au printemps; ce point varie, progresse. Jadis, au temps de la culture égyptienne, par exemple, il se trouvait dans le signe zodiacal du Taureau. Il a passé ensuite dans la constellation du Bélier, puis dans celle des Poissons, où il se trouve aujourd'hui. Poursuivant ainsi sa route, il fait le tour du Zodiaque et repasse, après un certain temps, dans la même constellation. Le point vernal met 25.920 ans à faire le tour du ciel. Le soleil parcourt chaque jour la même route que le point vernal. Considérons la longue période de 25.920 années qui représente celle de la révolution du point vernal et, d'autre part, la courte période de 24 heures qui sépare le lever du soleil de son coucher, et celui-ci de son nouveau lever.

Il en est de même de l'organisme physique de l'homme. Au cours de longues années, la terre a été composée de substances semblables à celles que nous renfermons nous-même à un certain moment de notre digestion, au moment précis où les produits d'assimilation se transforment en produits de désassimilation. Ce moment-là représente au dedans du corps l'état primitif de la terre. En peu de temps nous transformons les aliments en produits de déchets. Nous ressemblons à ce moment-là à la terre. Nous lui rendons ses substances sous leur forme actuelle. Le processus nutritif qui s'accomplit au sein de notre

organisme est semblable à la révolution qu'accomplit le soleil par rapport à celui du point vernal. Nous sommes donc en droit de dire que le globe physique de la terre est régi aujourd'hui par certaines lois qui provoquent la dissolution de notre forme physique. Mais cette terre doit avoir connu jadis un état où elle était soumise aux mêmes lois qui régissent encore aujourd'hui notre organisme physique, au moment précis qui sépare l'assimilation des aliments de leur désassimilation. Autrement dit, nous obéissons à des lois qui ont présidé aux origines de l'évolution terrestre. En nous se répète l'état primitif de notre globe.

En conséquence, si nous considérons notre corps physique comme un organisme qui absorbe les substances, puis les rejette, nous pouvons dire que, en un certain sens, ce corps est organisé en vue de l'absorption et du rejet des substances actuellement existantes, mais il comporte un principe qui se trouvait à l'origine de la terre et qui a disparu depuis, la terre physique ne présente plus aujourd'hui que des produits terminaux et non des principes originaux. Ainsi, en nous, s'est conservé un élément qui n'a fait partie de la constitution terrestre qu'à de très anciennes époques et que la terre, dans son ensemble, ne possède plus, de nos jours. Or, c'est précisément cet élément qui élève l'homme au-dessus de l'état physique. «Dans mon être», se dit l'homme, «s'est conservé l'état primitif de la terre. En naissant au monde physique, j'apporte toujours avec moi un principe que la terre a perdu, aujourd'hui, mais qu'elle a possédé il y a des millions d'années.»

Appelons l'homme un microcosme, mais, en ce faisant, ne considérons pas, seulement, le monde qui nous entoure, aujourd'hui, ajoutons à l'état actuel de la terre ses états antérieurs, et, en particulier, ceux de sa période primitive. Seuls ils nous permettront de comprendre l'homme.

Cet élément particulier que la terre a perdu, mais que l'homme possède encore, est accessible à notre observation, mais nous devons, pour l'atteindre, recourir à la méditation. Nous sommes habitués à laisser naître, spontanément, en nous, les représentations qui nous servent à percevoir le monde extérieur; par leur intermédiaire le monde se reproduit, en quelque sorte, dans notre esprit. Ce processus nous est à ce point devenu familier, au cours des derniers siècles, que nous ne songeons même pas à la possibilité de faire naître, dans notre esprit, par notre propre initiative, des représentations n'émanant point du monde extérieur. Or, faire cela, c'est méditer. Méditer, c'est pénétrer sa conscience de représentations qui ne proviennent pas de la nature extérieure, mais que l'on puise en soi-même, en portant principalement son attention sur la force qu'on met en jeu pour les faire naître. La méditation dévoile en nous un second être, elle nous révèle une force que nous pouvons éprouver, comme nous éprouvons notre force musculaire en allongeant notre bras. La méditation doit avoir pour résultat de développer, au même point, cette force mentale.

En général, notre activité mentale s'accompagne d'une certaine passivité. Nous laissons la nature remplir notre esprit de pensées, nous laissons celles-ci se développer en nous. Par contre, celui qui pratique la méditation s'interdit cette passivité, il s'efforce de nourrir sa conscience de pensées précises, choisies par lui, qu'il ne laisse pas s'associer au hasard, mais qu'il relie, volontairement, les unes aux autres à l'aide de la force que comporte la méditation. Cette force s'accroît, alors, comme la force musculaire s'accroît par l'exercice et l'on observe bientôt que la force de la pensée possède une certaine tension, un certain tact, et une certaine sensibilité, au même titre que la force musculaire.

Lorsqu'on est parvenu à développer le sentiment inté-

rieur de soi-même, au point d'éprouver sa pensée comme on a coutume d'éprouver sa force musculaire, alors l'élément dont nous parlions plus haut et qui évoque au dedans de l'homme un état antérieur de la terre, se présente à la conscience comme une donnée immédiate; on reconnaît, alors, la nature de la force qui transforme, dans l'organisme, les aliments ingérés et les ramène à un état primitif.

Après avoir éprouvé, ainsi, en soi-même, l'homme supérieur qui est au moins aussi réel que l'homme physique, on est amené à appliquer aux objets extérieurs du monde la même force accrue de la pensée.

Supposons, qu'armé de cette force mentale, je contemple une pierre, un cube de sel ou un cristal de quartz, par exemple, j'ai, alors, une impression comparable à celle que l'on éprouve lorsque, rencontrant une personne, on la reconnaît et que le fait de la revoir fait revivre des événements qui ont eu lieu il y a peut-être dix ou vingt ans. Si je contemple un cube de sel ou un cristal de quartz à l'aide de ma pensée fortifiée, aussitôt se présente à moi l'aspect que ces choses eurent jadis, comme si s'éveillait, en moi, le souvenir d'un état originel de la terre. Le cube de sel n'était pas alors hexagonal, car, dans le monde, régnait une mer cosmique de pierres, mouvante et tumultueuse. L'état originel de la terre s'évoque en mon esprit, comme les souvenirs s'éveillent au contact de certains objets. Je me retourne ensuite vers l'homme et j'éprouve devant l'être second qu'il porte en lui la même impression qu'a fait naître en moi l'état primitif de la terre. Enfin c'est encore la même impression qu'éveille en mon âme la contemplation des plantes. Dès lors, je suis en droit de parler d'un corps éthérique existant à côté du corps physique. La terre fut jadis éther. De l'éther elle a évolué vers l'état que présentent, aujourd'hui, ses éléments inorganiques. La plante pos-

sède encore cet état qui fut celui de la terre originelle, et, moi-même, dans mon être second, dans mon corps éthérique, je le connais également.

Tout ce que je vous décris ici peut devenir un objet d'observation pour la pensée fortifiée. Nous pouvons donc dire que si l'homme s'applique à développer en lui-même ce mode de penser particulier, il découvre, à côté du principe physique, un principe éthérique existant aussi bien en lui-même que dans les plantes. La contemplation des minéraux, réveille en lui le souvenir des temps anciens qui lui révèlent, également, l'existence de ce principe éthérique.

Que nous apprend cette vision? Elle nous apprend que la terre se trouvait jadis dans un état éthérique. Cet éther est resté et il interpénètre encore, aujourd'hui, les plantes, les animaux et l'homme.

Mais voici qu'apparaît un fait nouveau, les minéraux n'ont pas d'éther tandis que les plantes en sont douées et que nous le découvrons partout. Il emplit, aujourd'hui encore, l'espace cosmique. Seul le règne minéral extérieur n'y participe pas. Je soulève cette craie, mon geste provoque dans l'éther toutes sortes de phénomènes et met en jeu tout un processus compliqué. La craie entraîne mon bras, ma main. Le mouvement de ma main suppose, de ma part, un développement de ma force. Cette force existe en moi, à l'état de veille, elle disparaît dès que je m'endors. Lorsque j'observe l'action de l'éther en moi-même, la transformation des aliments qu'il provoque, je constate qu'elle se poursuit à travers la veille et le sommeil. Une observation superficielle pourrait nier ce fait chez l'homme, mais non point chez le serpent qui ne digère qu'en dormant. Par contre, le phénomène que mon bras détermine en se soulevant est absolument conditionné par l'état de veille. Le corps éthérique ne m'est d'aucune utilité pour accomplir cet

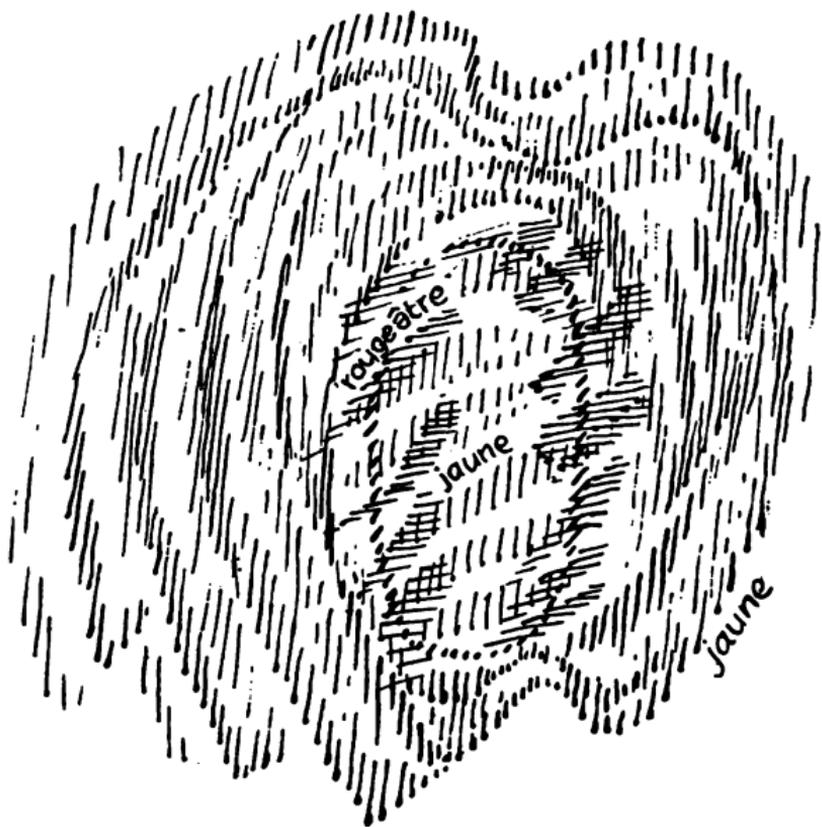
acte. Cependant, la simple action de soulever un morceau de craie m'oblige à agir sur l'éther, à vaincre des forces éthériques. Mon corps éthérique est incapable de le faire par lui-même, il faut donc que je porte en moi un troisième être qui possède ce pouvoir. Ce troisième principe, je ne le retrouve, à première vue, dans aucun phénomène de la nature extérieure. Nulle part je ne découvre ce troisième homme capable de se mouvoir, de soulever des objets, d'actionner ses propres membres. Cependant, entre la nature extérieure imprégnée d'éther et cet homme dynamique, cet être dans lequel l'homme déverse lui-même la force de sa volonté, il existe certains rapports.

Tout d'abord, on ne parvient à percevoir ce déploiement de force qu'en soi-même, par une expérience intérieure. Mais, si l'on poursuit sa méditation, si l'on ne se contente pas de créer dans son esprit des représentations que l'on relie entre elles, dans le but d'intensifier sa pensée, si, après avoir acquis cette puissante force de pensée, on sait aussi en débarrasser son âme, vider totalement sa conscience, on obtient un résultat remarquable. Faire taire ses pensées ordinaires, celles que l'on acquiert, passivement, c'est simplement s'endormir. Dès l'instant où l'homme ne perçoit plus, ne pense plus, il dort et ceci parce que la conscience ordinaire est une faculté acquise passivement. Qu'elle s'obscurcisse et l'on s'endort. Mais, lorsqu'on s'est rendu maître des forces qui permettent de percevoir l'éther, on est devenu un homme intérieurement fortifié. On éprouve sa propre force mentale comme l'homme ordinaire ne ressent que sa force musculaire. Puis lorsque, à l'aide d'une suggestion, on fait taire cet être intérieur, on ne s'endort pas, mais on offre au monde sa conscience vide, alors y pénètre, d'une façon objective, cet élément dont l'homme devine l'existence lorsqu'il remue son bras, lorsqu'il

marche, lorsqu'il manifeste sa volonté. Dans le monde de l'espace on ne peut trouver nulle part les forces qui agissent à ce moment-là dans l'homme. Mais elles pénètrent dans l'espace lorsqu'on crée cet état de vide de la conscience que je viens de décrire. Alors on découvre, d'une façon objective, l'être troisième dans l'homme. Si l'on se retourne ensuite vers la nature extérieure, on observe que l'homme, l'animal, la plante possèdent un corps éthérique, mais que les minéraux n'en ont point, ceux-ci ne font que rappeler l'éther primordial de la terre. Mais l'éther est partout, où que l'on regarde, où que l'on dirige ses pas. Cependant cet éther se renie lui-même. Pourquoi? Parce qu'il ne se donne pas pour ce qu'il est.

En effet, quand, à l'aide de votre conscience méditative, vous vous approchez de la plante, à la manière que je vous ai décrite, vous percevez une image éthérique. Il en est de même quand vous considérez l'homme, mais si vous vous tournez vers l'éther en général, vers l'éther universel, vous serez semblable à un nageur dans la mer, vous ne trouverez partout qu'éther et celui-ci ne fera naître aucune image. Mais, dès l'instant où vous soulèverez seulement cette craie, il en fera aussitôt surgir une. Dans l'éther une image naîtra au point même où votre troisième être aura développé sa force.

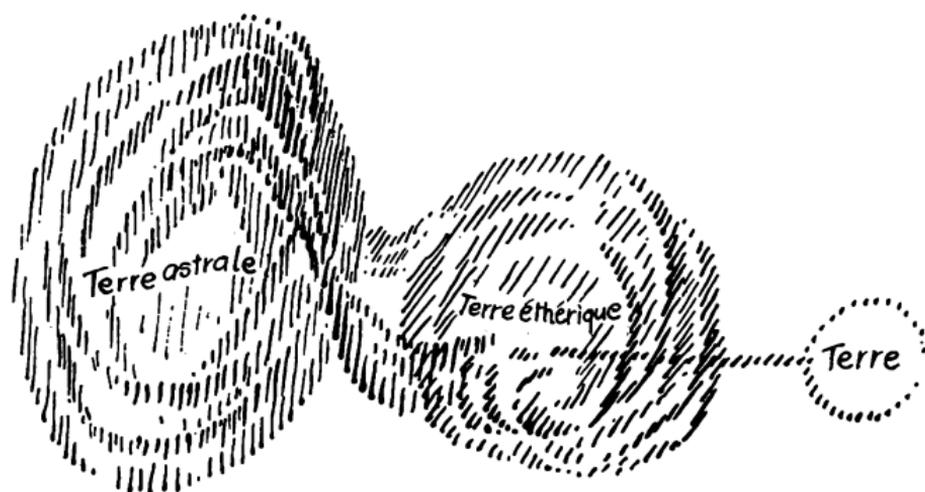
Imaginez ce qui suit: voici la craie posée sur la table, ma main la saisit, la soulève, tous ces gestes pourraient être fixés par des photographies instantanées. Or, ils ont leur contre-partie dans l'éther, mais cette contre-partie ne devient visible qu'au moment où je suis capable de vider ma conscience et de percevoir le troisième homme. Ce que je vois alors n'est donc point le deuxième homme, l'homme éthérique, mais le troisième homme. Autrement dit, l'éther universel n'agit pas en tant qu'éther, il agit comme troisième homme.



Je constate, à présent, que je suis composé: 1° du corps physique (ovale); 2° du corps éthérique, que je perçois à l'aide de la conscience méditative (jaune), et 3° du troisième homme que j'appelle l'homme astral (rougeâtre). Cependant, tout autour de moi, je trouve le deuxième élément du monde, l'éther cosmique (jaune). Celui-ci m'apparaît, d'abord, comme une mer éthérique imprécise.

Or, dès l'instant où je fais rayonner, dans cet éther, une force quelconque, émanant du troisième homme, cet éther me répond comme s'il était semblable à mon troisième principe, il ne me répond pas éthériquement, mais astralement. En sorte que, par mon activité propre, je libère, au sein de la vaste mer éthérique, un élément qui ressemble au troisième être qui est en moi.

En quoi consiste donc la contrepartie éthérique des choses? Je soulève la craie, ma main fait un mouvement de bas en haut. L'image éthérique, elle, se meut de haut en bas. Telle est l'exacte contrepartie de mon mouvement. En réalité, ce n'est là qu'une image astrale, rien qu'une image. Mais le générateur de cette image, c'est l'homme réel actuellement existant. Si, à l'aide du procédé que je vous ai indiqué précédemment, je parviens à remonter le cours de l'évolution terrestre, j'apprends à appliquer à la grande évolution de la terre le processus particulier dont je trouve, dans l'homme, une brève reproduction. Voici ce que je constate alors.



L'état actuel de la terre s'offre à mes yeux (voir dessin). Je remonte dans le passé et je trouve une terre éthérique. Je n'y trouve point encore cet élément que je libère moi-même dans l'éther ambiant. Pour retrouver celui-ci il me faut remonter jusqu'à des états encore plus primitifs de la terre, jusqu'à une époque où elle ressemblait à mon corps astral, où elle était elle-même astrale, où elle était un être semblable à mon troisième être lui-même. Or, remonter ainsi jusqu'en des temps infini-

ment lointains, c'est exactement fixer, dans l'espace, comme un objet éloigné, une lumière, par exemple, dont les rayons parviendraient jusqu'à nous. Sa source est là-bas, son rayonnement s'étend jusqu'ici, elle fait naître des images. Ici, je l'ai abandonnée, ici le temps seul a remplacé pour moi l'espace. L'élément qui ressemble à mon corps astral a existé, jadis, en un temps très ancien. Ce temps n'a pas cessé d'être, il existe toujours. Et, de même que la lumière arrive jusqu'à moi, à travers l'espace, ainsi les choses qui furent, en un temps depuis longtemps écoulé, agissent sur notre époque actuelle. Car la chose qui fut jadis n'a pas disparu, si c'est une chose semblable dans l'éther extérieur à ce qu'est mon propre corps astral. Je parviens donc ainsi jusqu'à une chose qui existe en esprit et qui transforme le temps en espace. Il en est d'elle exactement comme du télégraphe qui me permet de correspondre jusqu'à de grandes distances. De même, lorsque je soulève une craie et que je suscite ainsi une image dans l'éther, j'entre en rapport avec des choses qui ont, depuis longtemps, disparu pour la perception physique.

Ainsi l'homme occupe dans le monde une place toute différente de celle qu'il semble avoir, à première vue. Mais cette constatation nous explique, en même temps, pourquoi des énigmes cosmiques s'élèvent pour lui. Même s'il n'en a qu'une conscience obscure, ce qui est généralement le cas aujourd'hui, puisque la science ne nous éclaire pas à ce sujet, l'homme sent en lui l'existence d'un principe éthérique qui transforme ses aliments et leur fait ensuite subir une seconde transformation inverse. Il ne retrouve pas ce principe dans les pierres, car dans les époques reculées que retrouve sa méditation, les pierres n'existaient encore que sous forme d'éther universel, mais dans cet éther agissait un principe de vie dont l'origine remonte encore plus loin. L'homme

porte donc dans son être l'empreinte d'un double passé, celui plus récent de son corps éthérique, et celui plus ancien de son corps astral.

Les hommes qui, de nos jours, étudient la nature n'en observent d'ordinaire que les éléments inanimés; même lorsqu'ils considèrent les plantes vivantes, ils ne leur appliquent que des données de laboratoire, acquises par l'observation des substances et des lois qui les régissent. On néglige la croissance et la vie qui se manifestent dans les plantes. L'homme de science moderne qui observe la plante ressemble au lecteur qui, tenant un livre ouvert, ne considérerait que les formes des caractères et ne lirait pas le livre. Voilà comment la science moderne examine toute chose.

Or, à celui qui ouvre un livre sans savoir lire, les formes des lettres apparaissent fort énigmatiques. Comment comprendrait-il pourquoi telles lettres prennent la forme du c et de l'h, pourquoi elles sont suivies des caractères o-s-e et pourquoi l'ensemble de ces cinq lettres compose le mot c h o s e. Que font toutes ces formes les unes à côté des autres? N'est-ce point ainsi que se présentent les énigmes du monde? La méthode d'observation particulière que je vous ai exposée plus haut est une méthode pour apprendre à lire le monde et l'homme. L'on se rapproche, grâce à elle, de la solution des problèmes cosmiques.

Je n'ai voulu donner hier qu'une marche à suivre générale. Elle s'offre à l'esprit humain, pour lui permettre de sortir de la situation désespérée dans laquelle il se trouve, situation que j'ai dépeinte hier. Nous allons nous élever, peu à peu, et voir comment l'on peut progresser sans cesse dans la lecture des phénomènes du monde extérieur et du monde intérieur de l'homme.

L'homme moderne n'est guère accoutumé à cette méthode de penser. A quoi l'habitue-t-on? A dire: «Je

ne comprends pas ces choses». Qu'est-ce que cela signifie? Simplement que ces choses ne cadrent pas avec ce qu'on lui a appris à l'école; or c'est là qu'on lui a appris à penser et il s'est accoutumé à le faire de cette manière. L'enseignement scolaire, dira-t-on, s'édifie sur la science exacte. Certes, mais que devons-nous penser de cette science exacte? Je vais vous en donner un seul exemple. Ceux qui, comme moi, ne sont plus tout jeunes, ont fait beaucoup d'expériences. Ils ont appris, par exemple, que le processus digestif dont je vous ai parlé aujourd'hui, et qui consiste en l'ingestion et en la transformation des aliments par l'organisme humain, est un processus très complexe. Au nombre des principes indispensables à l'homme, on compte l'albumine, le sucre et les féculents, les graisses, l'eau, les sels, puis on fait des expériences.

Or les expériences faites, il y a une dizaine d'années, démontraient que l'homme devait, pour vivre, absorber journellement au moins 120 grammes d'albumine. C'était là, il y a vingt ans, une donnée scientifique. Qu'est-elle devenue? Aujourd'hui il est scientifique d'affirmer que 20 à 50 grammes d'albumine par jour suffisent. Il y a vingt ans la science prétendait qu'à moins de 120 grammes d'albumine par jour on était sous-alimenté. Aujourd'hui, elle affirme que l'organisme ne peut en supporter plus de 50 grammes et que 20 grammes lui suffisent. Lui en faire absorber davantage c'est provoquer des dépôts dans les voies digestives, ce qui entraîne l'auto-intoxication de l'organisme. Il est donc nuisible d'absorber plus de 50 grammes d'albumine. Voilà ce qu'affirme la science aujourd'hui.

Or, ce fait n'intéresse pas seulement la science mais la vie elle-même. Imaginez-vous, en effet, ce que demandait la science il y a vingt ans lorsqu'elle prétendait que 120 grammes d'albumine étaient indispensables à l'or-

ganisme et qu'elle ordonnait aux hommes de se nourrir d'aliments pouvant leur en fournir autant. Elle les supposait donc capables de payer toute cette nourriture. L'économie nationale entrainait ici en jeu. A cette époque, on s'appliqua à démontrer que les aliments végétaux, par exemple, ne pouvaient nous fournir la quantité d'albumine voulue. Aujourd'hui, l'on sait que tout aliment nous en fournit une quantité suffisante. Il nous suffit, par exemple, de manger une petite quantité de pommes de terre avec un peu de beurre pour avoir toute l'albumine que notre organisme requiert. Voilà ce que la science affirme aujourd'hui. Absorber, par contre, 120 grammes d'albumine, c'est troubler nos fonctions digestives. Tenons-nous en à un régime qui nous offre les 20 grammes d'albumine indispensables à notre organisme. Et s'il nous arrive alors de rencontrer une alimentation qui ne les contienne pas et qui, par conséquent, nous laisserait sous-alimentés, nous n'y prendrions pas goût. Notre instinct redevient sûr. Il est certain qu'il y a encore des personnes sous-alimentées mais il y a à cela d'autres raisons et il ne faut pas incriminer le manque d'albumine. Il existe, par contre un très grand nombre de personnes qui se suralimentent à l'aide de substances albumineuses, elles s'auto-intoxiquent ainsi et s'exposent à des maladies.

Je n'ai pas l'intention de m'appesantir ici sur la nature des maladies infectieuses, je dirai seulement que l'homme qui absorbe 120 grammes d'albumine est plus accessible qu'aucun autre à ce que l'on appelle l'infection. Il s'expose plus que tout autre, à contracter la diphtérie, ou même la variole. Celui, par contre, qui n'absorbe que 20 grammes d'albumine par jour n'est guère accessible aux contagions.

Ainsi, il a été scientifiquement vrai, à une époque donnée, que l'homme avait besoin pour vivre d'une

quantité d'albumine si grande, qu'elle l'intoxiquait et l'exposait à toute espèce de contagions. C'était la science d'il y a vingt ans! Vous voyez donc que si ce que l'on pense, d'ordinaire, est «scientifique», on en arrive à douter de l'opinion que l'on a coutume de se faire sur ce qui est scientifique, lorsque l'on compare ce que l'on considérait comme scientifique il y a vingt ans seulement à ce qui l'est aujourd'hui.

Voilà l'un des sentiments que fait naître en nous une nouvelle manière de penser, comme l'est celle de l'Anthroposophie. Celle-ci imprime à notre réflexion, à notre attitude toute entière une direction très différente de celle qui est courante aujourd'hui. Je n'ai voulu vous donner ici qu'un indice de cette nouvelle manière de penser et d'être dans laquelle nous introduit l'Anthroposophie.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 27 janvier 1924

Ma conférence d'aujourd'hui est une conférence de transition, elle doit vous montrer les rapports qui existent, à un certain point de vue, entre la vie exotérique et la vie ésotérique, et comment l'on peut passer de la science ordinaire à la connaissance initiatique. Tout ce que j'ai dit dans les pages de la revue dans laquelle je m'adresse aux membres de la Société Anthroposophique, concernant l'école libre de science spirituelle, conserve ici, sa pleine valeur. J'ai affirmé, entre autres choses, que toute science initiatique, à la condition de s'exprimer par des idées appropriées, peut être comprise par tous les hommes, pourvu qu'ils soient dépourvus de préjugés. Ainsi ne dites pas qu'il faut être initié soi-même pour comprendre les enseignements de la science initiatique. Je voudrais vous montrer aujourd'hui le rapport qui existe entre l'Anthroposophie telle qu'elle s'offre à nous et la science initiaque proprement dite, de laquelle elle découle. Mes trois prochaines conférences formeront avec celle d'aujourd'hui une sorte d'introduction aux conférences que je ferai ensuite et qui auront pour sujet les parties constitutives de l'être humain, le corps physique, le corps éthérique, etc.

Plaçons-nous au point de vue de la conscience actuelle de l'homme. Si, debout sur la terre, il contemple l'immensité du cosmos, il ne sent point le lien qui existe entre le monde qui l'entoure, son propre être et le cosmos infini. Combien sont abstraites toutes les descriptions que nous donnent, aujourd'hui, du soleil par exemple, ceux qui prétendent être les représentants de la science. Lorsqu'ils nous parlent de la lune, combien

peu d'intérêt montrent-ils pour les rapports que l'homme vivant sur la terre peut avoir avec les corps célestes. Le soleil nous réchauffe en été, il cesse de le faire en hiver, la lune est parfois une compagne chère aux amoureux, que savons-nous de plus, concernant les relations de l'homme avec ces astres?

Il suffirait, cependant, de développer en soi un peu de ce sentiment des choses dont je vous ai entretenu dans l'avant-dernière conférence, sentiment que possédaient les hommes au temps où ils vivaient en contact plus étroit avec la nature. Ils possédaient alors une conscience naïve, une connaissance plus instinctive que raisonnée, mais ils savaient cependant méditer sur les rapports que certaines constellations ont avec l'homme.

Or, il est essentiel que les hommes reprennent conscience de ce qui, par l'intermédiaire des constellations, les rattache à l'univers tout entier. La culture de l'Anthroposophie leur rendra cette conscience.

L'homme croit que sa destinée, que son Karma sont liés à la terre, et il n'élève pas son regard vers les étoiles pour les connaître. L'Anthroposophie doit attirer son attention sur sa participation au monde suprasensible. Tout ce qui entoure immédiatement l'homme ne concerne guère que son corps physique, tout au plus son corps éthérique et, si loin que pénètre notre regard dans le monde des étoiles, nous ne connaissons d'elles que leur rayonnement. La lumière est un phénomène éthérique, tout ce que nous percevons dans le monde, par son intermédiaire, est également un phénomène éthérique, voilà pourquoi, si loin que puisse s'étendre notre regard dans l'infini, il ne franchira jamais le cercle éthérique.

Cependant l'homme participe du suprasensible. De la vie pré-terrestre il apporte son être spirituel dans la vie terrestre, il l'en retire après la mort, et le délivre, alors,

non seulement de son enveloppe physique, mais aussi de son élément éthérique.

A vrai dire, nulle part, dans le vaste cercle qui nous entoure, ni sur cette terre, ni dans le cosmos, nous ne trouvons trace de ces mondes que l'homme habite avant et après son passage sur la terre.

Mais il existe deux portes qui nous permettent de sortir du monde physique et du monde éthérique et d'entrer dans le monde suprasensible. L'une de ces portes est la lune, l'autre est le soleil. Et nous ne comprenons réellement ces deux astres, que si nous les concevons comme des portes qui mènent à l'au-delà et qui, de ce fait, ont une importance essentielle pour la destinée de l'homme sur la terre.

Examinons d'abord la lune. Le physicien ne sait d'elle qu'une chose, c'est qu'elle renvoie à la terre la lumière solaire réfléchi. Il sait que telle est la nature de la lumière lunaire, mais il ne va pas plus loin et il ignore que le corps céleste qui revêt pour notre œil physique l'aspect de la lune, a été lié jadis à notre planète.

En effet, jadis la lune était unie à la terre, elle en était un morceau. Puis elle s'en est séparée pour devenir un corps céleste indépendant, flottant dans l'espace cosmique. Cet événement qui a pris place en des temps très reculés, est, à vrai dire, d'ordre physique et peut être exposé comme tout autre phénomène de cet ordre. Mais il n'est pas seul à avoir de l'importance.

Lorsqu'on étudie, avec un très grand sérieux, les civilisations et les cultures qu'a traversées l'humanité, et que l'on remonte jusqu'aux époques les plus reculées, on découvre qu'une sagesse originelle était alors répandue sur la terre et qu'un grand nombre de nos connaissances actuelles en découlent encore. Cette sagesse fut certainement beaucoup plus réelle que ce que l'on enseigne aujourd'hui sous ce nom.

Si l'on considère, à ce point de vue, les Védas de l'Inde ou la philosophie de la Yoga, le premier sentiment que l'on éprouve est celui d'une profonde vénération pour la Sagesse qu'elles révèlent. Elles revêtent une forme poétique à laquelle on n'est pas habitué aujourd'hui, mais qui ne peut qu'accroître notre vénération. Et plus on approfondit cette sagesse, plus on l'admire.

Au lieu de considérer ces écrits avec un esprit sec et abstrait, laissons-nous impressionner par leur caractère à la fois intime, émouvant et pourtant si profond, caractère dont témoignent même les documents exotériques. Nous comprendrons alors que la Science spirituelle ou Anthroposophie puisse affirmer, au nom de connaissances acquises par ses propres moyens, qu'il a existé jadis une Sagesse originelle, répandue sur la terre. Elle ne s'est pas présentée, il est vrai, sous une forme intellectuelle, mais sous une forme profondément poétique.

L'homme actuel est déterminé par son corps physique, qui le contraint à comprendre toute sagesse qui s'offre à lui, à l'aide de l'instrument de son cerveau. Celui-ci n'a revêtu ce rôle qu'à la suite d'un long développement qui s'est poursuivi à travers les siècles. Jadis, au temps de l'antique sagesse, le cerveau *actuel* n'existait pas. La sagesse était, à cette époque, l'apanage d'êtres qui n'étaient pas revêtus de corps physique.

L'homme eut, en effet, sur la terre des compagnons dénués de corps matériels. Ce furent les premiers grands instructeurs de l'humanité, ils ont disparu, depuis, de la terre. Car la lune n'a pas, seule, quitté la terre pour mener dans l'espace une existence indépendante, les entités dont nous parlons l'ont accompagnée. Pour celui qui observe la lune d'un regard vraiment pénétrant, elle apparaît comme un monde dans lequel vivent des êtres qui séjournèrent jadis sur la terre, au milieu de nous, qui nous instruisirent au cours de nos incarnations

passées, et qui se sont retirés, à présent, dans la colonie lunaire. Seul ce point de vue nous révèle la vérité sur ces questions.

L'homme, étant limité par son corps physique, ne peut connaître la sagesse primitive que sous une forme diluée. Jadis, au temps où les instructeurs primitifs de l'humanité étaient sur la terre, il possédait une portion de cette sagesse. Il recueillait alors par l'intermédiaire de son instinct, mais non de son intelligence, les révélations que les grands instructeurs étaient en mesure de lui donner. C'est ainsi que toutes les connaissances qui se rattachent à la lune nous ramènent au passé de l'humanité. Ce passé est effacé pour l'homme actuel, il est perdu pour lui. Pourtant, il le porte en lui, et s'il est vrai que, dans notre période actuelle de développement, nous ne connaissons pas, durant notre vie, ces êtres dont je viens de vous parler, ces êtres qui furent jadis terrestres et qui sont devenus maintenant lunaires, nous les rencontrons par contre entre notre mort et notre naissance, au cours de notre existence prénatale, dans cette vie qui sépare la mort d'une nouvelle naissance. Nous portons en nous-même quelque chose, un instinct, un sentiment, qui nous ramène toujours au-delà de notre naissance vers une existence antérieure. Ce sentiment résonne du fond de notre inconscience, il ne parvient pas jusqu'à la clarté de l'intelligence, mais il est d'autant plus ancré dans notre tempérament et colore notre vie sentimentale et ce n'est pas seulement l'instinct de l'homme amoureux qui est attiré vers le rayonnement lunaire, mais bien aussi l'attention de celui qui sait donner leur valeur réelle aux impulsions subconscientes de la nature humaine.

Ce que nous portons ainsi inconsciemment en nous, nous ramène à la lune et c'est déjà là une preuve de son ancienne union avec la terre, union à laquelle partici-

paient les êtres qui peuplent actuellement la lune. Voilà comment nous avons pu dire que cet astre est une porte de l'au-delà. Celui qui sait l'étudier comme il convient trouvera, dans sa constitution, la démonstration de ce fait.

Souvenez-vous, en effet, des descriptions que l'on donne de la lune, de ses montagnes, etc. Tout ce que l'on en dit montre que ses montagnes, sa configuration particulière, ne peuvent en rien ressembler à celles de la terre. On fait toujours ressortir que la lune manque d'air, d'eau, etc. En fait, la configuration de la lune est celle qu'avait la terre autrefois, avant qu'elle ne fût complètement minéralisée.

Il faudrait que je vous lise un grand nombre de mes livres et de nombreux passages de mes conférences, pour arriver à vous montrer comment ce que je vous décris, en ce moment, se déduit de ce que je vous ai enseigné précédemment. Mais je n'ai d'autre intention, aujourd'hui, que de caractériser, en manière d'introduction, les méthodes de l'Anthroposophie. Je vous ai montré comment elle nous ramène du physique au spirituel. L'Anthroposophie apprend à l'homme à penser selon la nature, ce qu'il ne sait nullement faire aujourd'hui.

Nul n'ignore que la substance physique du corps se renouvelle plusieurs fois au courant de la vie. Notre peau change. Nous nous coupons les ongles. Tout mouvement de la matière en nous va de l'intérieur vers l'extérieur et ce qui était au centre de notre corps finit par atteindre la surface puis s'en détache. Tout en nous a changé. Qu'est-ce qui est resté? C'est notre être psychique et spirituel.

Les hommes qui contemplent la lune se font une idée vague de ce que peut être la substance lunaire; elle n'a pas changé depuis des millions d'années, pensent-ils.

Mais, en réalité, elle ressemblait, autrefois, aussi peu

à ce qu'elle est aujourd'hui que le corps physique de l'homme actuel ressemble à ce qu'il était il y a dix ou vingt ans. Il est vrai que la substance physique des étoiles ne se transforme pas très vite. Cependant le temps qu'elle y emploie est moins long que ne l'est celui calculé par les physiciens pour le soleil. Leurs calculs paraissent exacts, cependant ils sont faux. J'ai souvent traité cette question autrefois. Calculez, par exemple, les modifications que subit la composition intérieure de votre cœur d'un mois à l'autre. Etendez ce calcul sur trois années. Il vous permettra de déterminer d'une manière très exacte la composition de votre cœur il y a 300 ans ou dans 300 ans. Vous obtiendrez de très beaux chiffres, votre calcul sera rigoureusement exact, seulement votre cœur n'existait pas il y a 300 ans et n'existera pas dans 300 ans.

Or, c'est ainsi que procèdent les géologues actuels. Ils observent les couches de la terre, ils en calculent les transformations au cours des siècles, ils multiplient les résultats ainsi obtenus et ils disent: «Voilà quel était l'aspect de la terre il y a 20 millions d'années.» C'est exactement le même procédé que celui dont nous venons de parler, il a exactement la même portée, car rien de ce qui existe sur la terre ne s'y trouvait il y a 20 millions d'années, ni ne s'y trouvera dans 20 millions d'années.

Ceci posé, nous pouvons dire que les corps célestes sont soumis à des transformations, tout comme les substances du corps physique de l'homme. La substance qui compose actuellement la lune s'y trouvait aussi peu, il y a quelques siècles, que la matière actuelle de votre corps ne s'y trouvait il y a dix ans. Ce sont les entités lunaires qui maintiennent l'existence de cet astre. Elles représentent sa partie spirituelle, au même titre que le fait en nous le principe spirituel qui nous maintient en vie.

Nous savons que la lune physique a jadis émigré de la terre dans l'espace universel. L'astre qui est ainsi sorti de la terre se transforme continuellement, mais les entités qui l'habitent y demeurent, elles représentent son élément durable, abstraction faite des transformations qu'elles subissent elles-mêmes à travers leurs incarnations lunaires successives, etc., mais c'est là un sujet que nous n'aborderons pas aujourd'hui.

Lorsqu'on considère la lune à ce point de vue, on crée une science qui cesse d'être purement cérébrale, car le cœur y participe aussi. On entre en rapport avec le cosmos spirituel et l'on considère la lune comme une porte y donnant accès. Non seulement les vagues sentiments d'amour qui peuvent nous animer, mais aussi tout l'inconscient que cachent les profondeurs de notre âme, comme un legs de nos incarnations passées, sont liés à la vie lunaire. Tout ce qui, par contre, compose notre existence actuelle, tend à nous arracher continuellement à cette vie lunaire. Nos sens qui nous font percevoir le monde au dehors de nous, notre entendement qui nous permet de penser, tout ce qui nous entraîne à nous détourner des courants qui s'élèvent des profondeurs de notre vie psychique, et qui, nous le savons, émanent du passé, pour nous tourner, au contraire, vers les choses du présent est lié à la vie solaire. Tout ce qui nous rattache au passé est régi par la lune. Seul, le soleil agit sur nous par l'intermédiaire de notre corps physique. Si nous voulons acquérir librement, volontairement, les forces que nous dispense le soleil, nous devons stimuler en nous notre volonté et notre entendement. Mais l'activité de notre intelligence, de notre raison humaine, est loin de nous apporter aujourd'hui tout ce que peut nous donner notre instinct, du seul fait que le soleil existe au sein de l'univers.

Tout le monde sait, ou du moins pourrait savoir, non

seulement que le soleil nous réveille tous les matins et nous fait sortir des ténèbres pour nous rendre à la lumière, mais qu'il est aussi la source des forces de croissance du corps et de l'âme.

Toutes celles de nos forces psychiques qui sont un effet du passé se relient à la lune; celles qui agissent dans le temps présent, et celles que notre volonté ne développera que dans l'avenir, sont dépendantes du soleil.

Si la lune nous rappelle le passé, le soleil nous annonce l'avenir. Nous élevons notre regard vers ces deux astres, l'astre du jour et celui de la nuit, et nous observons leur parenté, car ils nous envoient tous deux la même lumière. Nous regardons en nous-même, nous considérons tous les éléments qui composent notre destinée, qui découlent des expériences que nous avons faites dans le passé en tant qu'être humain, et dans ce passé, tissée dans notre destinée, nous retrouverons notre ancienne vie lunaire. Dans l'action déterminante du présent sur notre destinée, nous reconnaissons le principe solaire, lequel n'agit pas seulement sur le présent, mais aussi sur l'avenir. Ainsi nous voyons se combiner, dans la destinée humaine, le passé et l'avenir.

Examinons de plus près le rapport de ces deux principes au sein de la vie humaine. Supposons qu'à un moment donné de leur existence, deux personnes se réunissent dans un but quelconque. Si elles ne réfléchissent pas sur ce qui leur arrive, ces personnes se diront simplement: «J'existais, l'autre existait aussi, en un lieu donné nous nous sommes rencontrées»; leur pensée n'ira pas plus loin.

Mais si l'on est habitué à réfléchir sur les choses, on étudiera la vie de ces deux personnes. Supposons que l'une ait trente ans et l'autre vingt-cinq ans. On reconnaîtra de quelle façon remarquable, et souvent mer-

veilleuse, la vie de ces deux personnes s'est développée, pas à pas, depuis leur naissance, de manière à amener, finalement, leur rencontre en ce lieu donné. Il existe des cas où des personnes sont parties des points les plus éloignés de la terre, pour se retrouver un jour, au milieu de leur vie, en un endroit particulier. On dirait réellement qu'elles ont tout combiné pour se rencontrer.

Pourtant il est impossible qu'elles l'aient fait consciemment, puisqu'elles ne s'étaient jamais vues et qu'elles n'avaient jamais pensé qu'elles se rencontreraient de la sorte. Tout cela s'est passé dans l'inconscient. C'est dans la plus profonde inconscience que nous préparons les voies aux époques les plus importantes, aux moments les plus essentiels de notre vie, et c'est de cette inconscience que, tout d'abord, le destin nous apparaît tissé.

Écoutons ce que dit dans sa vieillesse un homme comme Knebel, l'ami de Goëthe: «Si je remonte le cours de ma vie, il me semble que chaque pas que j'ai fait avait pour but de me rapprocher d'un point déterminé que je devais finir par atteindre.» Ne commençons-nous pas à comprendre ce que veut dire un homme d'une telle expérience?

Mais voici le moment venu où les rapports des deux personnes dont nous parlions plus haut deviennent pleinement conscients. Elles apprennent à se connaître, à découvrir leurs qualités, leurs tempéraments, leurs caractères, elles éprouvent de la sympathie ou de l'antipathie l'une pour l'autre, etc.

Examinons, à présent, dans quel rapport cet ensemble de choses se trouve avec l'univers. Nous découvrons que les forces lunaires ont influencé toutes les circonstances qui ont contribué à amener le moment où ces personnes se sont rencontrées. A partir de ce moment ce sont les influences du soleil qui ont commencé à s'exercer, la

claire lumière du soleil les a inondées. Voici que leur conscience personnelle entre en action, voici que l'avenir commence à éclairer le passé, comme dans l'univers le soleil éclaire la lune. Et voici qu'à son tour le passé éclaire l'avenir de l'homme, comme la lune éclaire la terre de sa lumière réfractée.

Mais comment, vous demanderez-vous, pourrons-nous distinguer dans la vie et dans l'homme, les choses sur lesquelles s'exerce l'action solaire de celles qui subissent l'influence lunaire? Faisons appel à notre sentiment, approfondissons-le, enlevons-lui tout caractère de légèreté et il nous sera un guide précieux dans ce domaine. Depuis notre enfance, depuis notre première jeunesse, nous rencontrons des hommes avec lesquels nous n'entrons en rapport que d'une façon superficielle, devant lesquels nous passons. Qui sait, cependant, s'il n'existait pas entre nous un lien important. Nous avons tous été à l'école, combien parmi nous ont été conscients qu'un lien profond les attachait à leurs maîtres, cependant, l'un ou l'autre peut se rappeler que l'un de ses maîtres a fait sur lui une impression assez forte pour qu'il se soit dit qu'il voulait lui ressembler; ou, au contraire, qu'il voudrait qu'il n'eût jamais existé. Des sympathies ou des antipathies de ce genre peuvent se produire.

Nous rencontrons certains êtres qui ne parlent, pour ainsi dire, qu'à notre entendement ou, tout au plus, à notre sentiment esthétique. Ne vous est-il pas arrivé, ayant fait la connaissance d'une personne, d'en rencontrer d'autres la connaissant aussi, et de vous accorder avec celles-ci pour vanter les admirables qualités de la première ou pour la trouver, au contraire, tout à fait déplaisante? C'est ce que nous appelons un jugement esthétique, ou bien une opinion raisonnée. Il y a cependant d'autres cas. Il existe en effet des relations humaines

qui dépassent les jugements intellectuels ou esthétiques; elles influencent profondément la volonté. Enfant, nous ne nous contentons pas alors de dire que nous voudrions ressembler à telle personne, ou qu'au contraire nous voudrions qu'elle n'existât point, mais, dans notre subconscient le plus profond, notre volonté est touchée et nous disons: «Je n'ai pas seulement regardé cette personne pour la trouver bonne ou mauvaise, intelligente ou stupide, j'ai eu le désir de me soumettre à sa volonté et je n'ai nullement désiré exercer mon entendement pour la juger.» Nous aurions voulu concentrer dans notre volonté toute l'impression qu'elle nous a faite.

Telles sont les deux espèces de rapports qui peuvent exister entre les hommes. Les uns agissent sur notre intelligence ou, tout au plus, sur notre sentiment esthétique, les autres sur notre volonté, sur notre être psychique profond. Qu'est-ce que cela prouve? Si des êtres agissent sur notre volonté, si nous ne ressentons pas seulement pour eux de fortes sympathies ou des antipathies, mais si nous éprouvons le désir de réaliser, à l'aide de notre volonté, les sentiments qu'ils nous inspirent, c'est que ces personnes ont été liées à nous d'une manière quelconque dans notre incarnation passée. Si, au contraire, des personnes n'impressionnent que notre intelligence ou notre sens esthétique, c'est qu'elles passent dans notre vie sans avoir joué de rôle dans notre incarnation antérieure.

C'est ainsi que le passé et le présent se combinent dans la vie, dans la destinée humaine, pour préparer l'avenir. Car les expériences que nous faisons aujourd'hui, même avec les personnes qui n'impressionnent nullement notre volonté, trouveront à s'exprimer dans notre incarnation future.

De même que le soleil et la lune tournent dans la même orbite, et ont entre eux certains rapports, de même le

passé, ou principe lunaire de l'homme et l'avenir, son principe solaire, ont entre eux certains rapports déterminés au sein de l'être humain. C'est ainsi que nous parvenons à contempler le soleil et la lune, non plus seulement comme des astres qui répandent leur lumière au dehors, mais comme des astres en lesquels se reflète, dans l'infini du Cosmos, notre propre destinée avec toutes ses complexités intérieures. De même que la lumière du soleil fait place à celle de la lune et que le rayonnement du soleil succède à la clarté de la lune, ainsi le passé et l'avenir alternent constamment dans notre destinée et s'entrelacent. Dans certains cas, en effet, le passé et l'avenir se combinent dans les relations humaines.

Poursuivons les routes qu'ont suivies les deux êtres dont nous parlions plus haut, celui de trente ans et celui de vingt-cinq ans, avant de se rencontrer. Tout ce qu'ils ont traversé, l'un pendant trente ans, l'autre pendant vingt-cinq ans, appartient pour chacun d'eux au domaine lunaire. Mais, en apprenant à se connaître, en se rencontrant consciemment, ils pénètrent dans la sphère d'influence du soleil et ils entrelacent désormais l'avenir et le passé, afin d'en tisser le destin de leurs vies futures.

Ainsi, selon la manière dont la destinée les atteint, on voit les hommes tantôt impressionner réciproquement leur entendement ou leur sens «esthétique», tantôt au contraire, leur volonté et le sentiment qui s'y rattache.

Les choses que je vous ai rapportées jusqu'ici d'une façon tout à fait aphoristique, dans le but de vous montrer les voies que suivent l'anthroposophie et la science initiatique qui est à sa base, toutes ces choses que je viens de vous exposer très brièvement et que nous étudierons plus tard en détail, sont accessibles à la connaissance immédiate de chacun de nous. Chacun peut ainsi reconnaître le destin.

Il arrive que nous ayons le sentiment étrange et profond qu'un être rencontré au cours de notre vie, pénètre, en quelque sorte, notre être intime comme s'il surgissait du fond de nous-même. Ce sentiment est l'indication d'un Karma passé.

L'être en question parle alors à notre âme, il impressionne non seulement nos sens et notre entendement, mais il engage intérieurement notre volonté. En développant, en affinant notre sentiment, nous pourrions parvenir à éprouver nos liens karmiques avec les autres hommes.

Mais lorsque nous atteignons une certaine étape du développement de l'âme, développement dont on trouvera la description soit dans mon ouvrage *l'Initiation* soit dans la seconde partie de *la Science de l'occulte*, alors nous faisons de ces choses une expérience très différente encore. L'homme qui atteint l'initiation, ne sent pas seulement la personne avec laquelle il est lié par des rapports karmiques agir sur sa volonté, en quelque sorte dans sa volonté, il éprouve réellement cette personne en lui-même. Quand un initié rencontre un autre homme avec lequel il est lié karmiquement, celui-ci pénètre en lui au point de parler en lui sa propre langue, de se manifester avec une indépendance complète, en sorte que l'on peut vraiment dire que cet homme parle à travers l'initié, comme lui parlerait un homme qui se trouverait à côté de lui et c'est ainsi que se manifeste chez l'Initié le lien karmique qui pour nous n'engage que le caractère, ne s'annonce à notre conscience que d'une façon imprécise et n'impressionne que notre volonté.

Il devient, au contraire, pour la conscience supérieure, un fait d'expérience absolument concret. Mais, direz-vous, l'initié s'en va donc chargé du poids de tous ceux avec lesquels il est lié karmiquement? Il en est effec-

tivement ainsi. Atteindre la connaissance, ce n'est pas seulement apprendre à parler un peu plus que ne le font les autres, tout en employant leur langage, c'est réellement conquérir une nouvelle portion du monde. On n'est autorisé à parler de la manière dont le Karma agit dans la vie des hommes et façonne leurs destinées que si l'on peut appuyer ses paroles sur cette science spéciale qui permet d'entendre les autres à travers soi-même, en sorte qu'ils deviennent réellement un morceau de soi.

Mais ceux auxquels on expose ces connaissances, quand bien même ils ne seraient pas initiés, ne doivent pas les considérer comme leur étant étrangères. S'ils n'entendent pas résonner en eux-mêmes la voix de ceux auxquels ils sont karmiquement liés, ils les sentent, cependant, ils les éprouvent dans leur volonté, dans cette sorte de réaction qu'elle manifeste. Seule la science initiatique, en leur révélant toute la signification réelle et concrète de ce sentiment, leur permettra de comprendre ce qu'ils éprouvent avec leur conscience ordinaire.

Il m'importait surtout, aujourd'hui, de vous montrer qu'un sentiment qui se présente à la conscience ordinaire d'une façon tout à fait nébuleuse, le sentiment d'un lien karmique avec d'autres êtres, devient vraiment pour l'initié une expérience concrète. Et si l'on peut, ainsi, montrer le rôle que joue la science initiatique dans la connaissance de la destinée de l'homme, il est également possible de démontrer qu'elle éclaire de même une foule d'autres questions.

Il existe encore beaucoup d'autres signes qui témoignent des liens karmiques qui nous attachent à d'autres êtres. Certains d'entre vous ont certainement remarqué qu'il est des personnes rencontrées, au cours de la vie, dont on ne rêve jamais, on peut même vivre longtemps auprès d'elles sans en rêver. Par contre, il en est d'autres

qui hantent continuellement nos songes. A peine les avons-nous rencontrées que, dès la nuit suivante, elles ne cessent d'y apparaître. Or, les rêves occupent une place toute particulière dans le subconscient. Les personnes dont nous rêvons dès que nous les avons vues, sont certainement de celles avec lesquelles nous sommes karmiquement liés. Celles, par contre, dont nous ne rêvons jamais ne nous impressionnent que superficiellement, n'atteignent que nos sens; nous les rencontrons, au cours de notre vie, mais nous n'avons pas de liens karmiques avec elles.

Au fond de notre volonté il y a comme un rêve éveillé. Pour l'initié ce rêve se transforme en une conscience pleine de richesse. C'est pourquoi il entend, à travers lui-même, parler les êtres auxquels il est lié karmiquement. Il va sans dire qu'il conserve toute sa raison et que, quoique s'entretenant avec toute espèce de personnes, le fait d'être initié ne l'entraînera pas à laisser d'autres hommes parler par sa bouche. Par contre, il est certain qu'il s'habitue à converser d'une façon tout à fait concrète dans certaines circonstances avec des personnes auxquelles l'attachent des liens karmiques et qui parlent à travers lui, alors même qu'elles ne sont pas auprès de lui dans l'espace. Le résultat de ces conversations peut être des plus significatifs, mais ce sont là des choses que je décrirai un jour plus en détail.

Voilà donc comment, par la contemplation des espaces infinis du cosmos, et par la pénétration de l'âme humaine, on peut parvenir à développer et à approfondir sa conscience. Or, plus on pénètre l'homme, plus on apprend à comprendre le cosmos. On se dit, alors: «Désormais je ne verrai plus dans les mondes étoilés de simples disques ou des boules lumineuses; ces astres m'apparaîtront, dans l'univers, comme la trame cosmique du Destin.» Lorsqu'on sait que la substance d'un

corps céleste se transforme, change, comme celle de l'homme, on comprend qu'il n'y a aucun sens à n'envisager la nature que selon des lois abstraites. Ne nous imaginons pas que les lois naturelles nous donnent des connaissances certaines. Pour me faire comprendre je vais me servir d'une image: Considérons les compagnies d'assurance sur la vie. Sur quoi reposent-elles? Sur le calcul de la longévité probable des personnes qui se font assurer. Prenant pour base, par exemple, le nombre de personnes âgées de 25 ans qui ont atteint 30 ans, on calcule le nombre d'années que peut vivre encore un homme de 30 ans et c'est sur ce calcul qu'on établit son assurance. Au point de vue de l'assurance, ce calcul est juste. La loi des assurances possède une valeur réelle. Mais il ne viendrait à l'idée de personne de se laisser guider, dans sa vie, par cette loi. Personne ne se dira par exemple: «Puisque l'assurance que j'ai souscrite à 30 ans, prévoyait ma mort à 55 ans, il faut que je meure à cet âge-là!» Quelle que soit l'exactitude de ces calculs, personne n'en tirerait une pareille conclusion, car ils n'ont aucune signification pour la vie réelle.

Les lois naturelles ne sont, elles aussi, que des données de calculs. Leur valeur est déterminée par l'usage technique qu'on en peut faire; elles servent à construire des machines, comme elles permettent d'établir des assurances. Mais elles ne nous font pas pénétrer dans l'essence des choses. Seule la connaissance véritable des entités elles-mêmes peut faire cela.

Les lois naturelles concernant le firmament qu'ont découvertes les astronomes ressemblent aux lois d'assurances par rapport à la vie humaine. Entre elles et les données de la vraie science initiatique, concernant le soleil et la lune, il y a le même rapport qu'entre la police d'assurance qui prévoit la mort d'un individu dans dix ans et le fait qu'après ce laps de temps, cet

individu continue à vivre parce qu'il était dans sa nature de le faire.

La réalité n'a, au fond, rien de commun avec les lois de la nature. Celles-ci n'ont de valeur que pour l'application des forces de la nature. Mais lorsqu'il s'agit de la connaissance de ses entités, la science initiatique est nécessaire.

Ceci est la troisième conférence que je désirais vous faire sans autre intention que de vous indiquer l'esprit dont doit s'inspirer l'Anthroposophie. Je vais aborder maintenant la description de la constitution de l'homme. Ma méthode est quelque peu différente de celle dont je me suis servi dans mon livre *Théosophie*. Mon but est de créer la base, sur laquelle s'édifiera une véritable Science Anthroposophique. Les trois conférences que je viens de vous faire ont pu vous montrer combien le langage que parle la conscience qui pénètre dans l'essence véritable des choses diffère de celui de la conscience ordinaire.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 1^{er} février 1924

Je vais poursuivre aujourd'hui, dans un sens très précis, les considérations plutôt élémentaires auxquelles nous nous sommes livrés au cours des conférences précédentes. Dans la première, je vous ai montré que l'homme se trouve poussé, par un véritable besoin du cœur, à chercher l'accès du monde spirituel par deux voies différentes. Il s'y voit invité, d'une part par la nature, d'autre part, par sa vie et ses expériences intérieures.

Aujourd'hui, je vous exposerai, une fois encore, d'une façon tout à fait élémentaire, ces deux aspects de la vie humaine, afin de vous montrer ensuite qu'il existe bien réellement dans notre subconscient certaines impulsions qui nous poussent à rechercher les connaissances capables de satisfaire nos aspirations dans les domaines de l'Art, de la Religion, etc. Il vous est possible d'observer, à chaque instant, en vous-même, le contraste dont je veux parler ici. Prenons un fait très simple: Supposons que vous considériez une partie quelconque de votre corps, votre main par exemple. Pouvez-vous dire que vous appliquiez à son observation, à son étude, une manière en quoi que ce soit différente de celle à laquelle vous recourez lorsqu'il s'agit d'un cristal, d'une plante ou de tout autre objet de la nature?

Tandis que vous considérez cette partie de votre être physique et que vous vous formez, à son sujet, une opinion définitive, vous rencontrez un élément, que l'on peut appeler tragique, et qui se mêle à toute expérience humaine: l'objet de votre contemplation ne deviendra-t-il pas un jour cadavre? Or, si la nature recueille ce cada-

vre, elle n'a d'autre pouvoir sur lui que de le détruire. Dès l'instant où, dans le monde physique, l'homme est devenu cadavre et que, d'une manière ou de l'autre, il est livré aux éléments, il ne saurait plus être question d'aucune conservation de sa forme dans les substances qui le composent aujourd'hui.

Assemblez toutes les forces naturelles pouvant faire l'objet d'une science quelconque, toutes ces forces ne possèdent qu'un seul pouvoir, celui de détruire l'homme, l'édifier leur est impossible. Toute observation objective, inspirée, non par une théorie quelconque, mais par l'expérience réelle, nous oblige à cette affirmation. Laissons de côté toute la partie de la nature qui reste cachée à notre connaissance extérieure, pour n'envisager que ce qui, en elle, est accessible à notre entendement. Du fait que nous faisons partie de la civilisation moderne, nous nous sentons extrêmement avancés dans la connaissance des lois de la nature. Ne sommes-nous pas en droit de parler de progrès? Il n'en est pas moins vrai que toutes les lois de la nature que nous découvrons n'ont qu'un seul pouvoir, celui de détruire l'homme et n'ont pas celui de le construire. Notre intelligence humaine ne nous permet pas de découvrir dans le monde autre chose que des lois qui nous détruisent.

Et maintenant, tournons-nous vers nous-même. Ici nous découvrons ce que nous appelons notre vie intérieure, autrement dit notre pensée qui peut revêtir dans notre âme une certaine clarté, notre sentiment déjà plus obscur, et, enfin, notre volonté qui nous demeure tout à fait impénétrable. Car qui pourrait prétendre, de nos jours, être en mesure de pénétrer, à l'aide de sa seule conscience ordinaire, le mécanisme par lequel l'intention de saisir un objet, par exemple, agit sur le système très compliqué des muscles et des nerfs pour aboutir à mettre en mouvement les bras et les jambes? Tout ce qui

se passe dans notre organisme, depuis le moment où naît en nous la pensée de saisir un objet, jusqu'au moment où celui-ci est entre nos mains, tout ce processus nous demeure profondément obscur. Mais nous réagissons par une vague impulsion qui s'exprime ainsi: «je veux cette chose.» C'est pourquoi, nous nous attribuons une volonté et lorsque nous considérons notre vie intérieure, nous disons que nous portons en nous la pensée, le sentiment et la volonté.

Voici que se présente à nous l'autre côté de la question qui, lui aussi, nous amène au tragique. Le sommeil éteint constamment toute notre vie intérieure, laquelle reparait chaque fois que nous nous réveillons. Notre vie intérieure est donc pareille à une flamme qui ne s'allume que pour s'éteindre à nouveau. Nous faisons encore une seconde constatation, c'est que certaines altérations de notre organisme entraînent des troubles de notre vie intérieure. Celle-ci dépend donc du développement de notre organisme physique. Elle est embrumée de rêve chez le petit enfant, puis elle s'éclaire lentement, mais cette illumination dépend entièrement du développement de notre corps. La vieillesse entraîne, à son tour, un affaiblissement de la vie de l'âme, laquelle se trouve sous la dépendance de la croissance et de la décadence de l'organisme.

Ainsi qu'une flamme, elle jaillit et s'éteint.

Nous sommes certains d'une chose, c'est que notre vie psychique possède une réalité propre, indubitable, mais que ses manifestations sont sous la dépendance de notre organisme physique. Là ne se borne pas ce que nous pouvons dire de la vie de notre âme. Celle-ci est le siège d'une impulsion infiniment précieuse pour la vie de l'homme, car c'est elle, en définitive, qui détermine sa qualité d'homme, sa valeur humaine. C'est l'impulsion morale.

Nulle part, dans la nature, nous ne trouvons de lois morales, celles-ci doivent être éprouvées au sein même du monde de l'âme. Là et là seulement on peut les connaître et leur obéir. Et ce doit être pour nous une sorte d'idéal moral humain que d'obéir à des principes moraux qui ne nous sont pas imposés. Tant que nous ne sommes guidés que par nos instincts, nos passions, nos émotions, nous sommes contraints, par eux, à certains actes. Mais l'homme ne saurait rester un être abstrait, qui n'obéit qu'à des lois. A vrai dire, la morale n'intervient que lorsque les instincts, les passions, les émotions, etc., ont été dominés par l'âme à l'aide des lois morales conçues d'une façon purement spirituelle.

Dès l'instant où nous prenons conscience de notre dignité humaine et que nous sentons que nous ne sommes pas un être conduit uniquement par la nécessité, nous nous élevons bien réellement dans un monde qui n'a rien de commun avec le monde naturel. Et l'inquiétude humaine qui, depuis qu'il existe une évolution, a toujours poussé les hommes à vouloir dépasser la vie immédiatement accessible à leurs sens, a pour dernière cause les lois dont nous venons de parler, quels que soient les éléments subconscients ou inconscients qui puissent en outre intervenir. Ces lois font que, d'une part, notre être physique appartient à une nature qui ne peut que le détruire, et que, d'autre part, notre être psychique s'allume puis s'éteint comme une flamme, bien qu'il soit lié au principe le plus précieux, en nous, au principe moral.

Victimes d'une effroyable illusion qui n'a d'autre cause que la profonde déloyauté de notre civilisation, les hommes ignorent simplement cette polarité qui oppose la vision du monde extérieur à l'expérience intérieure. Si nous ne nous laissons pas emprisonner dans les mailles du filet que notre éducation moderne

essaye de nous imposer dans un but très précis, si, maîtres de nous-mêmes, nous parvenons à nous dégager quelque peu de cette emprise, alors nous nous écrions: «O homme! Tu possèdes une vie intérieure, une pensée, un sentiment, une volonté. Tu es lié à un monde qui doit t'être plus précieux que tout autre, le monde moral, et, au-delà de ce monde, à la source dont il dépend lui-même, à la source religieuse de toute vie. Que devient tout cela quand tu t'endors?»

Certes, l'on peut se livrer sur ces sujets à toutes espèces de spéculations philosophiques plus ou moins fantaisistes, on peut dire que l'homme possède dans le moi, c'est-à-dire dans la conscience du moi ordinaire, une base certaine. Cette manière de penser a commencé avec Saint-Augustin, et s'est poursuivie à travers Descartes jusque dans le Bergsonisme moderne, où elle revêt une expression assez élégante. Toutefois, chaque fois que nous nous endormons, nous donnons un démenti à ce raisonnement, car il faut bien reconnaître que, pendant le temps que dure notre sommeil, notre moi nous échappe. Il paraît s'éteindre. N'est-il pas lié, pourtant, au principe le plus précieux que nous possédions, à cette impulsion morale qui doit guider notre vie?

Nous voici donc contraints d'avouer qu'en nous ce dont l'existence nous est le plus brutalement démontrée, notre corps, est issu, sans doute possible, de la nature. Et, cependant, celle-ci ne possède sur lui qu'un pouvoir destructeur. L'autre côté de notre être, dont il nous est possible de faire l'expérience, notre être intérieur, nous échappe aussitôt que nous nous livrons au sommeil. Il est conditionné par l'état de veille ou de sommeil de notre corps. Pourvu que l'on se libère un instant de la contrainte que l'éducation moderne impose, de nos jours, à l'homme, on reconnaît immédiatement

que, quel que puisse être le rôle de l'inconscient et du subconscient dans ce domaine, toute l'activité religieuse ou artistique, en un mot toutes les aspirations supérieures de l'homme, à travers son évolution entière, ont été dominées par cette opposition, dont nous venons de parler.

Il y a, sans doute, des millions et des millions d'hommes qui ne s'interrogent pas sur toutes ces choses; est-il nécessaire d'en avoir tout à fait conscience pour qu'elles deviennent des questions vitales? Si les hommes ne devaient vivre que de ce qu'ils conçoivent clairement, ils mourraient bientôt. La majeure partie de leur vie est absorbée par tout ce qui s'élève en eux des profondeurs imprécises du subconscient, et qui colore leurs états d'âme. Ne disons donc pas que seuls éprouvent les énigmes de la vie ceux qui savent les revêtir de formules intellectuelles précises et nous les présenter toutes bien cataloguées: première énigme de la vie, deuxième énigme de la vie, etc. Il n'y a, au contraire, pas grand chose à attendre de ces personnes-là.

Imaginons un homme quelconque. Il vient nous entretenir d'une chose, peut-être même d'une chose tout à fait banale. Cependant, il avait un but en parlant, il espérait trouver une conclusion pratique pour sa vie, mais il n'est nullement satisfait de ce qu'il dit. Il veut une chose, puis il ne la veut plus. Il ne parvient pas à se décider. Il se sent mal à l'aise dans sa propre pensée. D'où cela provient-il? De ce que dans les profondeurs de son inconscient il ne trouve rien sur quoi baser son sentiment de l'être humain et de la dignité humaine. Il éprouve les énigmes de la vie, cela à cause de l'existence en elle de ces deux pôles opposés dont je viens de vous parler.

Le corps ne peut pas lui servir de base, mais l'esprit, tel qu'il l'éprouve, ne le peut pas non plus, puisque cet

esprit se présente à lui comme une chose qui, constamment, jaillit et s'éteint, et que le corps, quoique s'offrant à lui comme produit par la nature, ne peut être que détruit par elle.

Telle est donc la position de l'homme. D'une part, il considère son corps et celui-ci lui pose un problème. D'autre part, il contemple son être psychique et spirituel, et, là aussi, il ne rencontre qu'une constante énigme. Mais le plus grand de tous les problèmes est celui-ci. Supposons que, poussé par une impulsion morale réelle, il se voit contraint de se mettre en mouvement pour la réaliser. Il obéit à cette impulsion et se met en devoir de mouvoir son corps. Il s'agit pour lui de faire une bonne action. L'ordre moral auquel il obéit ne concerne tout d'abord que son âme. Comment cette impulsion purement psychique, tout d'abord, pénètre-t-elle dans son organisme?

La conscience ordinaire est incapable de comprendre ce phénomène. Comment une impulsion morale parvient-elle à agir sur des muscles pour mettre en mouvement des os? Peut-être trouvera-t-on cette analyse trop théorique. Abandonnons ce problème aux philosophes, dira-t-on, et qu'ils le méditent. C'est ainsi, en effet, que parle la civilisation moderne, elle abandonne cette question aux penseurs, quitte à les mépriser ensuite, ou à n'accorder que fort peu d'attention à leurs déclarations. Celles-ci peuvent satisfaire le cerveau, mais nullement le cœur humain. Et ce cœur souffre d'une angoisse nerveuse, il ne trouve aucune joie à vivre, aucune sécurité, aucune base sur laquelle établir sa vie. En effet, la méthode de penser adoptée par l'humanité depuis le premier tiers du XV^e siècle, si elle a donné des résultats grandioses dans le domaine des sciences naturelles extérieures, ne nous découvre aucun élément utile à la solution du double problème du corps physique de l'homme

et de ses expériences intérieures. Or, l'Anthroposophie a compris cela et c'est pourquoi elle dit: «Il est indubitable que la pensée, telle qu'elle s'est développée aujourd'hui, demeure impuissante en face de la réalité et cela quelle que soit l'acuité avec laquelle on l'exerce. Elle ne nous permet pas de pénétrer dans les phénomènes naturels extérieurs. Bien plus, elle ne nous permet même pas de pénétrer dans le mécanisme de notre propre volonté. Il faut avoir éprouvé cette profonde impuissance de la pensée moderne pour ressentir en soi l'impulsion qui peut nous permettre de dépasser cette pensée.»

Mais ce n'est point en s'abandonnant à une fantaisie déréglée qu'on y parviendra, ce n'est pas davantage en essayant d'esquiver la pensée en prenant quelque autre point de départ. Il n'en est qu'un pour réfléchir sur le monde, c'est la pensée. Mais la pensée que nous connaissons communément aujourd'hui est inapte à ce rôle. Il faudra donc que la nécessité nous contraigne à trouver un moyen qui permette à cette pensée de s'introduire plus profondément dans l'être, dans la réalité. Or il n'existe qu'un moyen, c'est celui que j'ai décrit sous le nom de méditation dans mon livre *l'Initiation*.

Nous nous contenterons aujourd'hui de l'évoquer, brièvement, puisque notre intention n'est ici que de donner une esquisse tout à fait élémentaire de ce que l'on pourrait appeler l'édifice anthroposophique. Nous prendrons pour point de départ les considérations qui nous ont servi de début il y a vingt ans. La méditation consiste en une nouvelle manière d'exercer sa pensée. Nous ne pensons, aujourd'hui, que sous l'effet d'une provocation extérieure. Nous nous livrons à la réalité du monde. Tandis que nous voyons, percevons ou touchons un objet quelconque, nous observons que les impressions extérieures dont nous faisons l'expérience

se transmettent en quelque sorte à notre pensée. Notre pensée a adopté une attitude passive. Nous nous livrons au monde et les pensées nous viennent. Or, cette méthode interdit tout progrès. Il faut, au contraire, s'appliquer à vivre la pensée. On y parvient en choisissant une pensée facilement pénétrable, en l'évoquant devant sa conscience et en concentrant sur elle toute la force de cette conscience.

Que cette pensée ait ou non une signification pour le monde extérieur, voilà qui n'a aucune importance. La chose essentielle c'est de concentrer sur elle sa conscience, en excluant toute autre impression. La pensée choisie, dis-je, doit être simple. Un jour, un homme de science me demanda de lui donner une explication de ce qu'est la méditation. Je lui proposai une pensée tout à fait simple et lui déclarai qu'il importait peu que cette pensée correspondît ou non à une réalité extérieure quelconque. La pensée proposée était la suivante: «La sagesse gît dans la lumière.» Il devrait appliquer toute la force de son âme à penser: «La sagesse gît dans la lumière.» Que cela fut vrai ou faux, peu importait. Est-il nécessaire, lorsque nous nous livrons à un exercice, dans le seul but de développer nos muscles, que notre mouvement entraîne le monde ou qu'il soit un simple jeu? Nous fortifions de même notre pensée, lorsque nous nous appliquons à l'exercer sans nous attacher au sens de notre méditation. Répétons-la sans cesse, appliquons-lui toute notre conscience et concentrons sur elle toute la vie de notre âme, nous fortifierons alors celle-ci, comme nous accroissons la force musculaire de notre bras en la concentrant, de façon répétée, sur une même activité. La pensée choisie doit être facile à concevoir, car, sans cela, nous nous exposons à toutes sortes de réactions de la part de notre propre organisme. On ne saurait croire combien est puissante la force suggestive

qu'exercent sur nous nos réminiscences, par exemple, ou certaines impressions de notre vie. Aussitôt que nous essayons de concentrer notre attention sur une pensée compliquée, des forces démoniaques nous assaillent de toute part et suggèrent à notre conscience toutes sortes d'autres représentations. Nous ne pouvons être sûrs d'user dans la méditation de toute la réflexion, de toute la circonspection dont nous faisons preuve dans notre vie ordinaire que si nous méditons sur une pensée tout à fait évidente qui ne peut contenir autre chose que ce que nous expérimentons mentalement en elle.

Il serait absurde de prétendre que lorsque nous réglons de cette manière notre méditation nous pouvons encore être victimes d'une autosuggestion ou de toute autre illusion. L'essentiel est donc de nous appliquer à méditer sur une pensée simple et non sur une pensée susceptible d'éveiller en nous des impulsions subconscientes. Certes, et je l'ai bien souvent répété, les capacités personnelles de l'individu jouent ici un grand rôle, les uns n'atteignent un résultat qu'après beaucoup de temps, pour les autres il en faut peu. Ce résultat c'est de fortifier la vie pensante de l'âme. Peu à peu nous éprouvons notre pensée autrement que ne le fait la conscience ordinaire. Pour cette dernière, la pensée est impuissante, elle n'est que pensée. A l'aide de la concentration nous arrivons à la sentir comme un état intérieur, de même que nous éprouvons la tension d'une muscle ou le geste que nous faisons pour saisir un objet. La pensée devient une réalité intérieure, car, à mesure que nous nous développons, nous découvrons en nous l'existence d'un homme second que nous ne soupçonnions pas.

Un moment vient où nous nous disons: «Certes, je suis cet homme qui peut se percevoir lui-même extérieurement, comme il contemple les objets de la nature. J'éprouve très obscurément la tension de mes muscles,

mais j'ignore le mécanisme grâce auquel mes pensées s'y projettent. Par contre, lorsque je fortifie ma pensée, elle prend en moi de la consistance, je la sens couler, circuler, battre dans mon être». Ce n'est encore là qu'une détermination abstraite. Ce qu'il y a d'important c'est que, dès l'instant où nous éprouvons en nous-même cet homme second, les choses extra-terrestres commencent à prendre pour notre âme une importance égale à celle que possédaient jusqu'alors les choses terrestres. Aussitôt que la pensée devient vie au dedans de nous et que nous la sentons circuler en nous, comme nous pouvons sentir l'air aspiré par nos poumons, nous sentons aussi que notre nature humaine s'est enrichie d'un principe nouveau. Jusqu'à présent nous disions, par exemple: «Je me tiens debout sur mes jambes. J'appuie mes pieds sur le sol, ce sol me supporte. S'il me manquait, si la terre ne m'offrait pas son appui, je tomberais dans un abîme sans fond, tandis qu'à présent je me pose sur quelque chose.»

Par contre, lorsque nous sommes parvenus à intensifier la force de notre pensée, et que nous éprouvons en nous-même l'homme second, alors notre être se concentre toujours plus sur celui-ci, et nous nous détachons davantage de ce qui nous entoure sur la terre. Non point que nous devenions, pour cela, des rêveurs. Cela ne se produit point lorsqu'on s'élève à ces degrés supérieurs de la connaissance avec un esprit clair et lucide et avec une parfaite sincérité. On revient alors facilement au monde de la vie ordinaire.

Seul un esprit fantasque, sous prétexte d'avoir appris à connaître le monde spirituel, méprise le monde terrestre et refuse de s'en occuper. La discipline spirituelle véritable développe un tout autre état d'esprit. Elle apprend, au contraire, à mieux apprécier la vie extérieure à laquelle on revient. Les moments où l'on s'en éloigne,

de la manière que j'ai montrée, et où l'on concentre son intérêt sur l'homme second, que l'on a découvert en soi, ces moments ne peuvent en aucun cas se prolonger longtemps; car, pour les fixer en toute honnêteté intérieure, une grande force est nécessaire et cette force ne peut être maintenue, d'une façon ininterrompue, que pendant un laps de temps généralement assez court.

Mais, du fait que l'on concentre tout son intérêt sur l'homme second, l'espace, qui enveloppe la terre, devient aussi important que les choses de la terre. Le sol nous porte, nous empruntons aux règnes de la nature les substances dont nous nourrissons notre corps afin qu'il y puise, sans cesse, le stimulant nécessaire à sa vie. Nous sommes ainsi liés à la nature terrestre. Mais de même que nous cueillons des légumes et les faisons cuire pour notre alimentation et que nous nous rendons compte, ainsi, du besoin que nous avons des produits de la terre et du rapport qui les unit à l'homme premier ou homme physique dont nous avons d'abord conscience, de même nous apprenons maintenant à reconnaître le rôle que joue dans notre vie le rayonnement du soleil, la clarté de la lune, le scintillement des étoiles qui entourent la terre. Et nous devenons, peu à peu, capables de penser à tout ce qui vit dans l'espace qui environne la terre, comme nous pensions auparavant aux choses qui intéressent notre corps physique et qui l'entourent sur la terre.

Le corps que je porte, nous disons-nous, mes muscles, mes os, mes poumons, mon foie, etc., tous ces organes sont liés aux produits de la terre et à l'animal dont je me nourris, ainsi qu'à toute chose de la nature dont je tire ma subsistance. Mais l'homme second dont j'ai pris conscience, en développant ma force mentale, est lié au soleil, à la lune, à la lumière des étoiles, à l'espace qui enveloppe la terre. Nous nous familiarisons avec ce milieu nouveau plus même qu'on n'a l'habitude de le

faire avec le milieu terrestre, à moins qu'on ne soit un spécialiste d'hygiène alimentaire. Nous faisons vraiment la conquête d'un second monde de nature spatiale.

Et nous apprenons à nous considérer nous-même comme un habitant du monde des étoiles, en même temps que comme un habitant de la terre. Ce sentiment est nouveau car la science, qui ne connaît pas ce travail de concentration de la pensée, ne sait pas donner à l'homme la conscience du rapport qui relie son être second à l'espace entourant la terre, rapport tout semblable à celui qui rattache l'homme physique à la terre physique. La science ignore ce rapport. Certes elle se livre bien à des calculs, mais les résultats de l'astrophysique ne concernent nullement l'homme et ne satisfont, tout au plus, en lui que son avidité de connaissance. En effet, quelle importance peut-il y avoir, réellement, pour l'homme et pour sa vie intérieure à connaître la manière dont est apparue la nébuleuse dans la constellation des Lévriers (ce qu'on en dit du reste, n'est même pas exact), ou la manière dont elle continue à se former aujourd'hui. Tout cela n'a pour l'homme aucun intérêt. Sa position par rapport au monde stellaire, est semblable à celle d'un être incorporel qui, tombé sur la terre, n'aurait besoin d'elle ni pour se nourrir, ni pour se maintenir.

Lorsque l'homme devient maître de sa pensée, il cesse de n'être qu'un citoyen de la terre, pour devenir un citoyen de l'univers. Sa conscience se remplit alors d'un contenu tout particulier que nous caractérisons comme suit: «Il est bon pour nous, nous disons-nous, que la nature nous offre des légumes, des céréales, propres à édifier notre corps physique.» C'est ainsi que l'on s'exprime vulgairement bien que ce ne soit pas tout à fait exact. Entre les différents règnes de la nature et notre corps physique existent certains rapports.

Or, lorsque nous fortifions notre pensée, nous sommes amenés à constater un rapport semblable entre le second être que nous découvrons en nous et l'espace qui nous entoure. Pour notre vision ordinaire le monde s'obscurcit pendant la nuit. Pendant le jour la lumière du soleil, cet astre extra-terrestre, nous rend toute chose visible. Mais que savons-nous de ces choses? Rien, pour commencer. En nous limitant à la terre, nous savons y distinguer des objets, un chou, un cristal de quartz. C'est la lumière du soleil qui nous fait voir l'un et l'autre, mais ce qui nous intéresse sur la terre ce sont les qualités distinctives de ces choses. Par contre, quand nous nous sommes élevés au degré supérieur de la connaissance, nous découvrons, peu à peu, qu'en tant qu'homme second nous sommes constitués par l'élément qui nous rend ces choses visibles. A ce moment là, notre conscience se transforme et ceci est de la plus haute importance. Elle subit une métamorphose totale. Dès lors nous nous disons: Sur la terre nous contemplons le monde physique et tout ce qui y est lié à notre propre être physique. Mais, si nous parvenons à développer notre pensée, l'espace extra-terrestre devient un monde aussi important pour l'être nouveau que nous découvrons en nous-même que l'était la terre pour notre être physique et, comme nous avons attribué à la terre l'origine de notre corps physique, nous cherchons à présent l'origine de notre être second dans l'éther cosmique dont l'action rend les objets terrestres visibles.

L'expérience personnelle que nous venons de faire nous autorise à parler, désormais, d'un corps éthérique qui vient s'ajouter au corps physique. Ce n'est point apporter aux hommes une connaissance véritable que de leur offrir un simple schéma de l'être décomposé en ses différentes parties. On ne leur donne une vision réelle de ces choses qui si on leur permet de suivre la

métamorphose que subit la conscience, métamorphose qui est déterminée par la découverte en soi du second homme.

J'étends mon bras et ma main saisit un objet. Je sens, en quelque sorte, le courant qui entraîne ma main vers cet objet. Si je développe ma pensée je lui communique le mouvement et une sorte de toucher. Or, ce tact intérieur de l'homme appartient, lui aussi, à un organisme, c'est l'organisme éthérique. Cet organisme de nature suprasensible est aussi réel que l'organisme physique, il est plus fin que lui et n'est pas, comme lui, en rapport avec la terre, mais avec l'espace extra-terrestre.

Voici le moment de redescendre d'un degré, si je puis m'exprimer ainsi. En effet, grâce au développement de cette pensée imaginative, que je viens de décrire, on était parvenu à éprouver ce tact intérieur propre à l'homme second et à découvrir le rapport qu'a celui-ci avec les espaces éthériques du cosmos. Sous le nom d'éther, ne vous représentez que ce que je viens de vous décrire, n'y ajoutez pour le moment aucune conception empruntée à quelque autre source. Lorsqu'on a atteint ce point, on ne peut poursuivre sa voie qu'en retournant d'abord à la conscience ordinaire.

Lorsque nous nous formons, au sujet du corps physique, toutes les idées dont nous avons parlé, nous sommes tentés de nous demander quelle est la position réelle de ce corps physique par rapport à son entourage. Ce rapport existe sans aucun doute, mais quel est-il?

Considérons le cadavre, n'est-il pas l'image fidèle de l'homme physique vivant! Le foie, la rate, les reins, le cœur, les poumons, les os, les muscles, les nerfs, s'y détachent en contours nets. Nous pouvons les dessiner. Par eux le corps ressemble aux formes solides du monde extérieur. Mais entre ces organes, nettement délimités et l'ensemble de l'organisme, il existe un certain rap-

port. Au fond il n'est rien de plus trompeur que les atlas modernes d'anatomie et les ouvrages de physiologie, car, d'après leurs figures, on pourrait croire que la délimitation nette des organes, foie, cœur, etc., est un caractère essentiel du corps. L'organisme humain apparaît comme un conglomérat d'éléments solides. Or, il n'est nullement cela. Les éléments solides ne représentent au maximum que les 10% de la composition totale du corps, dont 90% sont constitués par des éléments liquides ou même gazeux. Ainsi, les 90% au moins de l'homme vivant sont représentés par une colonne liquide. On peut donc dire que si l'homme appartient, de par son corps physique, à ce que les penseurs anciens ont désigné par le mot terre, il ne faut pas négliger les éléments liquides qui le composent. La science extérieure elle-même ne pourra pas se faire de l'homme une conception raisonnable, tant qu'elle n'aura pas distingué, d'une part, l'homme solide, d'autre part l'homme liquide, cet élément mouvant et agité qui ressemble vraiment à une petite mer intérieure.

Or, la terre n'exerce, à vrai dire, son influence que sur la partie solide de l'homme. Dans la nature, même extérieure, vous pouvez constater que, sitôt qu'apparaît le liquide, une force plastique intérieure s'exerce d'une façon très uniforme. Considérez toute l'eau répandue à la surface de la terre. Faites-vous une image de l'ensemble de cet élément liquide. Ne prend-il pas la forme d'une grosse goutte? Dès que l'eau est libre elle revêt la forme de la goutte. Il en est ainsi de tout liquide.

Tout élément terrestre, solide, se manifeste aujourd'hui sous certaines formes, formes qu'il nous est loisible de déterminer. L'élément liquide tend toujours à la forme sphérique.

D'où cela provient-il? Etudiez la goutte d'eau, qu'elle soit petite ou qu'elle soit grosse comme la terre entière,

partout vous trouverez qu'elle est l'image de l'univers. Cette assertion est fautive, bien entendu, au point de vue des conceptions ordinaires modernes, mais c'est ce que nous révèle notre vision et nous verrons, par la suite, comment elle se justifie. A notre regard, l'univers apparaît semblable à une sphère creuse.

Toute goutte, petite ou grande, semble refléter l'univers lui-même. Prenez une goutte de pluie, ou l'ensemble de toutes les eaux de la terre, à leur surface vous découvrirez une image du monde. Dès que l'on aborde l'élément liquide, on se voit dans l'impossibilité de l'expliquer par les forces terrestres. Songez à tous les efforts qui ont été faits pour expliquer la forme sphérique de la terre par l'action des forces terrestres, rendez-vous compte de ces efforts, et vous comprendrez aussi combien ils sont vains. La forme sphérique que revêtent les eaux de la terre ne saurait être expliquée par la force d'attraction, mais uniquement par une pression extérieure. Mais admettre cela, c'est, même pour la nature, chercher au-delà des bornes terrestres. Partant de là, nous allons comprendre ce qui se passe chez l'homme.

Tant que vous ne considérerez en lui que les éléments solides, vous pourrez vous contenter de chercher dans la terre l'explication de sa forme. Mais dès l'instant où vous abordez ses éléments liquides, vous devrez avoir recours au second homme qui agit dans cet élément et que vous atteignez par la pensée fortifiée.

Nous voici donc revenus au monde terrestre. Nous trouvons dans l'homme une partie solide. Notre pensée ordinaire suffit à le comprendre. Par contre, nous ne pouvons expliquer la forme que revêtent en lui les liquides qu'en nous imaginant l'action qu'exerce sur lui son être second. Notre pensée fortifiée nous fait éprouver en nous-même cet être second ou corps éthérique.

Nous sommes donc en droit de dire que l'homme physique agit dans le solide, l'homme éthérique dans le liquide. Il va de soi que ce dernier n'en demeure pas moins une entité indépendante, mais dont le milieu est l'élément liquide.

Poursuivons à présent notre travail intérieur. Supposons que nous soyons réellement parvenus à renforcer notre pensée de manière à éprouver en nous l'homme éthérique, l'homme second. Il faut pour cela qu'en nous ait pris naissance une puissante impulsion.

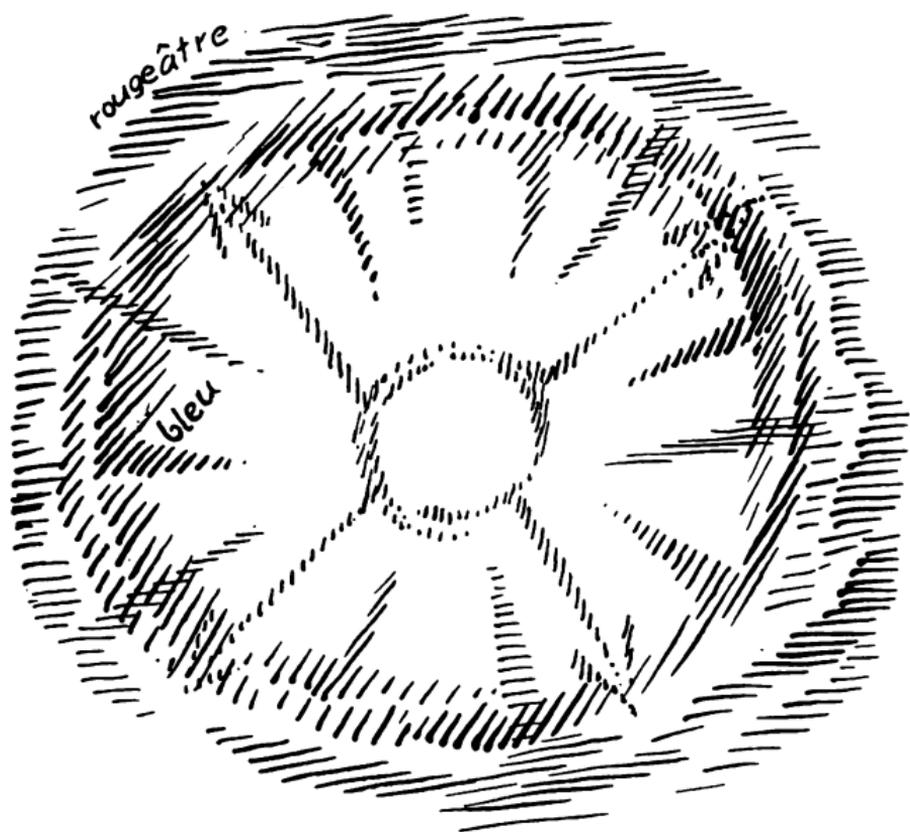
Or, vous n'ignorez pas qu'en s'y efforçant, on peut, non seulement faire naître, en son esprit, des pensées, mais on peut encore se les interdire. On peut cesser de penser. L'organisme physique se charge d'éteindre les pensées. Lorsque, fatigués, nous nous endormons, notre activité mentale s'interrompt. Mais il est plus difficile de faire taire, volontairement, la pensée fortifiée, ce fruit de la méditation acquis au prix de tant d'efforts.

Il est, relativement, facile d'éloigner une pensée ordinaire, celle-ci n'ayant aucune puissance. Mais on est intérieurement, psychiquement plus lié à la pensée dynamisée qu'on a volontairement développée en soi. Aussi faut-il être devenu plus fort pour réussir à l'effacer par une suggestion intérieure. Y parvenir, c'est donner lieu à un phénomène particulier.

La pensée ordinaire s'éveille en nous sous l'action du milieu ou du souvenir. Pendant que nous nous absorbons dans nos réflexions, le monde poursuit son existence. Il en est de même quand nous nous endormons. Mais lorsque nous exerçons notre pensée fortifiée nous sortons précisément du monde visible. Nous entrons en rapport avec le monde de l'espace extra-terrestre, nous observons les rapports qui nous lient aux étoiles comme nous considérions, jusqu'ici, ceux que nous entretenions avec les objets des règnes de la nature qui nous en-

tourent. Nous réalisons tous ces rapports nouveaux. Or, nous pouvons ensuite refouler tout cela. Mais ayant concentré toute notre attention sur le renforcement de notre conscience, le monde s'est effacé pour nous. Nous atteignons un état que l'on peut appeler celui de «la conscience vide».

La conscience ordinaire ne connaît le vide que dans le sommeil, mais c'est alors l'inconscience. Ce que nous acquérons, à présent, c'est la faculté de demeurer pleinement conscient, de ne plus avoir aucune impression sensible extérieure sans cependant dormir, de rester éveillé. Or, cet état de veille pur et simple ne persiste pas. Lorsqu'on offre à l'indéterminé partout ambiant sa conscience vide, le monde spirituel y pénètre. On se



dit: «Le voici qui vient.» Tandis, qu'auparavant, on contemplait au dehors de soi l'espace qui enveloppe la terre et qui, en réalité, est de nature éthérique, on voit maintenant accourir, comme venant de lointains horizons, à travers l'espace cosmique, une chose nouvelle d'essence vraiment spirituelle. Quand on a suivi la voie que je viens de décrire, on voit ainsi affluer vers soi cet élément spirituel, comme s'il accourait des confins du monde.

Voici qu'à la métamorphose intérieure de la conscience s'ajoute un troisième élément (voir dessin). «Je possède, se dit-on, un corps physique (cercle intérieur) et un corps éthérique (bleu); celui-ci m'a été révélé par ma pensée fortifiée. Je sens, à présent, en moi, un troisième élément.» (Il est bien entendu que nous parlons ici du monde des apparences, nous verrons par la suite dans quelle mesure ces impressions se justifient.) L'éthérique a surgi du monde de l'espace mais ce qui est au-delà de l'éthérique (rougeâtre) est issu de l'indéterminé. On perd la conscience de l'espace à travers lequel arrive ce troisième élément. On se sent imprégné par lui comme par un troisième homme qui afflue à travers l'éther cosmique.

Désormais on peut parler, par expérience, de l'homme premier physique, de l'homme second éthérique, de l'homme troisième astral. Ne vous laissez pas arrêter par les mots. Vous savez que ceux-ci sont secondaires. Nous portons en nous un troisième homme, l'homme astral qui est issu non plus seulement du monde éthérique mais du monde spirituel. Nous pouvons parler du corps astral, de l'homme astral.

Pour terminer je ne vous donnerai aujourd'hui qu'un aperçu de l'expérience suivante, je la développerai demain. Ayant fait l'expérience dont nous venons de parler, nous nous disons: «Je respire, mon organisme

utilise l'air inspiré par mes poumons, puis le rejette.» Est-il réellement exact que cet air que l'on se représente, en général, comme un mélange ou une combinaison d'oxygène et d'acide carbonique entre et sorte ainsi de nos poumons? D'après les conceptions de la science moderne, l'air que nous respirons est composé d'oxygène, d'acide carbonique et de quelques autres corps. Mais si, grâce à la faculté de créer en soi le vide de la conscience, on est parvenu à percevoir en soi-même ce flot de spiritualité accourant, si l'on peut ainsi s'exprimer, à travers l'éther, alors dans le souffle qui pénètre les poumons on trouve autre chose que de l'air, autre chose même que de l'éther, on trouve un élément spirituel supérieur à celui-ci. Et l'on arrive, progressivement, à reconnaître, dans le phénomène respiratoire, une intervention spirituelle au sein de l'homme.

Celui-ci possède donc un corps physique qui se manifeste dans le solide, qui trouve en lui son milieu. En second lieu, il possède un corps éthérique qui agit dans l'élément liquide; mais l'homme n'est point seulement un être solide et liquide, il est également un être aérien. C'est dans ce troisième élément, l'élément aérien, gazeux que peut intervenir le troisième homme, l'homme astral. C'est au travers de cette substance terrestre, l'air, que l'homme astral se manifeste.

Il est impossible à la pensée ordinaire de saisir l'organisme liquide de l'homme, cet organisme qui possède une vie toute aussi régulière que l'autre, mais une vie constamment mouvante, changeante, seule la pensée fortifiée pourra le comprendre. Notre pensée ordinaire ne saisit que l'homme physique aux contours déterminés. Et parce que notre anatomie et notre physiologie ne tiennent compte que de l'homme ordinaire, elles ne décrivent que la dixième partie de son être total. L'homme liquide qui entre dans la composition de celui-ci est

dans un mouvement perpétuel et ne présente jamais de contours nets. Ses aspects varient, il est long ici, court ailleurs. Une chose qui se trouve en perpétuel mouvement ne saurait être fixée, par des concepts précis, par des calculs. Seuls peuvent la saisir des concepts plastiques, des concepts qui sont des images. Et c'est en images que l'on peut se représenter l'homme éthérique qui se manifeste dans l'organisme liquide.

Pour comprendre le troisième homme, l'homme astral, qui se manifeste dans l'homme aérien, les images ne suffisent plus. En effet, si l'on continue à progresser dans la méditation – et c'est ici le procédé méditatif occidental que je décris – on remarquera qu'à partir d'un certain moment la respiration revêt, au cours de ces exercices, un caractère nettement musical. La respiration devient pareille à une musique intérieure par laquelle on se sent pénétré, dans laquelle on se sent baigné. Et c'est par elle que s'exprime le troisième homme, celui qui, physiquement, est l'homme gazeux et, spirituellement, l'homme astral. On comprend alors la respiration.

Le méditant oriental obtient ce résultat directement en se concentrant sur sa respiration, en la rendant irrégulière, afin d'en saisir la texture. Il travaille ainsi directement à comprendre l'homme troisième.

C'est ainsi qu'on parvient à déterminer la nature de ce troisième homme. Aujourd'hui nous n'en dirons que quelques mots. En approfondissant et en fortifiant notre faculté de connaissance, nous arrivons à distinguer dans l'homme, d'abord le corps physique, qui se manifeste sur la terre en des formes solides et qui se trouve en rapport avec les règnes terrestres; secondement, l'homme liquide dans lequel vit un corps éthérique, toujours mobile qui ne peut être saisi qu'en images, images mouvantes, plastiques; troisièmement l'homme astral qui se trouve représenté physiquement par les différentes

phases du mouvement respiratoire. Le souffle pénètre dans l'organisme, il s'en empare, il s'y répand, il y travaille, il s'y transforme et il ressort.

Tout cela représente une merveilleuse évolution. Elle ne saurait être reproduite, dessinée qu'en images symboliques, jamais selon la réalité. Il est aussi impossible de la dessiner que de dessiner les sons d'un violon. Symboliquement, vous pouvez le faire, mais il faut tendre votre ouïe musicale, afin d'entendre intérieurement; ne vous adressez pas à votre oreille extérieure, celle qui perçoit les sons, mais à votre ouïe musicale intérieure. Ecoutez au-dedans de vous l'activité de votre souffle, entendez le corps astral humain. C'est le troisième homme, c'est celui que nous saisissons lorsque, dans la méditation, nous parvenons à l'état de conscience vide et que nous laissons l'inspiration la remplir.

Le langage humain est vraiment plus intelligent que ne le sont les hommes eux-mêmes. C'est qu'il est issu du monde originel. Il y a une raison profonde à ce qu'on a appelé l'activité respiratoire, l'inspiration. Les paroles de notre langue ont, en général, un sens beaucoup plus profond que ne l'imagine notre conscience trop abstraite.

Voilà par quelles voies nous sommes parvenus aujourd'hui jusqu'aux trois éléments de la nature humaine, le corps physique, le corps éthérique, le corps astral, qui s'expriment au moyen de l'homme solide, de l'homme liquide, de l'homme gazeux, et qui trouvent leur contrepartie physique dans les formes de l'homme solide, dans les figures changeantes de l'homme liquide, et dans la musique intérieure accessible au sentiment. La plus belle image de cette musique intérieure n'est-elle pas le système nerveux? Il est édifié par le corps astral, par la musique intérieure. C'est pourquoi le système nerveux nous présente, en une région déterminée de l'organisme, cette merveilleuse structure qu'est la moelle épinière

avec ses ramifications nerveuses. Tout cela compose un admirable assemblage musical en continuelle activité dans l'homme et qui étend son influence jusque dans sa tête.

La sagesse antique qui se retrouvait encore vivante chez les Grecs avait reconnu dans l'homme cet instrument merveilleux qui a une existence réelle, puisque l'air inspiré s'élève à travers toute la moelle épinière. Il pénètre, en effet, dans le canal rachidien et serpente jusque dans le cerveau. Cette musique résonne réellement, mais l'homme en demeure inconscient. Dans sa conscience, il n'en trouve que l'écho renvoyé d'en haut, c'est la lyre d'Apollon, cet instrument de musique intérieure que l'antique sagesse instinctive connaissait encore dans l'homme. Il y a bien des années, j'ai déjà parlé de ces choses, mais ce que je désire maintenant c'est donner un résumé de tous les enseignements qui ont été développés au sein de notre société au cours de vingt années.

J'aborderai demain l'étude du quatrième élément de la nature humaine, l'organe propre du Moi, afin de vous montrer ensuite comment ces diverses parties constitutives de l'homme sont liées à sa vie sur la terre, à sa vie supra-terrestre ou extra-terrestre, à sa vie éternelle.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

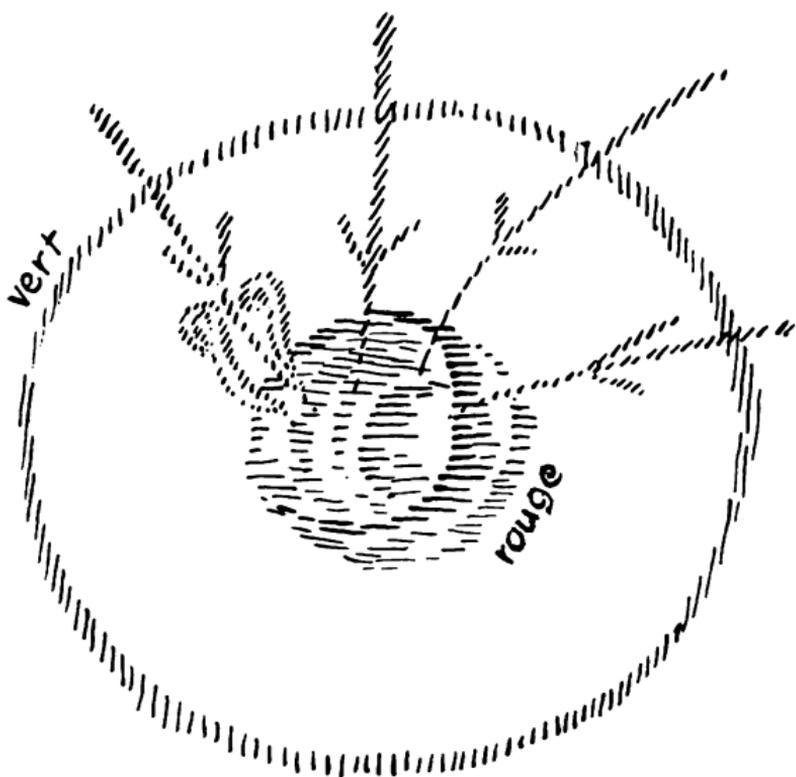
Dornach, 2 février 1924

Je vous ai montré, dans ma dernière conférence, qu'il faut considérer l'homme comme un être composé d'un corps physique, d'un corps éthérique et d'un corps astral, et que l'on parvient par certains exercices à entraîner ses facultés de connaissance, de sentiment et de volonté, jusqu'à acquérir une vision plus approfondie de cette composition de l'homme. Or, nous retrouvons également celle-ci dans le monde. Cependant il faut nous rendre compte qu'il y a, malgré tout, une différence notable entre le monde extérieur à l'homme et son monde intérieur.

Si nous nous tournons d'abord vers le monde physique que nous ne pouvons guère comparer qu'à notre état terrestre solide, nous sommes amenés à y distinguer différentes substances. Il est inutile que j'entre ici dans le détail de la question. Vous savez que lorsque l'anatomiste dissèque le cadavre que nous laissons derrière nous au moment où nous franchissons la porte de la mort, il n'est pas nécessaire pour lui, du moins le croit-il, et, dans un certain sens, il a raison, d'envisager autre chose que les substances terrestres que présente ce cadavre et qui se retrouvent également en dehors du corps humain. Il étudie les sels, les acides, les autres corps simples ou composés que lui offre le monde extra-humain et il les compare à ceux que renferme l'organisme de l'homme. Il ne lui paraît pas utile d'élargir ses connaissances chimiques.

Les différences que présente le corps de l'homme avec le monde ambiant n'apparaissent que lorsque l'on considère ces choses d'un point de vue plus large et que

l'on est amené à reconnaître un fait, sur lequel j'ai déjà beaucoup appuyé, c'est que la nature, qui entoure l'homme, est incapable de maintenir l'organisme humain dans son ensemble, mais, au contraire, le voue à la destruction. Ainsi nous ne trouvons pas de grande différence entre l'homme et la nature en ce qui concerne le principe physique terrestre solide. Nous en trouvons une plus grande lorsque nous abordons le principe éthérique.



Je vous ai déjà fait observer qu'à vrai dire l'éthérique rayonne sur nous du sein du monde extra-terrestre et que, sous son influence, tout liquide, depuis la plus petite goutte jusqu'à la plus grosse tend à adopter la forme sphérique. Cette tendance, qui est engendrée par le

complexus de forces propre à l'éthérique, se retrouve, également, dans le corps éthérique de l'homme. En réalité, nous sommes toujours en lutte, inconsciemment pour vaincre cette tendance de notre corps éthérique. Le corps éthérique, dans son état actuel, est tout à fait adapté au corps physique de l'homme. Il n'est pas aussi nettement délimité que celui-ci, il est plus plastique, cependant nous pouvons également y distinguer une tête, un tronc et, assez confusément, des membres, car, dans sa partie inférieure, il devient diffus.

L'univers, le Cosmos, a doué ce corps éthérique d'une tendance à se rouler en boule, ce sont les principes supérieurs de l'homme, son corps astral et son moi qui s'y opposent et ce sont eux qui moulent, dans la sphère du corps éthérique, une forme adaptée à l'homme. Nous pouvons donc dire que le corps éthérique de l'homme se distingue du reste du monde éthérique par le fait qu'il revêt une forme personnelle, tandis qu'autour de lui tout obéit à la tendance caractéristique de l'éthérique, celle d'amener le liquide à la forme sphérique. Chez l'homme les substances liquides de son organisme revêtent une apparence humaine, mais elles ne le font que sous l'influence de ses forces intérieures. Celles-ci combattent sur ce point l'action des forces cosmiques.

Ce phénomène se manifeste avec plus de force, encore, chez l'homme astral. L'astral, nous l'avons vu hier, semble affluer vers nous de l'indéterminé. L'action de l'astral est telle, sur le monde terrestre extra-humain (flèches, dessin), qu'elle fait jaillir de la terre les formes végétales. Celles-ci portent clairement l'empreinte de l'influence astrale. La plante ne possède elle-même qu'un corps éthérique, et, cependant, ce sont les forces astrales qui la font jaillir à la surface du sol. Chez l'homme, le corps astral est extraordinairement com-

pliqué. En fait, ainsi que je vous l'ai dit hier, on le perçoit comme un élément musical, il est une vie tourbillonnante, active, un mouvement intérieur de l'être qui est éprouvé, senti comme une musique, tandis que le reste du monde astral donne l'impression d'un rayonnement s'exerçant du dehors vers l'être. Ce sont précisément ces radiations astrales qui se transforment en forme astrale humaine. Des phénomènes compliqués se manifestent alors.

Supposons, par exemple, qu'il se produise sur un point donné un rayonnement astral. L'entité humaine le modèle et le revêt des formes les plus variées afin de pouvoir l'utiliser et se l'assimiler. Ainsi c'est l'être intérieur de l'homme qui conquiert, pourrait-on dire, son propre corps astral sur les forces radiantes de l'astral ambiant.

Lorsqu'on tourne vers le Cosmos un regard spirituel aiguisé, on arrive à concevoir l'éthérique et on a l'impression que c'est lui qui engendre en nous la tendance que nous avons à quitter la terre. Tandis que la pesanteur terrestre nous y attache, l'éthérique nous pousse à nous en éloigner et c'est là son caractère essentiel. Je vous rappellerai simplement le fait suivant: le cerveau humain pèse à peu près 1500 grammes. Une masse de 1500 grammes pesant sur les vaisseaux sanguins qui se trouvent sous le cerveau devrait les écraser, mais, en réalité, chez l'homme vivant, le cerveau ne pèse au maximum que 20 grammes. Il flotte dans le liquide céphalo-rachidien et perd de son poids un poids égal à celui du liquide qu'il déplace, c'est pourquoi il arrive à peser aussi peu. Le cerveau tend à s'éloigner de l'homme, dans cette tendance se manifeste le rôle de l'éthérique. Le cerveau est ainsi un exemple extrêmement frappant du caractère particulier de ce principe.

Le cerveau flotte dans le liquide céphalo-rachidien, son

poids qui devrait être de 1500 grammes se réduit, de ce fait, à 20 grammes, c'est tout ce que pèse notre cerveau. Le rôle physique du cerveau dans notre organisme est donc tout à fait minime. Or c'est précisément ce fait qui donne à l'éthérique la possibilité d'exercer sur lui, au plus haut degré, son action particulière. La pesanteur tend à abaisser les choses, mais, dans le cas précité, son action se trouve contrecarrée. Le liquide céphalo-rachidien est le lieu d'élection des forces éthériques qui nous éloignent du terrestre. Imaginez le poids que devrait présenter pour nous notre corps physique sur lequel s'exercent toutes les forces de la pesanteur. Mais n'oublions pas que chaque globule sanguin flotte dans un liquide et qu'il perd, de ce fait, une partie de son poids.

C'est une connaissance ancienne que celle de la loi de la pesanteur. Vous savez que sa découverte est attribuée à Archimède. Un jour, qu'il se baignait, il remarqua que sa jambe était beaucoup plus lourde lorsqu'il la soulevait hors de l'eau que lorsqu'il l'y plongeait. Il s'écria alors: «Eureka, j'ai trouvé.» Ce qu'il avait trouvé c'est que, dans l'eau, chaque corps perd de son poids, le poids du volume d'eau qu'il déplace. De même, notre cerveau est d'autant plus léger que le liquide céphalo-rachidien participe de sa masse dans une proportion plus grande. C'est ainsi qu'au lieu de peser 1500 grammes, il n'en pèse plus que 20. En physique, on appelle cela la poussée. C'est donc l'éthérique qui agit dans la tendance à s'éloigner du physique dont témoignent les phénomènes de cette sorte. Quant à l'astral il est déterminé par la respiration qui fait pénétrer l'air dans l'organisme humain. Cet air se distribue à travers le corps et parvient dans la tête à l'état d'extrême raréfaction, c'est l'astral qui agit dans cette distribution de l'air, dans cette organisation de l'air.

Disons donc, pour nous résumer, que le principe

physique se manifeste dans la matière terrestre solide et le principe éthérique dans la matière liquide et notamment dans l'action qu'elle exerce au-dedans de l'homme; le principe astral, enfin, dans la matière gazeuse, dans l'air.

Ce qu'il y a de tragique dans le Matérialisme, c'est qu'il ignore tout de la matière et de son activité réelle au sein des différents domaines de la vie. Le matérialiste est ignorant de la matière. Pourquoi? Parce que tout phénomène matériel ne s'explique que par l'esprit qui agit en lui par l'intermédiaire des forces.

Lorsque, par la méditation, on atteint la connaissance imaginative dont je vous ai parlé, alors on retrouve l'éthérique dans tout le mouvement des eaux à la surface de la terre. Au point de vue de la connaissance réelle, il est puéril de limiter aux données de la physique et de la chimie les phénomènes propres à l'élément liquide, sous quelque forme qu'il se présente, fleuves, brouillards qui s'élèvent, gouttes de pluie ou de rosée qui tombent, nuages qui se forment.

Car partout où se manifeste l'élément liquide du monde, dans la puissante goutte d'eau que représente la terre liquide, comme dans les buées qui s'élèvent constamment de sa surface pour devenir des nuages et retomber sous forme de brouillard; dans le rôle que l'eau joue sur la terre – et ce rôle n'est-il pas considérable quand il s'agit de la formation des diverses couches terrestres – partout, dans tous ces phénomènes, agissent les courants éthériques qui se révèlent en images à la pensée fortifiée. Partout, derrière le mouvement des eaux, règne l'activité de l'imagination, de l'imagination cosmique, et, pénétrant en quelque sorte en elle, intervient partout l'harmonie cosmique astrale des sphères.

Or, chez l'homme, tous ces phénomènes se retrouvent sous une forme absolument différente. Lorsqu'on ob-

serve le monde extra-humain à l'aide de cette vision aiguïlée que je vous ai décrite, on trouve que ce monde est constitué par l'élément physique directement attaché à la terre, par l'élément éthérique qui emplit le Cosmos, et par l'élément astral qui y afflue; cela de la façon la plus réelle.

N'allez point vous imaginer qu'il s'agit ici d'une action astrale diffuse et purement abstraite, cet élément astral est, au contraire, formé par des êtres de nature psycho-spirituelle, comme l'est l'homme qui, même doué d'un corps, est un être psycho-spirituel. Toutes ces choses-là peuvent être vues.

Tournons nos regards vers l'homme, nous trouvons chez lui un corps éthérique qui correspond à l'élément éthérique du monde, mais la manière dont ce corps éthérique se présente à nous ne nous permet pas de le distinguer nettement de l'homme physique. Certes, on peut dessiner ce corps, mais ce dessin ne représente qu'une tranche du corps éthérique complet, tranche qui confine toujours à la partie qui la précède. Le corps éthérique nous apparaît toujours tout entier jusqu'au moment de la naissance. Qui dit temps, dit unité. Observons un homme de vingt ans, nous ne verrons jamais son corps éthérique de vingt ans seul, nous verrons tout ce qu'a traversé ce corps depuis et même un peu avant sa naissance. Ici le temps devient vraiment l'espace.

Lorsque votre regard se perd dans une allée d'arbres et que, par l'effet de la perspective, ces arbres vous apparaissent plus serrés à mesure qu'ils s'éloignent, l'allée tout entière se concentre dans l'espace; de même lorsque vous contemplez le corps éthérique actuel de l'homme vous percevez en même temps sa figure toute entière. Or c'est une figure qui se dessine dans le temps. Le corps éthérique est, en effet, un organisme temporel. Le corps physique est un organisme dans l'espace. Le

corps physique est actuellement achevé. Le corps éthérique actualise au cours de la vie la portion de cette vie déjà écoulée. Celle-ci ne forme qu'une unité. Voilà pourquoi, pour représenter le corps éthérique par le dessin ou par la peinture, il faudrait pouvoir peindre ou dessiner avec une extrême rapidité des images changeantes. Toute forme instantanée, dessinée ou peinte, ne peut représenter qu'une portion du corps éthérique. Cette image est, par rapport au corps éthérique tout entier, comme celle que l'on dessinerait d'un arbre après avoir fendu son tronc par le milieu. Dessiner un schéma du corps éthérique, ce n'est donc en montrer qu'une coupe, car le corps éthérique entier est un déroulement dans le temps. Et celui-ci s'étend un peu au-delà de la naissance et même de la conception, jusqu'au point où l'on voit l'homme descendre de son existence pré-terrestre vers son existence terrestre actuelle, et où, avant d'être conçu par un couple de parents, il a accompli l'acte en quelque sorte ultime de sa vie prénatale, celui par lequel il attire vers lui, du sein de l'éther cosmique, cette portion dont il forme son corps éthérique.

Ainsi quand on parle du corps éthérique, il faut toujours considérer la vie de l'homme en fonction du temps et jusqu'au-delà de sa naissance. Le corps éthérique considéré à un certain moment du temps, n'est qu'une abstraction, seule est concrète et réelle la notion d'un déroulement dans le temps représenté par le corps éthérique.

Le point de vue est encore différent quand il s'agit du corps astral. Je vous ai montré hier comment on parvient à l'observer.

Je ne puis vous donner de ces choses qu'une image schématique. Supposez que pour nous l'espace devienne le temps et que le 2 février 1924 nous observions le corps

astral d'une personne qui, représentée schématiquement, serait placée devant nous. L'impression que nous aurions d'elle est la suivante. Nous verrions son corps physique, son corps éthérique et nous pourrions également contempler son corps astral tel que je l'ai décrit dans mon ouvrage *Théosophie*. C'est bien réellement ainsi que les choses se présenteraient. Mais si nous nous élevions à la connaissance inspirée véritable, inspiration que j'ai décrite hier et qui se manifeste à la conscience vide, nous parviendrions au point de vue suivant. Le corps astral que nous apercevons ici, nous dirions-nous, n'existe pas, en réalité, le 2 février 1924, mais si cette personne a atteint sa vingtième année, par exemple, il nous faudra remonter dans son passé, peut-être jusqu'au mois de janvier 1904 pour retrouver le moment où, en vérité, a existé le corps astral que nous voyons aujourd'hui, qui se prolonge en arrière à l'infini; c'est là seulement qu'il a réellement existé. Il n'a nullement suivi la personne que nous observions à travers sa vie, mais il est resté au point où il était. Ici il n'existe de lui qu'une sorte d'apparence. Il en est de cette chose comme de l'allée que remonte le regard, elle se prolonge jusqu'à ses derniers arbres, ceux-ci apparaissent très rapprochés. Derrière eux se trouve une source de lumière, ici nous n'avons que le rayonnement de cette lumière, mais non sa source qui demeure là-bas derrière les arbres, elle ne s'est nullement avancée pour que nous recevions sa lumière.

De même le corps astral est demeuré où il était et ne fait que projeter son rayonnement sur la vie. En vérité, le corps astral est resté dans le monde spirituel, il n'a pas accompagné l'homme dans le monde physique. Pour ce qui concerne notre corps astral, nous ne dépassons jamais le moment de notre conception, de notre naissance, nous restons dans le monde spirituel. C'est

comme si, tout en atteignant sa vingtième année en 1924, la personne que nous avons observée vivait encore spirituellement avant l'année 1904, et n'avait projeté qu'un tentacule de son corps astral jusqu'à nos jours.

Ceci, direz-vous, est difficile à concevoir. Il est vrai. Jadis un roi espagnol, auquel on expliquait combien était compliquée la structure du monde, déclara que s'il en avait été chargé, il l'aurait faite plus simple. Il pouvait le penser et nous avec lui, mais le monde n'est pas simple, l'homme l'est encore moins. On ne les comprend pas sans effort.

A travers le corps astral, le regard s'élève directement dans le monde spirituel. Autour de nous, nous ne trouvons d'astralité que dans le monde extra-humain. Le corps astral de l'homme nous entraîne dans le monde spirituel où nous avons la vision des expériences vécues par l'homme dans ce monde avant sa descente sur la terre.

Cependant, direz-vous, mon corps astral agit bien en moi. Cela est évident. Imaginez un être qui serait ici, tenant dans ses mains un certain nombre de ficelles reliées les unes aux autres et à l'aide desquelles il ferait fonctionner un mécanisme quelconque, situé très loin dans l'espace. Transposez cette image dans le temps, c'est ainsi qu'agit le corps astral. Il demeure où il était, mais il étend son action à travers toute la vie. Ainsi, si vous observez aujourd'hui un effet quelconque produit par votre corps astral, vous devez en rechercher la cause à l'époque, depuis longtemps passée, où, avant de descendre sur la terre, vous vous trouviez dans le monde spirituel. Il faut donc tenir compte du facteur temps. Or le temps demeure pour le spirituel. Et croire que le passé disparaît dans l'être qui possède dans le temps une existence réelle est aussi absurde que de croire anéanti le paysage traversé en chemin de fer et disparu à nos

yeux. Il n'y a pas plus de sens à croire qu'une chose écoulee dans le temps a cessé d'exister. Elle n'a, au contraire, rien perdu de sa réalité, elle agit dans le temps. Le 3 janvier 1904 demeure inchangé dans sa composition spirituelle exactement comme les choses qui ont une existence réelle dans l'espace demeurent, quoiqu'elles ne soient plus visibles. Le 3 janvier n'a pas disparu et son action se manifeste dans le présent.

Si vous prenez la description du corps astral telle que je l'ai donnée dans mon ouvrage *Théosophie*, vous n'en aurez une vision parfaite, que si vous avez conscience que, seul, le reflet de ce qui fut dans un lointain passé s'y manifeste. Nous autres hommes, nous ressemblons à une comète dont la queue se prolongerait bien loin dans le passé. Seules ces conceptions nouvelles nous donnent de l'être humain une connaissance réelle.

Ceux qui pensent pouvoir pénétrer le monde spirituel à l'aide des concepts propres au monde physique sont des spirites, non des anthroposophes. Le spiritisme essaye de faire entrer tout le spirituel dans l'espace ordinaire où se meuvent les hommes physiques, simplement en le raréfiant. Mais les choses dont il parle ne sont pas véritablement spirituelles. Elles ne sont que des exsudations très subtiles du physique dont la formation porte encore la trace de l'éthérique. Les fantômes de Schrenck Notzing eux-mêmes ne sont pas autre chose. Ce ne sont que des fantômes dépourvus de toute vraie spiritualité.

Considérez toutes ces choses et vous vous direz que, dans la nature extérieure, les mondes supérieurs sont présents, que nous entrons immédiatement dans le temps et dans la durée dès que nous considérons les mondes successifs dont l'homme participe. Mais, en ce qui le concerne, nous pouvons pousser plus avant notre investigation. Notre connaissance atteint alors un élé-

ment que notre époque vulgaire et matérialiste se refuse à considérer comme un élément de connaissance.

Nous avons vu que le premier degré de la connaissance est celui où la perception s'opère au moyen des sens et s'applique aux objets physiques grossièrement matériels. Le second degré de la connaissance est atteint au moyen de la pensée dynamisée, grâce à laquelle on perçoit les images plastiques du monde. Le troisième mode de connaissance est celui de l'inspiration par laquelle on entend résonner dans ces images la musique des sphères, musique qui est à la fois être. Percevoir chez l'homme cette musique vivante des sphères c'est être entraîné non seulement hors de la matière, mais encore hors du présent, dans la vie pré-terrestre de l'homme, dans cette vie qu'il a menée en tant qu'être spirituel, avant de descendre sur la terre.

On atteint la connaissance inspirée lorsqu'on a su établir en soi l'état de conscience vide, qui succède à l'exercice de la pensée fortifiée.

Pour s'élever plus haut encore dans la connaissance, il faut faire de la force de l'amour une force de connaissance. Il ne peut s'agir ici du sentiment généralement connu sous ce nom, qui est presque le seul dont on parle à notre époque matérialiste. L'amour que nous avons en vue est celui qui nous rend capable de nous sentir un avec un être qui n'est pas nous dans le monde physique, à nous sentir vraiment un avec lui, de manière à éprouver ce qui se passe en lui aussi bien que ce qui se passe en nous, et à sortir, par conséquent, complètement de nous pour revivre en lui. Au cours de la vie humaine ordinaire, l'amour n'atteint pas à ce degré auquel pourtant il faut qu'il s'élève pour devenir un pouvoir de connaissance. On ne l'atteint que si on a su d'abord créer en soi l'état de conscience vide et que l'on a fait, dans cet état de conscience, quelques expériences, c'est

alors que l'on traverse une épreuve à laquelle ne s'attendent pas ceux qui aspiraient à la connaissance supérieure. On pourrait l'appeler l'épreuve de la douleur de la connaissance.

L'homme qui est blessé souffre. Pourquoi? Parce que quand son corps physique est blessé, celui-ci devient, au niveau de sa blessure, en quelque sorte impénétrable à son être spirituel. Toute souffrance est due à cette impossibilité pour l'être de pénétrer dans son corps physique, pour une cause ou pour une autre. Et lorsque la douleur est provoquée par un objet extérieur, elle est due également à l'impossibilité de s'unir à cet objet. Lorsqu'on a atteint l'état de conscience vide dans lequel afflue un monde tout différent de celui auquel on est accoutumé, alors, pendant les moments où l'on s'adonne à la connaissance inspirée, on ne possède plus rien de son être physique, et tout n'est plus que blessure, que souffrance. Il faut avoir traversé cette épreuve, il faut avoir ressenti l'abandon de son corps physique comme une véritable souffrance, pour pouvoir atteindre à la connaissance inspirée, à la contemplation directe, qui n'est plus seulement la compréhension, laquelle, bien entendu, peut ne pas s'accompagner de souffrance, et devrait être atteinte par l'homme, sans qu'il ait à passer par la douleur initiatique. Mais pour parvenir jusqu'à cet élément que l'homme tient de sa vie prénatale et qui agit en lui du sein du monde spirituel où il est demeuré, il faut avoir traversé l'abîme de la souffrance, de la douleur universelle.

C'est alors seulement que s'offre l'expérience nouvelle, celle qui permet de se fondre avec un autre être; alors, seulement, on connaît l'amour à sa plus haute puissance, à son degré suprême. Cet amour ne consiste pas seulement en un oubli abstrait de soi-même, il rend l'initié capable de s'abandonner complètement lui-même

afin de pénétrer totalement dans un autre. Lorsque cet amour s'unit à la connaissance supérieure, à la connaissance inspirée, on peut entrer dans la vie spirituelle avec toute la vivante ardeur, toute l'intime et vibrante pénétration de l'âme, sans lesquelles on ne peut progresser dans la connaissance. C'est dans ce sens que l'amour doit devenir une force de connaissance. En effet, quand cet amour a atteint une certaine élévation, une certaine intensité, alors, au-delà de la vie pré-terrestre, on parvient jusqu'à l'incarnation terrestre antérieure. Glissant à travers toutes les expériences que l'on a faites, entre la dernière mort et la vie actuelle, on retrouve son ancienne incarnation.

En ce temps-là aussi, bien entendu, on vivait sur la terre dans un corps physique. Mais de ce corps rien n'est resté. Il s'est fondu entièrement dans les éléments. L'entité la plus intime que l'on possédait alors est devenue tout à fait spirituelle, et c'est sous cette forme qu'on la possède encore.

En vérité, le moi, en franchissant la porte de la mort et en traversant le monde spirituel avant d'atteindre une nouvelle vie terrestre, se spiritualise complètement. Il ne faut pas espérer le saisir à l'aide des forces tout à fait ordinaires de la conscience quotidienne. Il ne peut être atteint que lorsque l'amour est arrivé à cette intensité suprême dont je vous ai parlé. Car l'être que nous avons été dans notre existence passée est en dehors de nous, autant que l'est un autre homme durant notre existence actuelle. Notre moi nous est étranger au même degré. Certes il deviendra notre propriété, nous l'éprouverons comme étant nous-même, mais, avant de l'atteindre, il faut que nous ayons appris à aimer d'un amour absolument désintéressé. Ne serait-ce pas une chose effroyable, si nous nous éprenions, au sens ordinaire du mot, de notre incarnation antérieure? Il faut

que l'amour ait atteint une élévation suprême, afin que, tout en découvrant notre incarnation antérieure, nous l'éprouvions comme une chose tout à fait étrangère. Quand la force de la connaissance surgit dans notre conscience vide, elle s'élève alors jusqu'à la connaissance par l'amour exalté à sa plus haute puissance et nous atteignons le quatrième membre de l'entité humaine, le Moi.

L'homme possède un corps physique; par lui, il vit à chaque instant dans le moment physique actuel de la terre. L'homme possède un corps éthérique, par lui il vit, d'une façon toujours actuelle, toute sa vie passée jusqu'à un moment qui précède de peu sa naissance, celui où il a édifié ce corps éthérique à l'aide de l'éther cosmique ambiant. Il a ensuite un corps astral; par lui il vit à travers toute son existence prénatale, depuis sa dernière mort jusqu'à sa descente sur la terre. Enfin il possède un Moi; par lui il pénètre dans sa vie terrestre antérieure. Ainsi, dès que nous parlons de la constitution de l'être humain, nous devons envisager son extension dans le temps. A l'heure actuelle, subconsciemment, nous portons en nous notre ancienne conscience du Moi. De quelle manière le faisons-nous? Si vous désirez approfondir cette question, il faut que vous considériez l'homme dans le monde physique, non seulement comme une entité solide, liquide, gazeuse, mais encore comme un organisme calorique. Considéré sous ce jour il permet d'atteindre le moi. D'une façon primitive et toute rudimentaire, chacun de nous reconnaît l'existence en soi de cet élément de chaleur. Lorsque nous mesurons notre température, nous la trouvons différente selon le point de l'organisme observé. Et ces variations sont constantes pour tout l'organisme. Votre température n'est pas la même dans votre tête, dans votre gros orteil ou à l'intérieur de votre corps, foie, poumon, etc. Vous êtes

autre chose que l'être que vous présente, en contours nets, un atlas anatomique, car celui-ci omet de vous instruire sur votre organisme liquide, cet organisme doué d'une mobilité incessante; et vous possédez encore un organisme gazeux grâce auquel vous êtes constamment baigné dans un puissant élément symphonique. Enfin vous êtes doué d'un organisme calorique, de température essentiellement variable, et c'est dans cet organisme que vit votre Moi.

Vous sentez cela. Vous n'avez pas en effet le sentiment précis de vivre dans votre tibia ou dans un autre de vos os, pas plus que dans votre foie ou dans vos humeurs. Par contre, vous avez fortement conscience de vivre dans la chaleur de votre corps, quand bien même vous ne la différenciez pas bien exactement selon vos organes: main, foie, jambe, etc. Cette différenciation existe, cependant, et quand elle est troublée, vous l'éprouvez sous forme de maladie ou de douleur.

Si, ayant développé votre conscience jusqu'à l'imagination, vous observez le corps éthérique, il se présente à vous sous forme d'images mouvantes. Lorsque vous percevez le corps astral, celui-ci se révèle comme une musique cosmique des sphères. Vous la sentez affluer vers vous, ou, au contraire, émaner de vous. Car votre propre corps astral vous ramène à votre existence antérieure, et si vous vous élevez ensuite jusqu'au degré supérieur de la connaissance, alors vous connaissez cet amour suprême dont la force se transforme en pouvoir de connaissance, vous voyez votre être lui-même affluer en quelque sorte de votre dernière vie vers votre vie actuelle, et votre incarnation passée se révèle à vous à travers les différenciations normales de votre organisme calorique, cet organisme calorique dans lequel vous vous sentez vivre. Or c'est ici la véritable intuition.

Si une impulsion quelconque s'élève en vous et vous

pousse à accomplir tel ou tel acte, cette impulsion vient de plus loin que du monde spirituel, source de toute activité du corps astral, elle émane de votre précédente incarnation. Celle-ci se manifeste à travers votre organisme calorique et fait naître en vous diverses impulsions. Si dans l'homme solide terrestre, nous distinguons le corps physique, dans l'homme liquide le corps éthérique, dans l'homme gazeux le corps astral, nous découvrons dans l'organisme calorique le véritable Moi. Le Moi de l'incarnation actuelle n'est jamais achevé, il est toujours en formation. Le Moi proprement dit, celui qui agit dans les profondeurs subconscientes de votre être, c'est celui de votre incarnation antérieure. Et quand vous considérez un homme avec votre conscience clairvoyante, vous vous dites: «Voici cet homme, tel d'abord qu'il se présente à mes sens physiques. J'examine ensuite son corps éthérique, son corps astral et enfin derrière celui-ci, l'autre homme, celui qu'il fut dans sa dernière incarnation.



De fait, plus cette conscience clairvoyante se développe, et plus apparaissent, en une sorte de perspective, d'abord la tête humaine de l'incarnation actuelle, un peu au-dessus de celle-ci celle de la dernière incarnation et, encore plus haut, celle de l'incarnation qui l'a précédée.

Les civilisations qui avaient gardé une conscience instinctive de ces choses, nous ont laissé des images où, derrière le visage nettement dessiné de l'incarnation terrestre actuelle, on en devine un second un peu moins clair et enfin un troisième plus vague encore. Certaines images égyptiennes sont frappantes à ce point de vue. Elles s'éclairent pour celui qui a vu derrière l'homme actuel se dessiner les formes de ses deux dernières incarnations. En vérité on ne peut parler du moi, comme du quatrième membre de l'entité humaine, que si l'on étend la vie de l'homme dans le temps jusqu'à ses incarnations antérieures.

C'est sur l'organisme calorique que s'exercent toutes ces influences. L'inspiration parvenait encore à notre âme de l'extérieur. Mais, dans la chaleur, nous nous trouvons nous-même. Là est le siège de l'intuition, de l'intuition véritable. Rien ne nous donne une sensation pareille à celle de la chaleur.

Si vous adoptez ce point de vue, vous arriverez à résoudre la grande énigme qui doit, forcément, de nos jours, se présenter à l'homme qui se livre sans parti pris à l'approfondissement de son âme. J'ai parlé de cette énigme, j'ai dit que nous sentons notre dépendance morale vis-à-vis de certaines impulsions d'origine purement spirituelle. Nous cherchons à les réaliser. Comment ces impulsions qui nous lient moralement pénètrent-elles nos os, nos muscles? Nous ne pouvons le comprendre à première vue. Mais si nous savons que nous possédons un moi issu de nos incarnations passées et que ce moi, devenu tout à fait spirituel, agit sur nous

à travers notre chaleur vitale, alors nous reconnaissons en celle-ci la médiatrice des impulsions morales. Ces impulsions agissent sur nous par le détour du moi de l'incarnation antérieure, ainsi seulement peut se trouver le pont entre le moral et le physique.

Considérant, en effet, la nature actuelle, vous pourriez vous dire: «Autour de nous s'étend la nature, nous lui empruntons certaines substances qui nous servent à édifier notre corps.» N'est-ce point de cette manière naïve, puérile, qu'on se représente souvent ces choses? L'homme serait donc taillé dans la nature, construit à l'aide de ses substances? Soit. Mais voici qu'il sent tout à coup en lui l'existence d'impulsions morales, auxquelles il se trouve contraint d'obéir. Que sous l'effet d'une impulsion semblable il fasse même un seul pas en avant. Je voudrais bien savoir comment cet être taillé dans la nature s'y prend pour faire cela? La pierre en est incapable, la chaux, le chlore ne le peuvent pas, l'oxygène non plus, l'oxyde de carbone pas davantage, rien ne le peut, et l'homme formé de tous ces éléments le pourrait soudain! Il pourrait éprouver l'impulsion morale, il se sentirait contraint à lui obéir, bien qu'uniquement composé de tous ces éléments qui en sont incapables!

A la vérité, de cet assemblage d'éléments soudés les uns aux autres, un principe surgit, notamment par le détour du sommeil, un principe qui traverse la mort, devient de plus en plus spirituel, et retourne au corps. Si ce principe se trouve dans le corps, c'est qu'il provient d'une incarnation antérieure. Il est devenu spirituel. Il agit sur l'incarnation actuelle. L'être forgé aujourd'hui des substances de la terre agira sur l'être calorique de la prochaine incarnation. Voilà comment l'élément moral se transmet d'une vie terrestre de l'homme à l'autre.

On comprend ainsi le passage de la nature physique à la nature spirituelle et le retour de la nature spirituelle à la nature physique. Il est impossible de le comprendre, si on ne considère qu'une seule vie, à moins de manquer de loyauté dans la connaissance spirituelle, ou de s'étourdir sur toutes ces questions.

Les éléments terrestres: solides, liquides, gazeux, caloriques sont partout pénétrés de ce que l'on peut désigner sous les noms de principes physique, éthérique, astral et du Moi. Ainsi la composition de l'être humain se déduit de celle de l'univers et il apparaît taillé dans le temps et non point seulement dans l'espace.

Seul son corps physique nous le représente dans l'espace. Pour l'observation spirituelle le passé est un présent continu. Le présent est, en même temps, une véritable éternité.

Ce que je viens de vous exposer était jadis connu par certaines formes instinctives de la conscience des hommes. Quand on comprend le sens de certaines vieilles traditions, on voit s'y refléter cette connaissance de la composition quaternaire de l'homme et des rapports qu'elle lui crée avec le Cosmos. Cette connaissance a été perdue pour l'homme pendant plusieurs siècles. Il n'aurait jamais pu, sans cela, développer son intellect comme il l'a fait. Mais nous avons atteint maintenant le point de l'évolution humaine, où nous devons retrouver le passage du monde physique vers le monde spirituel véritable.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 3 février 1924

Lorsqu'on considère le cours de la vie humaine sur la terre, on y reconnaît un certain rythme qui se manifeste dans l'alternance des états de veille et de sommeil. Il nous faut considérer, au point de vue de ces deux états, tout ce qui a été dit, concernant la constitution de l'homme, dans les conférences précédentes. Examinons d'abord celle-ci d'une façon superficielle et telle qu'elle se présente à la conscience ordinaire. Dans l'homme éveillé se déroule un certain nombre de processus vitaux; ceux-ci demeurent subconscients ou inconscients. L'homme éveillé reçoit des impressions sensibles qui sont le résultat de ses relations avec le milieu terrestre et extra-terrestre. En outre, l'homme éveillé témoigne d'une nature volitive, qui se manifeste dans la possibilité qu'il a de se mouvoir.

Pour la vision extérieure, il apparaît que tout le *processus* vital interne, qui demeure inconscient à l'état de veille, se poursuit pendant le sommeil. Par contre, les impressions sensibles et la vie mentale qui s'édifie sur elles, s'évanouissent, ainsi que les manifestations de la volonté et que la vie active du sentiment qui réunit en quelque sorte les deux activités précédentes.

Si nous considérons ces données de notre conscience ordinaire simplement, sans arrière-pensée, sans parti pris d'aucune sorte, nous sommes amenés à nous dire que les phénomènes qu'il convient d'appeler psychiques et ceux qui mettent en rapport le monde de l'âme et le monde extérieur cessent de se manifester durant le sommeil; c'est tout au plus si celui-ci donne lieu à une vie de rêve. Il est de même évident que nous n'avons aucun

droit de supposer que ces phénomènes seraient en quelque sorte recréés du néant à chaque réveil, même aux yeux de la conscience ordinaire, ce serait, assurément là, une conception parfaitement absurde. Pour l'observateur impartial, il ne reste donc qu'une seule alternative, celle d'admettre que le substratum des phénomènes psychiques de l'homme subsiste pendant le sommeil, mais qu'il est inactif. Ainsi, tout ce qui, par l'intermédiaire de ses sens, donne à l'être la conscience du monde extérieur, et incite cette conscience à la pensée, tout ce qui, par l'intermédiaire de la volonté, met le corps en mouvement, tout ce qui éveille en lui le sentiment des phénomènes organiques ordinaires qui s'y déroulent, tout cela cesse d'agir.

A l'état de veille, nous nous rendons compte que notre pensée agit sur notre organisme, bien que notre conscience ordinaire ignore par quel procédé cette pensée s'insinue, en quelque sorte, dans notre système musculaire et dans notre système osseux pour leur transmettre les effets de notre volonté. Cependant, si nous ne pouvons douter du rôle des impulsions psychiques dans notre organisme, nous sommes cependant obligés de reconnaître qu'il cesse avec le sommeil.

Il ressort de cette analyse toute superficielle que le sommeil enlève quelque chose à l'être humain. Qu'est-ce qu'il lui enlève?

Considérons, tout d'abord, ce que nous avons appelé le corps physique de l'homme. Nous avons vu que son activité se poursuit à l'état de sommeil comme à l'état de veille. Il en est de même de tous les phénomènes que nous avons attribués au corps éthérique. L'homme grandit durant son sommeil, toutes les fonctions de la nutrition, de l'assimilation se poursuivent également, de même que la respiration, etc. Toutes ces activités ne sauraient appartenir au corps physique, puisqu'elles

cessent, aussitôt que le corps devient un cadavre. Le corps physique est alors livré à la nature extérieure, à la terre, et l'action de la nature est destructrice sur lui. Or, pendant le sommeil, l'homme ne succombe pas à cette action destructrice. Il nous faut en conclure qu'une action opposée doit s'exercer à ce moment-là. Une observation toute superficielle nous amène ainsi à établir que, pendant le sommeil, l'action de l'organisme éthérique continue à s'exercer.

Les conférences précédentes nous ont appris que nous pouvions acquérir une connaissance exacte du corps éthérique à l'aide de l'imagination. De même que nous connaissons le corps physique au moyen de nos impressions sensibles, nous connaissons le corps éthérique par l'imagination et l'organisme astral par l'inspiration.

Nous n'allons pas nous en tenir au raisonnement, ce que nous pourrions faire. Nous le reprendrons plus tard, lorsque nous étudierons le corps astral et le Moi. Examinons maintenant ce que nous révèle l'observation véritable qui appartient à la conscience développée.

Rappelons-nous, tout d'abord, les résultats de notre enquête concernant l'action du corps astral dans l'homme. Il agit sur l'organisme par l'intermédiaire de l'élément aérien, gazeux; ainsi tous les phénomènes que détermine cet élément dans l'organisme sont dus à une action du corps astral.

Or, nous savons que le plus important de ces phénomènes est celui de la respiration. L'observation courante nous apprend déjà que la respiration se décompose en deux temps: l'inspiration et l'expiration. L'inspiration nous vivifie; par elle, nous empruntons à l'air extérieur un élément vital. Par l'expiration, nous abandonnons, au contraire, à l'air extérieur, un élément toxique. Au point de vue physique, nous disons que nous inspérons

l'oxygène et que nous expirons l'acide carbonique. Mais ceci nous intéresse moins. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est cette donnée de l'expérience ordinaire, d'après laquelle nous inspirons un élément vivifiant et nous expirons un élément toxique.

Il s'agit, à présent, d'appliquer au sommeil les procédés propres à la connaissance supérieure et qui comprennent, nous l'avons vu ces jours-ci, l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Celles-ci confirment-elles les conclusions auxquelles nous a menés notre raisonnement, à savoir que quelque chose abandonne l'homme pendant le sommeil?

Nous ne pourrions répondre à cette question qu'en soulevant une question préliminaire, c'est la suivante: s'il existe vraiment un principe qui demeure en dehors de l'homme, comment se comporte ce principe?

Supposez qu'à l'aide des exercices spirituels que je vous ai décrits, une personne soit parvenue à l'inspiration véritable, c'est-à-dire à sentir sa conscience vide se pénétrer d'un élément nouveau. Cette personne est capable d'une connaissance inspirée. Dès cet instant, il lui sera également possible de provoquer artificiellement, en elle, le sommeil. Mais celui-ci ne doit pas être un sommeil véritable, il doit rester un état conscient, c'est celui de l'inspiration, vers lequel afflue le monde spirituel.

Je vais vous exposer ces faits d'une façon tout à fait simple et, en quelque sorte, familière. Supposez que la personne dont nous parlons, s'étant élevée jusqu'à l'inspiration, soit capable de percevoir, comme une sorte de musique spirituelle, ce que les êtres spirituels cosmiques communiquent à son âme. Elle fera certaines expériences, et constatera que ces expériences provoquent, en elle, un effet très particulier; elle avait supposé l'existence d'un principe en dehors d'elle pendant le

sommeil, or, ce principe cesse de lui être étranger. Voici à quoi l'on peut comparer l'expérience: Imaginez un événement quelconque qui vous serait arrivé il y a dix ans et que vous avez oublié. Une circonstance fortuite vous le rappelle. Il subsistait en dehors de votre conscience, un événement quelconque, un effort de mémoire l'y a réintroduit. Voilà donc un fait qui se trouvait en dehors de votre conscience, avec lequel cependant vous conserviez un lien et qui a réintégré votre conscience.

C'est exactement ce qui arrive à celui qui, possédant une conscience plus profonde, a atteint l'inspiration. Les événements qui se sont déroulés durant son sommeil commencent à surgir en lui comme des souvenirs avec une différence cependant, c'est que les événements qu'évoque la mémoire ont un jour existé pour la conscience, tandis que ce n'est point le cas pour les événements propres au sommeil. Ceux-ci pénètrent dans la conscience de l'inspiré, et il a le sentiment de se rappeler une chose dont il n'a pourtant jamais eu conscience au cours de sa vie terrestre. Elle pénètre en lui, à la façon d'un souvenir. Tout comme le souvenir d'un événement passé peut nous éclairer au sujet de celui-ci, ainsi s'éclaire, pour lui, le sommeil. Voilà donc simplement comment se révèle, à la conscience de l'inspiré, cette partie de son être qui se trouve en dehors de lui, durant le sommeil, et l'activité qu'elle déploie. L'inconnu devient connu.

Si vous vouliez traduire par la parole l'impression que vous donne votre propre respiration, à l'état de veille, vous diriez: «Je dois à l'élément que j'inspire d'être entièrement pénétré de vie; il ne saurait en être de même de l'air que j'expire, car celui-ci m'est, au contraire, nuisible.»

Par contre, quand vous vous trouvez en dehors de votre corps pendant votre sommeil, l'air que vous ex-

pirez vous devient un élément extrêmement sympathique. A l'état de veille, vous ne vous êtes pas demandé ce que pourrait vous donner l'air expiré, parce que vous n'aviez accordé d'attention qu'à l'air inspiré auquel vous devez la vie pendant que votre âme est dans votre corps physique. Or, l'air expiré vous donne, pendant votre sommeil, le même sentiment, et un sentiment encore plus exalté. Vous n'aimiez pas cet air expiré, disiez-vous, il est inutile au corps physique même pendant le sommeil. Au contraire, l'élément psycho-spirituel, qui est en dehors de votre corps, inspire, pour employer une expression propre au physique, l'acide carbonique expiré par vos poumons. Seulement, il s'agit ici d'un phénomène spirituel et non du phénomène physique de la respiration. Ce que votre âme recueille, c'est l'impression que lui fait l'air expiré. Pourtant, il y a encore autre chose, c'est, d'abord, qu'à travers cet air expiré, vous restez en communication avec votre corps physique. Vous lui restez attaché, parce que vous vous dites qu'il expire cet air mortel et qu'il est votre corps. Bien entendu, c'est inconsciemment que vous vous le dites, vous vous sentez lié à votre corps par le fait qu'il vous restitue l'air respiré à l'état toxique. Vous vous sentez complètement enveloppé par l'atmosphère de votre souffle.

Cet air que vous expirez vous apporte continuellement les mystères de votre vie intérieure, et vous percevez ces mystères selon l'état de cette vie. La conscience ordinaire, plongée dans le sommeil, ignore, bien entendu, ce phénomène. L'air expiré s'échappe de votre poitrine, et il vous apparaît comme une émanation de vous-même, de votre essence humaine profonde, dans l'univers. Votre propre esprit, qui afflue vers vous avec l'air expiré, se révèle comme un élément solaire.

Ainsi, vous le savez à présent, tant que le corps astral

se trouve dans le corps physique, il trouve sa joie, si je puis m'exprimer ainsi, dans l'air inspiré et il l'utilise inconsciemment pour stimuler les processus organiques du corps et pour les pénétrer de vitalité. Mais vous savez aussi que, durant votre sommeil, le corps astral se trouve simplement en dehors de votre corps physique et qu'il recueille dans son sentiment les mystères de l'être humain que l'air expiré lui apporte. Alors que vous sortez de votre corps et que vous vous mouvez dans le Cosmos, votre âme contemple inconsciemment ce processus intérieur; cette vision ne devient consciente que pour l'inspiration.

Une extraordinaire impression s'impose alors à vous. Il vous semble que, se détachant sur un fond obscur, l'air expiré afflue vers votre être endormi, comme un faisceau lumineux. Vous reconnaissez la nature de l'élément que vous percevez. Vous voyez les pensées du jour vous quitter avec lui et, dans l'air qui émane de votre être, semblent s'élever ce que l'on peut appeler les pensées cosmiques régnautes, les pensées objectives créatrices. Dans la clarté qui rayonne au milieu de l'obscurité, elles surgissent lentement. Les ténèbres couvrent les pensées quotidiennes, les pensées cérébrales. Vous avez nettement l'impression que les pensées auxquelles on a l'habitude d'accorder le plus d'importance par rapport à la vie terrestre physique, s'obscurcissent dès que l'âme quitte le corps et vous remarquez que ces pensées sont liées, avec beaucoup plus d'intensité que ne pouvait le prévoir votre conscience ordinaire, à l'instrument physique du cerveau, elles y adhèrent, en quelque sorte. Lorsque l'âme est sortie du corps physique, elle n'a plus besoin de penser, au sens où on l'entend dans la vie quotidienne, car elle voit alors les pensées flotter à travers l'air expiré dans lequel elle se reconnaît elle-même. La connaissance inspirée nous per-

met de reconnaître la présence du corps astral dans le corps physique, pendant la veille, et l'activité qu'il y déploie, à l'aide de l'air inspiré. Et elle nous montre aussi que lorsque le corps astral se trouve en dehors du corps physique, pendant le sommeil, il reçoit les impressions de son propre être humain. A l'état de veille, le monde qui nous entoure, notre milieu terrestre et la voûte du ciel qui s'élève au-dessus de nos têtes constituent, pour nous, l'univers extérieur; pendant le sommeil, notre monde intérieur, celui que renferme notre corps, que limite notre peau, devient notre monde extérieur. Seulement, nous ne faisons, premièrement, que sentir ce qui afflue vers nous dans l'air que nous expirons. C'est un monde senti que nous connaissons tout d'abord.

Mais un élément nouveau s'y manifeste, par la suite. A l'état de veille, nous n'avons pas conscience des phénomènes qui accompagnent le processus de la respiration et de la circulation sanguine, ceux-ci demeurent inconscients. Mais, pendant le sommeil, ils deviennent tout à fait conscients et forment une sorte de monde absolument nouveau. Ce monde n'est plus seulement senti, mais il commence à être compris. Toutefois, cette sorte de compréhension ne ressemble pas à celle que connaît notre conscience ordinaire et qu'elle applique aux choses extérieures. De même que nous contemplons les phénomènes extérieurs de la nature, durant la vie terrestre, notre conscience inspirée contemple maintenant les phénomènes de la circulation sanguine. La volonté, considérée comme phénomène vital, demeure, néanmoins, inconsciente chez tout dormeur, mais nous reconnaissons que tous les effets qu'entraîne l'exercice de notre volonté – volonté qui s'attache à notre conscience ordinaire – ont leur contrepartie intérieure.

Quand on marche, on ne déplace pas seulement son

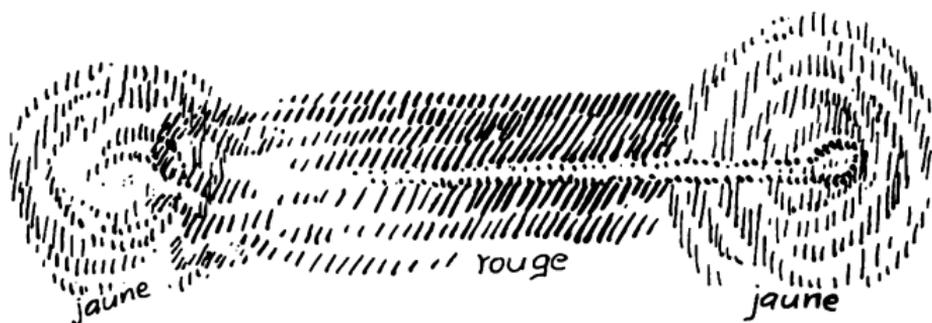
corps, on détermine, en outre, un phénomène de nature calorique, lequel s'accompagne d'un phénomène gazeux, qui prend place au-dedans de l'organisme. Celui-ci est, en quelque sorte, l'effet le plus extérieur d'une série de phénomènes qui se déroulent simultanément dans l'intérieur du corps, tels que les phénomènes de la nutrition et ceux de la circulation qui s'y rattachent. Tandis que la conscience ordinaire voit, dans les mouvements de l'homme, une manifestation de sa volonté, la conscience clairvoyante se tourne vers l'être intérieur devenu, pour elle, monde extérieur et y dénombre une série de phénomènes nouveaux. Ceux-ci ne ressemblent certes pas à ceux que décrit l'anatomie ordinaire des hommes de science et des médecins de nos jours. Ceux que contemple l'initié sont des phénomènes spirituels, grandioses, recélant d'infinis mystères, et qui suffisent à démontrer qu'au fond le mobile déterminant de l'homme n'est nullement le moi actuel. Ce que l'homme appelle Moi, dans la vie ordinaire, n'est qu'un simple concept. Or, l'élément agissant au sein de l'homme, c'est le Moi de ses incarnations passées, et dans tous les phénomènes intérieurs, en particulier dans celui de la chaleur vitale, se manifeste l'action de ce Moi réel qui a traversé le temps compris entre la mort et la nouvelle naissance, et dans lequel s'évoque un passé lointain. C'est donc un principe absolument spirituel que celui dont l'action se manifeste ici et tout phénomène d'assimilation, qu'il soit insignifiant ou important, est toujours une expression de l'entité la plus haute de l'homme.

Nous découvrons maintenant que le Moi a changé de centre d'activité. Il travaillait, au-dedans de l'organisme, à la transformation du simple phénomène respiratoire. Mais voici que nous observons, à présent, du dehors, la transformation du processus respiratoire en un processus calorique. Le Moi se découvre dans toute l'ampleur de

son activité. Moi réel de l'homme, nous le voyons agir dès l'origine des mondes et présider véritablement à l'organisation de l'être humain.

Nous nous rendons pleinement compte maintenant que le Moi et le corps astral quittent bien réellement le corps physique et le corps éthérique pendant le sommeil, qu'ils se trouvent en dehors de ces corps et qu'ils y sentent et y agissent de la même manière qu'ils sentaient et agissaient à l'intérieur des corps. Chez l'homme ordinaire, les organismes du Moi et du corps astral sont encore trop faibles, trop peu développés pour qu'il ait conscience de toutes ces choses. L'inspiration seule lui permet d'organiser le Moi et le corps astral de manière à leur permettre de les percevoir.

Nous pouvons donc affirmer que l'inspiration nous révèle la nature du corps astral, l'intuition celle du Moi. L'intuition et l'inspiration se trouvent habituellement à l'état latent dans le Moi et le corps astral pendant le sommeil; à celui qui les éveille, elles permettent de se percevoir lui-même du dehors. En quoi consiste, en définitive, cette vision «du dehors»?



Rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit. Au cours de notre incarnation actuelle (dessin milieu à droite), nous trouvons en développant l'imagination notre corps éthérique (jaune), sans remonter très loin dans le temps,

puisqu'il s'étend à peine en deçà de la naissance ou de la conception. Notre corps astral, au contraire, nous introduit dans le temps qui s'est écoulé entre notre dernière mort et notre naissance actuelle. L'intuition enfin nous ramène à notre incarnation antérieure.

Or, dormir signifie, simplement, ramener en arrière notre conscience qui, à l'état normal, se trouve dans le corps physique; pendant le sommeil, nous reculons avec elle dans le passé. Le sommeil est donc une marche en arrière dans le temps, vers les choses qui nous semblent écoulées et qui n'ont pas cessé d'être. Vous voyez qu'ici, encore, on n'arrive à saisir l'esprit qu'en transformant les concepts auxquels nous habitue la vie physique. Rendons-nous compte que le sommeil implique toujours un retour vers les régions traversées durant l'existence pré-terrestre, ou même vers les incarnations passées. Bien qu'il n'en puisse prendre conscience, l'homme fait, à l'état de sommeil, des expériences qui dépendent de ses vies antérieures ou de son séjour dans les mondes spirituels.

L'idée de temps doit subir une métamorphose complète. L'homme, quand il dort, se trouve réellement dans sa vie pré-terrestre ou même dans ses incarnations passées. Familièrement, on dit que l'homme, pendant son sommeil, est en dehors de son corps physique et de son corps éthérique, mais la réalité est ce que je viens de vous exposer. Voilà donc, comment se présente aux yeux du clairvoyant, la succession rythmique de la veille et du sommeil.

La mort entraîne, pour l'homme, des conditions toutes différentes. La première chose qui nous frappe, c'est qu'en mourant, il abandonne son corps physique au monde terrestre et que celui-ci le recueille pour le dissoudre. Le corps physique de l'homme mort ne peut donc pas donner au clairvoyant les impressions que je

vous ai décrites concernant l'homme endormi et l'air qu'il expire, car le corps mort ne respire plus. Au point de vue fonctionnel, également, le corps physique est perdu pour l'homme. Mais une chose n'est pas perdue, et la conscience ordinaire, elle-même, peut s'en rendre compte. Notre vie psychique comprend la pensée, le sentiment et la volonté. Mais, outre ces facultés, nous en possédons une quatrième, de nature très particulière, c'est celle du souvenir. Nous ne réfléchissons pas seulement aux choses qui sont actuellement présentes en nous ou autour de nous, nous conservons dans notre âme les traces des expériences vécues. Celles-ci revivent dans notre pensée. Il existe une catégorie d'hommes, parfois un peu bizarres, que l'on appelle des psychologues. Ils ont émis, au sujet de la mémoire, des idées fort curieuses. L'homme, disent-ils, faisant usage de ses sens, perçoit un objet, par exemple; il réfléchit à cet objet et crée une idée, puis, il oublie l'objet de sa perception; après un certain temps, il l'évoque à nouveau dans son souvenir, il se rappelle une chose qui a été jadis. Ainsi, il a la faculté de se représenter un objet auquel il n'a plus pensé depuis qu'il s'en est éloigné, un objet qui n'existe plus pour lui, qui a disparu. Ce fait prouve, disent les psychologues, qu'il a dû rattacher une représentation, une pensée à l'expérience qu'il a faite, et cette pensée il l'a enfouie quelque part en lui; il l'a cachée comme dans une armoire ou dans un tiroir. Se souvenir, c'est faire sortir cette idée de son armoire ou de son tiroir, soit qu'elle en surgisse librement, soit qu'on l'en extraie.

Ce raisonnement est un exemple d'une pensée complètement fourvoyée, car croire qu'un concept pourrait se trouver localisé en un point quelconque d'où il pourrait être extrait, c'est ne tenir aucun compte de la réalité des faits.

Comparez la perception directe d'un objet auquel vous rattachez une pensée, à la manière dont surgit, dans votre souvenir, sa représentation. Il n'y a aucune différence entre ces deux phénomènes. Etant donnée une impression sensible, vous y rattachez une pensée. Cette pensée existe. Quant à ce qui se cache derrière l'impression sensible et fait naître la pensée, n'est-ce pas là, toujours, pour vous, un facteur inconnu?

La pensée qui surgit dans votre esprit, évoquée par le souvenir, n'est nullement différente de celle qu'y a fait naître la perception extérieure (jaune). Dans ce dernier cas, la pensée provient du dehors (rouge); elle est provoquée par l'entourage. Dans le premier cas, elle naît en vous, elle est alors un souvenir (flèche d'en bas). La direction d'où elle vient seule diffère.

Pendant que vous percevez un objet, que vous en éprouvez la sensation, il se passe toujours quelque chose



dans votre représentation, dans votre pensée. La vérité est que nous percevons et que nous pensons simultanément. Mais la perception pénètre dans notre organisme, tandis que la pensée s'élève simplement de l'objet. Sans que nous en ayons conscience, quelque chose pénètre dans notre organisme pendant que nous pensons à l'objet et provoque en nous une impression. Mais ce qui entre ainsi en nous, n'est nullement la pensée, c'est une toute autre chose. Or, celle-ci provoque, à son tour, un phénomène que nous percevons plus tard et au sujet duquel nous développons une pensée, celle du souvenir, exactement de la même manière que nous l'avions fait au contact du monde extérieur. La pensée appartient toujours au présent. L'observation pure, sans parti pris nous le révèle déjà. Elle ne se conserve pas dans quelque tiroir. Un phénomène a lieu et nous le transformons en une pensée dans le souvenir, comme nous avons transformé en une pensée notre perception extérieure.

Je suis obligé de vous astreindre à toutes ces considérations, parce que vous n'arriveriez pas, sans cela, à comprendre la nature véritable du souvenir. Quoiqu'ils n'en aient qu'à moitié conscience, les enfants savent – les adultes aussi, dans certains cas – que la pensée pénètre difficilement en nous; aussi, quand ils veulent apprendre une leçon par cœur, recourent-ils à toutes sortes de moyens. Les uns récitent à haute voix, les autres font des gestes bizarres. C'est que, parallèlement au processus de représentation pure, s'en poursuit un autre très différent. Notre souvenir ne constitue, en réalité, que la plus minime partie du phénomène total.

Songez que, depuis le moment où nous nous réveillons jusqu'à celui où nous nous endormons, nous vivons au milieu d'un monde qui, de toute part, nous communique des impressions. Nous ne prêtons attention qu'à un petit nombre d'entre elles; mais elles, au con-

traire, tiennent compte de nous, et infiniment de choses se gravent ainsi en nous, dont nous ne nous souvenons pas. Dans les profondeurs de notre être, il y a un monde très riche, dont seuls quelques lambeaux sont cueillis par nos pensées. Ce monde est enfermé, en nous, comme une mer profonde. Et les représentations du souvenir sont comme des vagues isolées qui s'élèvent et s'agitent en notre conscience. Au fond de notre être, existe ce monde caché. Or, ce n'est pas le monde physique qui nous l'a donné et il ne peut pas davantage nous l'enlever. Lorsque le corps physique de l'homme se détache de lui, ce monde intérieur se répand autour de lui. Il reste lié à son corps éthérique dans lequel, aussitôt après la mort, demeurent les expériences de la vie qui vient de s'écouler, elles se trouvent, en quelque sorte, enroulées au-dedans de lui.

Notre première expérience, après la mort, consiste à nous voir entourés, non plus seulement des lambeaux ordinaires de souvenirs qu'a connus notre conscience terrestre, mais de l'ensemble de toutes les impressions recueillies pendant notre vie terrestre.

Nous resterions en contemplation éternelle devant cette vie terrestre, si notre corps éthérique ne subissait pas, à son tour, une épreuve, différente, cependant, de celle que subit le corps physique après la mort. Les éléments de la terre recueillent le corps physique et le détruisent. L'éther cosmique, dont la caractéristique, nous l'avons vu, est d'agir de la périphérie vers le centre, rayonne sur le corps éthérique et ses rayons dispersent, dans toutes les directions du cosmos, les impressions gravées dans ce corps. Si nous pouvions exprimer par des paroles la première expérience que nous faisons après la mort, voici à peu près ce que nous dirions: «Pendant le cours de ma vie physique, un grand nombre de choses m'ont impressionné, et ces impres-

sions se sont gravées dans mon corps éthérique. Elles m'apparaissent maintenant, mais elles sont de plus en plus indistinctes. Voici un arbre, par exemple, qui a produit sur moi une grande impression; il m'apparaît d'abord tel que le l'ai vu dans l'espace physique, mais le voici qui grandit, et, à mesure qu'il devient plus grand, il devient aussi plus indistinct. Il est immense, gigantesque, mais il n'est plus qu'une ombre. Il en est de même de toute chose. L'être humain, dont j'ai connu la forme physique, m'apparaît, immédiatement après la mort, tel qu'il s'est gravé dans mon corps éthérique; puis, ses propositions s'exagèrent de plus en plus, tout en se brouillant. Chaque chose grandit de même, se diffuse et finit par envahir tout le cosmos et par disparaître.»

Quelques jours s'écourent. Toutes ces choses sont devenues gigantesques et, de ce fait, obscures, jusqu'à ce qu'enfin, ayant perdu de leur intensité, elles se détachent de l'homme comme un second cadavre. Il serait plus exact de dire que ce cadavre lui est enlevé par le cosmos. Voici l'homme dans son moi et dans son corps astral. Toutes les impressions qui s'étaient gravées dans son corps éthérique se sont répandues maintenant dans le cosmos, c'est ainsi que le monde agit dans les coulisses de notre propre existence.

Nous entrons dans le monde comme des hommes, et pendant que notre vie terrestre suit son cours, le monde entier agit sur notre être.

Les impressions qu'il dépose en nous s'y enroulent, pour ainsi dire. Le monde nous donne beaucoup, en nous s'amassent tous ses dons. A l'heure de notre mort, le monde reprend tout ce qu'il nous a donné. Mais ce que nous lui restituons ainsi comporte un élément nouveau. N'avons-nous pas éprouvé toutes ces impressions d'une façon personnelle? Ce que le monde reçoit

de nous est différent de ce qu'il nous a donné. Il recueille tout ce que nous avons vécu, et, dans son propre éther, il imprime toute notre vie.

Considérant cette expérience de notre corps éthérique, nous disons: «En vérité, nous ne sommes pas au monde pour nous seuls; par notre intermédiaire, le monde cherche à réaliser un dessein; à travers nous il fait passer ce qu'il contient lui-même, afin de le retrouver sous une forme transformée. Hommes, nous n'existons pas seulement pour nous-mêmes; par notre corps éthérique, nous vivons pour le monde. Celui-ci a besoin des hommes, parce que grâce à eux, son propre contenu se renouvelle sans cesse, tout en restant le même. Ce n'est point là entre l'homme et lui un échange de substance, c'est un échange de pensée. Le monde donne au corps éthérique ses pensées cosmiques et elles lui reviennent humanisées. L'homme n'existe pas seulement pour lui-même, mais il existe pour le monde.

Qu'une semblable pensée ne demeure pas purement théorique. Du reste, le pourrait-elle? Il faudrait ne pas être un homme doué de sentiments vivants, mais un homme sans aucune consistance pour qu'une pensée pareille puisse rester une simple pensée. Je ne dis pas que notre civilisation actuelle ne soit pas souvent apte à rendre l'homme aussi insensible à ce genre de question que s'il était vraiment sans consistance. Beaucoup d'hommes de notre civilisation nous donnent cette impression. Une pensée de cette nature reste pleine de sentiment à l'égard du monde et répond directement à la question que nous avons soulevée au début de cette conférence. Nous avons vu que l'homme, de quelque côté qu'il se tourne, reste étranger à ce qui l'entoure. Il regarde vers la nature, et celle-ci détruit son corps, il se tourne vers la vie de son âme, elle s'éveille, elle s'épanouit,

elle s'éteint, elle lui est aussi un problème. Mais voici que, sous l'influence de ses recherches spirituelles, il commence à se sentir moins étranger au monde; voici que celui-ci lui apparaît comme lui donnant quelque chose et comme lui prenant, en retour, quelque chose. Voici que naît en lui le sentiment d'être intimement apparenté au monde. Ces deux pensées que j'ai essayé de formuler devant vous sont deux pensées cosmiques: «O nature, tu ne fais que détruire mon corps physique. Je n'ai aucune parenté avec toi, malgré la pensée, le sentiment et la volonté qui sont en moi. Autour de moi, tu t'éclaires, puis tu t'éteins, et mon être profond, véritable ne se sent point lié à toi.» Mais ces deux pensées, qui éveillent en nous l'écho des énigmes cosmiques, revêtent un aspect nouveau dès que nous commençons à nous rapprocher du monde et à nous sentir comme organiquement liés à lui, tissés dans la trame cosmique. C'est ainsi que les études anthroposophiques ont, pour premier effet, de créer un lien intime entre le monde et nous, de nous le faire connaître, aimer, alors que, vu du dehors, il semblait nous repousser. La connaissance anthroposophique rend l'être plus humain, celui qui n'est pas capable de saisir cette coloration du sentiment et de l'âme propre à l'Anthroposophie n'a pas saisi son essence. Si, à quelqu'un qui éprouve un ardent désir de mieux connaître une personne déjà rencontrée, vous n'en offrez qu'une photographie celle-ci pourra peut-être lui faire plaisir, mais elle ne pourra pas la reconforter, car elle ne lui apportera rien de vivant de la personne qu'elle désire connaître. Ne donner de l'Anthroposophie que la théorie, c'est agir d'une manière semblable.

L'Anthroposophie théorique n'est que la photographie de ce que l'Anthroposophie véritable veut être, c'est-à-dire une chose vivante.

Si elle se sert de mots, de concepts, d'idées, c'est, à vrai dire, pour faire rayonner la vie du monde spirituel dans le monde physique. L'Anthroposophie ne cherche pas seulement à transmettre des connaissances, elle veut surtout éveiller la vie. Et elle le peut. A vrai dire, pour sentir la vie, il faut, soi-même, apporter de la vie en offrande.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 février 1924

Au cours de mes dernières conférences, j'ai déjà attiré votre attention sur l'importance que la Science initiatique attache aux états alternatifs de veille et de sommeil. Notre conscience ordinaire connaît ces états; pour la conscience supérieure, ils représentent une des voies qui nous permettent d'accéder aux mystères de la vie humaine – «une des voies».

Dans le sommeil, s'éveille une vie, une vie de l'âme, la vie du rêve. A moins de dispositions particulières, de tendances mystiques, par exemple, notre conscience ordinaire ne prête guère attention à cette existence de rêve, et avec raison. Ne retrouve-t-elle pas en elle toutes sortes d'images, de réminiscences empruntées à la vie quotidienne? Si elle compare les rêves à la vie du jour, c'est bien à celle-ci qu'elle doit accorder toute réalité. La conscience ordinaire est incapable de saisir l'importance que peut avoir pour l'ensemble de son être la variété des combinaisons que peut former le rêve avec les incidents qu'il emprunte à l'existence diurne.

Analysons cette vie du songe, telle qu'elle se présente à notre expérience. Nous y distinguons nettement deux espèces de rêves; les premiers font surgir devant nous des images qui se rapportent à des événements extérieurs, ceux-ci peuvent dater de plusieurs années ou peuvent ne remonter qu'à quelques jours. Supposons un de ces événements. Il a impressionné notre âme. Dans notre rêve, il reparait sous la forme d'une image qui lui ressemble plus ou moins. En général, elle s'écarte beaucoup de la réalité, et si nous parvenons, malgré tout, à établir son rapport avec elle, cette grande dissemblance

nous frappe; mais le plus souvent, nous ne parvenons même pas à établir ce rapprochement. Essayons d'analyser de plus près cette vie du rêve, de la première catégorie de rêves, tout au moins; nous verrons que quelque chose dans l'âme a saisi l'événement, mais n'a pas su le fixer, comme nous le fixons par le souvenir, lorsqu'à l'état de veille nous sommes maîtres de notre organisme. La mémoire nous donne des images fidèles, ou du moins très rapprochées des faits de la vie. Il est vrai qu'il existe des personnes qui déforment les événements, même dans le souvenir, mais elles doivent être considérées comme des personnes anormales. Ainsi, tandis que le souvenir nous offre des images relativement fidèles de la réalité extérieure, le rêve nous en apporte des images déformées. Voilà pour l'une des formes du rêve.

Il en est une seconde, qui est beaucoup plus caractéristique. Une personne, par exemple, voit apparaître en rêve une rangée de colonnes blanches, l'une de celles-ci lui apparaît lézardée, sale. Elle se réveille et s'aperçoit qu'elle souffre d'une dent. La rangée de colonnes était un symbole de la rangée de ses dents, dont l'une est malade. Une autre personne se réveille ayant rêvé d'un fourneau allumé dégageant une forte chaleur. Elle se réveille et découvre qu'elle a des palpitations. Une troisième, en rêve, a été troublée par une grenouille, qui s'est approchée de sa main. Elle a touché l'animal et garde la sensation de son corps mou. Au réveil, elle constate qu'elle tient dans sa main un pan de sa couverture. Le symbolisme peut être poussé encore plus loin, on peut rêver de serpents, par exemple, et se réveiller avec des douleurs d'entrailles.

Tous ceux qui ont eu cette sorte de rêves ont compris que nos organes s'y trouvent représentés par des images symboliques et que bien des rêves, d'apparence bizarre, n'ont pas d'autre explication.

Une personne rêve qu'elle pénètre dans une cave dont la voûte obscure est tapissée de toiles d'araignées. Cette vision horrible la réveille. Elle souffre d'un violent mal de tête. La cave voûtée représentait l'intérieur de son crâne et les formes bizarres de la voûte symbolisaient les circonvolutions de son cerveau.

Si l'on poursuit cette étude, on découvre que tous les organes du corps sont susceptibles de revêtir, dans le rêve, des formes symboliques. C'est donc sur la vie organique que le rêve attire notre attention.

Des artistes ont créé les motifs de très beaux tableaux, sous l'inspiration de leurs rêves; ceux qui ont étudié le rêve peuvent démontrer que ces tableaux représentent, sous une forme déformée, symbolique, des organes du corps. L'œuvre peut être extrêmement belle, mais son auteur est surpris quand on lui apprend quel organe s'y trouve symboliquement figuré, car celui-ci ne lui inspire nullement le même sentiment de respect que son œuvre.

Il est facile de distinguer ces deux espèces de rêves, à condition de savoir approfondir la question. Dans le premier cas, on a affaire à des images qui se rapportent à des événements de la vie, dans le second à des représentations symboliques d'organes.

L'étude des rêves est relativement facile et tous ceux qui se souviendront de leurs propres expériences ne pourront que confirmer notre classification.

A quoi répond celle-ci? Si l'on étudie attentivement la première espèce de rêves, on s'aperçoit que les événements extérieurs les plus divers peuvent donner naissance au même rêve et qu'au contraire un même événement peut faire naître chez différentes personnes des rêves tout à fait dissemblables.

On rêve, par exemple, qu'on s'approche d'une montagne dans laquelle s'ouvre une sorte de voûte, de grotte, éclairée par les rayons du soleil. On pénètre

dans cette grotte, on la trouve pleine d'ombre et cette ombre ne fait que s'épaissir. On avance à tâtons jusqu'au moment où l'on se trouve arrêté par un obstacle. On a l'impression d'être au bord d'un petit lac. On se trouve en grand danger. Le rêve prend une tournure dramatique.

Cette sorte de rêve peut figurer les événements les plus variés; un accident de chemin de fer survenu jadis et qui a revêtu dans le rêve un aspect très différent de son aspect réel, ou un ancien naufrage, ou l'infidélité d'un ami, etc. Comparez le rêve à la réalité qui l'a fait naître, approfondissez votre observation et vous découvrirez que le contenu de ce genre de rêve n'a, en somme, qu'une faible importance, ce qui compte c'est le tour dramatique qu'il revêt, c'est l'attente, l'espoir, la réalisation de cet espoir, la crise. Dans ces rêves, se traduisent, au fond, les rapports de certains sentiments entre eux.

Adoptons ce point de vue et analysons les rêves d'une personne quelconque. Ne procédons pas comme les psychiatres qui, souvent, établissent des confusions. Nous constatons que l'état d'âme du dormeur, son individualité, son moi propre donnent aux images de ses rêves leur principal caractère. Ne cherchons pas à les interpréter, sachons, simplement, les comprendre. Bien souvent nous connaissons un homme par eux, mieux que par la seule observation de sa vie extérieure. Cependant si on considère l'ensemble des impressions qui touchent l'homme qui rêve, celles-ci se rapportent toujours aux expériences que fait le moi dans le monde extérieur.

Par contre, l'étude de la seconde catégorie de rêves nous permet d'affirmer que l'homme ignore, en dehors des images qu'ils lui présentent, les réalités auxquelles celles-ci se rapportent. L'anatomie et la physiologie nous

renseignement, tout au plus, sur la forme de nos organes, et, encore, les connaissances qu'elles nous donnent ne sont pas des faits d'expérience, mais les simples résultats d'une observation qui s'applique également aux pierres ou aux plantes. Elles sont donc sans intérêt pour la question qui nous occupe ici. Ainsi notre conscience ordinaire nous laisse, pendant notre vie, dans une ignorance à peu près complète en ce qui concerne le fonctionnement de notre organisme intérieur; c'est précisément celui-ci qui fait l'objet des rêves de la seconde catégorie, bien que les images qu'ils nous en donnent soient assez peu fidèles.

Nous savons que le Moi influence, plus ou moins, la vie selon le plus ou moins de caractère ou de volonté dont l'homme est doué. Rapprochons ce fait des données que nous venons d'acquérir et nous découvrirons qu'il existe un rapport certain entre l'action qu'un homme exerce sur sa vie et la première espèce de rêves que nous avons envisagés. Si observant les rêves d'une personne, vous constatez que les faits de sa vie extérieure y subissent d'importantes transformations, vous pourrez en déduire que vous avez affaire à une personne douée d'une puissante volonté. Ceux, au contraire, qui rêvent leur vie presque exactement comme elle s'écoule, sans la transformer, sont des êtres de faible volonté.

L'influence du Moi sur la vie s'exprime donc dans la forme que prennent les rêves. Ce fait nous permet de fixer les rapports du Moi avec les rêves du premier groupe. Au cours de nos dernières conférences, nous avons reconnu que le moi et le corps astral se trouvent pendant le sommeil en dehors du corps physique et du corps éthérique. Il ne nous paraîtra donc pas étrange de voir la science spirituelle conclure de tous ces faits, que le Moi, une fois séparé de ces corps, perçoit, dans le rêve, les images de la vie, de cette vie dont seuls les

organes physiques lui transmettent autrement les impressions. La première catégorie de rêves représente donc une activité du Moi en dehors des corps physique et éthérique.

Que représentent les rêves de la seconde espèce? De toute évidence ils doivent posséder, eux aussi, un rapport avec la partie de l'homme qui se trouve en dehors des corps physique et éthérique pendant le sommeil. Ce ne peut être avec le Moi, car celui-ci ignore tout des formes symboliques dont le rêve revêt les organes. Nous sommes donc forcés d'admettre que le corps astral est le générateur de cette sorte de rêves, comme le Moi l'est de ceux de la première catégorie. Les deux espèces de rêves témoignent de l'activité du Moi et du corps astral, depuis le moment où nous nous endormons jusqu'à celui de notre réveil.

Nous pouvons aller plus loin. Si nous considérons l'influence qu'ont sur leurs rêves, l'homme fort et l'homme faible, ce dernier rêvant des choses presque exactement comme il les a vécues, tandis que le premier les transforme, les combine et leur imprime fortement le sceau de son propre caractère, si nous étudions ces données avec exactitude et jusque dans leurs dernières conséquences, nous pourrons ensuite les comparer avec celles qui nous sont fournies par la vie à l'état de veille. Le résultat de cette comparaison est extrêmement intéressant. Demandez à une personne de vous raconter ses rêves et observez la manière dont s'enchaînent les images, cherchez à établir nettement leur caractère et reportez ensuite votre attention sur la personnalité même du rêveur.

De ce qu'il vous aura appris de ses rêves, il vous sera tout à fait possible de déduire la manière d'agir qui lui est propre. D'extraordinaires mystères de l'être humain se dévoileront alors à vous. Certes, en observant les

actions d'un homme, vous pouvez apprendre à connaître son individualité, toutefois, dans ses actes, son être véritable, son Moi ne s'exprime que partiellement. S'il était seul à agir, il le ferait comme dans ses rêves. Chez l'homme fort, le moi agirait aussi puissamment dans la vie que dans le rêve; l'homme faible, au contraire, qui ne modifie pas sa vie dans ses rêves reculerait devant toute initiative, il laisserait la vie se modeler à sa guise et assisterait passif au jeu des événements, intervenant le moins possible, juste autant que dans ses rêves.

De qui vient donc tout ce qui, durant la vie humaine, ne vient pas de l'homme lui-même? En vérité, l'on peut dire que cela vient des dieux, des Esprits du monde. L'homme, en effet, ne fait nullement lui-même tout ce qu'il fait, sa part d'action est exactement fixée par ses rêves. Le reste se fait à travers lui et en lui. Nous ne sommes guère entraînés à nous observer dans cet ordre d'idées. Sinon nous nous apercevriions que nous avons dans notre vie exactement la même part active que dans nos rêves. L'homme puissant dans l'action trouve dans la vie un obstacle à l'exercice de sa puissance, puissance qui se manifeste dans ses rêves. Dans l'homme faible agissent les instincts et c'est encore la vie qui veille à ajouter à son activité une portion plus grande que celle manifestée dans ses rêves.

Il est intéressant d'observer une personne au moment où elle se livre à une action et de se demander ce qui dans cette action lui appartient en propre et ce qui vient du monde. La part qui lui en revient est exactement déterminée par celle qu'elle prend à ses rêves. Le monde y ajoute quelque chose chez l'homme faible, y retranche quelque chose chez l'homme fort. Considéré sous ce jour, le rêve devient une chose excessivement intéressante et qui nous permet de pénétrer profondément dans la nature humaine.

Bien des faits que je vous expose ici, sont apparus sous un aspect déformé, caricatural aux psychanalystes. Ne pouvant pénétrer la nature réelle de l'homme, ils la déforment parfois jusqu'au grotesque.

Or, bien qu'aujourd'hui nous n'ayons considéré la question du rêve que d'une manière superficielle, vous avez pu vous rendre compte qu'on ne peut l'aborder qu'à l'aide d'une science de l'âme extrêmement subtile. Sans quoi on demeure ignorant des vrais rapports de la vie du rêve avec la réalité extérieure. C'est pourquoi j'ai déclaré un jour que la psychanalyse est une forme de dilettantisme, parce qu'elle ignore tout de la vie extérieure de l'homme, mais elle est aussi du dilettantisme parce qu'elle ignore tout de sa vie intérieure. Ces deux dilettantismes ne doivent pas seulement être additionnés l'un à l'autre, mais multipliés l'un par l'autre, parce que l'ignorance de la vie intérieure détruit la vie extérieure et que l'ignorance de la vie extérieure annihile toute la vie intérieure. Multipliez d par d vous obtiendrez du dilettantisme au carré. La Psychanalyse est du dilettantisme au carré.

On pénètre profondément dans la vie de l'entité humaine, lorsqu'on recherche la nature intime des états alternatifs de veille et de sommeil et qu'on aborde ainsi la science initiatique.

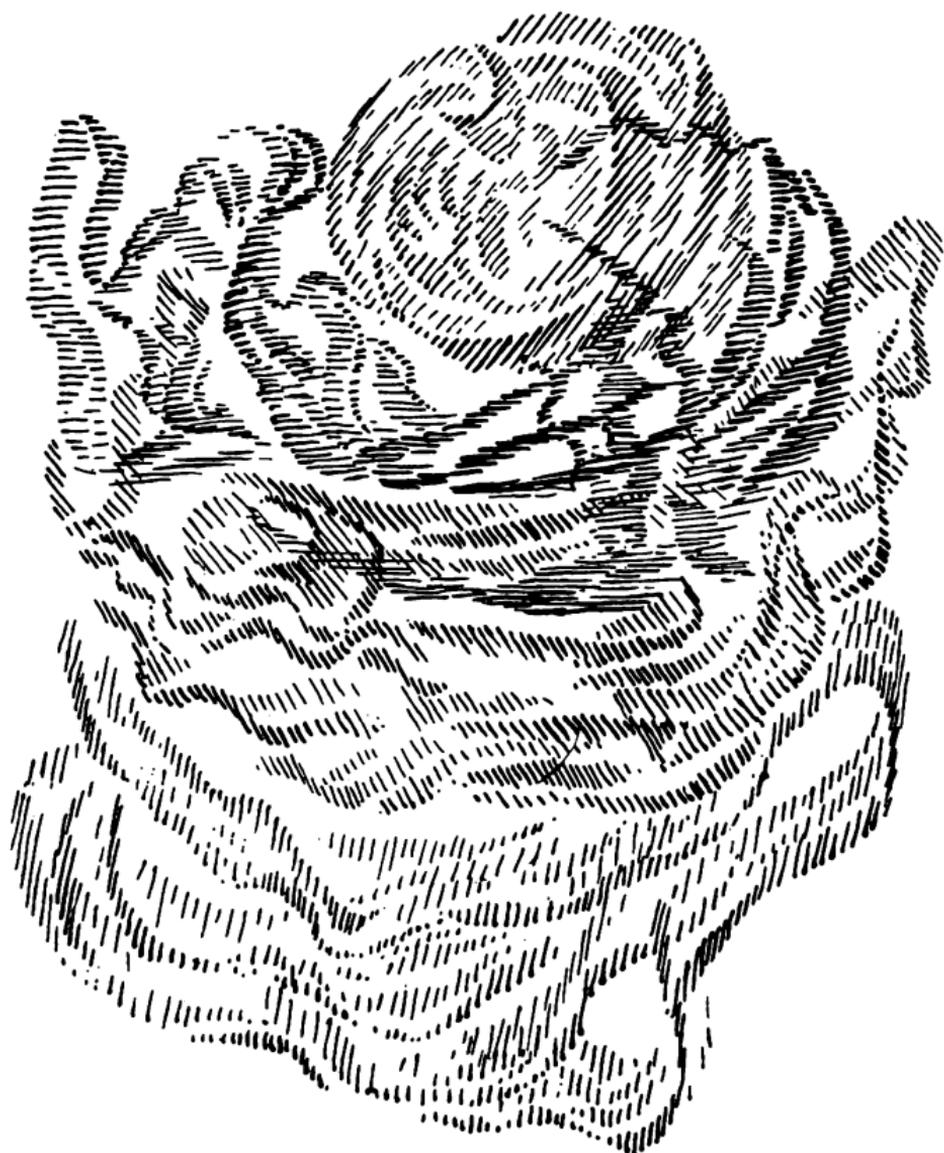
Revenons maintenant à un autre point sur lequel j'ai attiré déjà votre attention au cours de ces conférences. A l'aide de certains exercices de méditation, ai-je dit, l'âme humaine peut arriver à accroître ses forces jusqu'à dépasser la pensée abstraite ordinaire plus ou moins creuse et à atteindre la pensée imagée, la vision intérieure, l'imagination. Je vous ai dit qu'à l'aide de cette imagination on parvient à comprendre son être vivant, cependant celui-ci n'apparaît encore à l'imagination que sous la forme d'une impulsion éthérique qui s'insinue

dans la vie générale de la terre, par le moyen de la naissance ou plutôt de la conception et qui, en réalité, existe dès la naissance et la conception. Le rêve éveille en nous les réminiscences des différents événements que nous avons traversés depuis qu'a commencé notre vie actuelle sur la terre. L'imagination donne naissance à des images qui, par la manière dont elles se produisent, peuvent ressembler beaucoup à celles du rêve, mais, au lieu d'éveiller des réminiscences de la vie actuelle, elles en font surgir d'autres empruntées à la vie qui a précédé l'incarnation sur la terre.

Il est absolument ridicule, si l'on ignore tout de la science spirituelle, de prétendre que les imaginations pourraient n'être également que des rêves. En quoi consistent les imaginations du clairvoyant? Il ne rêve nullement des objets que perçoivent ses sens physiques; ses imaginations lui représentent l'être humain à un moment où celui-ci ne possédait pas encore de sens, elles l'introduisent dans un monde nouveau.

Il y a une grande ressemblance entre la deuxième espèce de rêves et les expériences de l'imagination, lorsque celle-ci se développe dans l'âme à la suite de certains exercices appropriés. Ces exercices font apparaître dans l'âme, des images puissantes d'une grande clarté, et même d'une grande précision. Le clairvoyant vit tout un univers en images, images colorées, merveilleuses, et qui sont d'une telle puissance qu'en dehors d'elles tout s'efface dans sa conscience. Si l'on voulait peindre ces images, on ferait un tableau grandiose et, pourtant, l'on ne pourrait en fixer qu'un instant, de même qu'il est impossible de fixer un éclair et que l'on n'en représente jamais qu'une phase. Ces images, en effet, surgissent dans le temps, mais, même si on n'en fixait qu'un instant, l'œuvre créée serait grandiose.

Essayons d'en donner ici un schéma. Bien entendu



rouge // // // // //
violet = = = = =

bleu
jaune-vert |||||

cette image, toute schématique, ne peut avoir qu'une faible ressemblance avec celle que contemple le clairvoyant, elles nous aidera cependant à la comprendre.

Contemplez cette image. Elle possède une configura-

tion intérieure. Elle réunit les images les plus variées. Extérieurement et intérieurement elle est une chose grandiose. Or, à mesure que l'on se fortifie dans la concentration, dans la fixation de l'image, en sorte qu'elle cesse de n'apparaître que comme un éclair (ceci nécessite une présence d'esprit considérable, du reste toujours indispensable à l'observation spirituelle, et sans laquelle l'image aurait disparu avant même d'avoir été perçue), on parvient à la maintenir et on la voit alors se condenser, se resserrer, et au lieu de s'épandre dans l'univers, se rapetisser et progresser dans le temps. Puis, comme sous l'action d'un déclic, si je puis ainsi m'exprimer, elle semble se précipiter dans une forme. Voici que telle image devient la tête humaine, telle autre le poumon de l'homme, telle autre encore le foie. La matière physique issue du corps matériel, ne fait que remplir ces formes qui, elles, sont issues du monde spirituel. Et l'homme surgit. Ainsi ce qui est le foie dans le corps de l'homme apparaît spirituellement comme une image grandiose au sein de l'existence pré-terrestre, de même le poumon.

Or, comparons ces données avec les images des rêves de la deuxième catégorie. Ceux-ci peuvent aussi, je vous l'ai dit, représenter les organes sous forme de très belles images, images qui demeurent cependant imparfaites, maladroitement, par rapport à celles que perçoit l'imagination.

On a l'impression que l'imagination apporte une image créée par une puissance maîtresse de l'univers; que le rêve, par contre, ne produit qu'une image maladroitement et informe, mais toutes deux visent à la même chose et représentent spirituellement l'organisme intérieur de l'homme.

Cette notion une fois acquise nous amène, aisément, à une nouvelle conception qui a sa pleine valeur. Quand,

au moyen de l'imagination, on découvre la puissante image éthérique de l'homme pré-terrestre et qu'on voit celle-ci se cristalliser, en quelque sorte, dans la forme humaine physique, on est tenté de se demander ce qui adviendrait des images du rêve qui se rapportent à des organes intérieurs si elles possédaient le même pouvoir. Elles donneraient naissance à des caricatures d'organe. Le foie humain, qui est un organe parfait, est né d'une représentation imagée qui remonte à l'existence pré-terrestre. Si l'image du rêve se réalisait et prenait la forme d'un foie, l'homme n'aurait pas un foie humain, ni même un foie animal, il aurait un foie caricatural.

Ce fait nous permet de pénétrer profondément dans la constitution de l'être humain. Car il est tout à fait clair qu'il y a une ressemblance entre l'imagination et le rêve. Demandons-nous d'où vient cette ressemblance.

Allons plus loin encore. Considérons les rêves de la première espèce, ceux qui se rapportent à des événements extérieurs. A première vue ceux-ci n'ont de ressemblance avec rien de ce qui appartient à la vie imaginative. Mais cette vie imaginative nous ramène à une existence pré-terrestre de l'homme, au cours de laquelle il n'est point en rapport avec d'autres hommes physiques; de la vision imaginative nous passons à la représentation d'expériences spirituelles pré-terrestres. Considérez bien ce fait.

En observant l'être intérieur de l'homme, nous avons l'impression que certaines images symboliques, aussi bien celles de l'imagination que celles du rêve, se rapportent à son organisme. Par contre, il nous paraît que les imaginations qui ont trait à des événements extérieurs n'ont aucun rapport avec l'organisme. Mais elles ne se rattachent pas davantage à la vie terrestre, elles nous ramènent à des expériences de l'existence pré-terrestre. Il n'y a qu'à ces expériences que l'on puisse

comparer les rêves qui se rapportent à des événements de la vie terrestre, bien qu'ils n'aient avec eux aucun lien intime. Ce lien intime existe, par contre, pour les rêves de la deuxième espèce.

A quoi donc veux-je en venir, en vous exposant toutes ces choses? Je voudrais vous faire sentir qu'il existe une manière profonde d'observer la vie humaine, laquelle fait surgir de véritables énigmes. De nos jours, les hommes observent la vie d'une manière vraiment trop superficielle. Sinon, ils seraient frappés par tous les faits que nous venons de passer en revue. Dans un certain sens, cependant, ces faits les frappent, bien qu'ils n'en aient pas conscience. Ils ne se rendent pas compte combien leurs rêves influencent leur vie. Ils les considèrent comme des phénomènes passagers, parce qu'ils ne savent pas qu'en eux se manifeste l'action du Moi ou du corps astral. Mais il est d'autres phénomènes plus frappants et qui rendent encore plus brûlantes les énigmes que nous avons vu surgir devant nous.

Les personnes qui suivent depuis longtemps mes conférences, m'ont déjà entendu parler de toutes ces choses. Je désire revenir, aujourd'hui, sur certains états pathologiques au cours desquels le malade perd contact avec la vie qui s'efface de sa mémoire. J'ai déjà cité le cas d'une personne que j'ai connue moi-même; elle quitta un jour, inconsciemment, sa maison, sa famille, se rendit à la gare, prit un billet et parvint jusqu'à une station éloignée, dans un état voisin du somnambulisme. Arrivée à cette station, cette personne prit un nouveau billet et poursuivit sa route, pendant longtemps elle continua son voyage. On put reconstituer plus tard son itinéraire, lorsqu'on étudia son cas. Partie d'une ville du sud de l'Allemagne, elle avait traversé Budapest, la Pologne, Lemberg, etc. Elle revint finalement à elle et sa conscience reprit tout à coup son activité dans un asile de

nuit de Berlin, où elle avait fini par échouer. Elle ne garda aucun souvenir des quelques semaines qui avaient précédé ce moment. Elle se rappela seulement la dernière chose qu'elle avait faite chez elle avant de partir, tout le reste était éteint. Il fallut reconstituer, sans son aide, tout son voyage. Il est certain, que, dans un cas semblable, le Moi ne participe pas des actes de l'individu. Si vous parcourez la littérature spéciale qui s'occupe de ce genre d'affections, vous y trouverez des centaines et des centaines de cas analogues à celui-ci. Que se passe-t-il, en réalité, chez ces malades?

Etudions les rêves d'une personne atteinte de cette affection, nous ferons une découverte remarquable. Nous trouverons en effet que, à certains moments de sa vie, cette personne eut des rêves d'une extraordinaire vivacité. Elle s'y voyait réalisant certaines entreprises, nourrissant certains projets.

Remarquez que, dans les rêves d'une personne saine d'esprit, les intentions, les projets jouent un rôle très faible ou même n'interviennent pas du tout. L'être sain peut avoir les rêves les plus extraordinaires, mais il est rare qu'il s'y livre à des projets quelconques. Si, par hasard, cela lui arrive, il se moque généralement, à son réveil, des intentions qu'il a pu nourrir en rêve.

Par contre, si vous examinez les rêves de personnes souffrant d'un état intermittent de non conscience, vous verrez qu'elles prennent en rêve, des décisions et, qu'à leur réveil, elles les envisagent avec beaucoup de sérieux, à tel point qu'elles ont même des remords, lorsqu'elles se trouvent dans l'impossibilité de les réaliser. Ces décisions sont, en effet, parfois si bizarres au grand jour du monde physique, qu'elles sont impossibles à exécuter. On voit, alors, ces malades en proie à l'angoisse et dans un état de grande excitation. Ce sont là des symptômes caractéristiques de cette affection qui donne lieu,

à certains moments, à des troubles graves de la conscience, laquelle semble alors s'éteindre.

Lorsqu'on apprend à observer les hommes, on peut discerner ceux qui pourraient, un jour, être atteints d'un trouble de ce genre et dont la conscience est susceptible de s'éteindre. Quelque chose chez ces personnes, indique qu'elles ne sont jamais tout à fait éveillées à l'égard de certains événements extérieurs ou intérieurs. Si on les examine de plus près, on découvre, peu à peu, que la nuit, pendant leur sommeil, leur Moi se sépare à tel point de leurs corps physique et éthérique, qu'elles sont entraînées trop loin de ceux-ci et qu'au réveil elles ne parviennent plus à ramener en elles les impressions recueillies dans le monde spirituel, dans lequel elles s'étaient trop profondément enfoncées. Ces impressions à demi rapportées finissent par retenir leur Moi captif, alors se produit l'état morbide dont nous avons parlé.

Il est particulièrement intéressant d'étudier la vie du rêve chez une personne présentant aussi un trouble de la conscience. Cette vie de rêve est, en effet, chez elle très différente et beaucoup plus intéressante que chez l'homme normal. Bien entendu, elle n'en a pas moins ses mauvais côtés; à vrai dire, pour l'observateur, la maladie est toujours plus intéressante que la santé. Je dis bien pour l'observateur qui veut acquérir la connaissance de l'être humain, car elle ne l'est certainement pas pour l'être qui souffre. La vie du rêve chez un homme atteint d'un trouble pathologique de la conscience, tel que celui que nous étudions ici, est sans contredit beaucoup plus intéressante que celle d'un être en état de parfait équilibre.

Tous les faits que nous venons d'examiner vous permettent de soupçonner le rapport qu'il peut y avoir entre le Moi et le monde du rêve en général; je dirai

plus, ils le prouvent à l'évidence. Les questions suivantes se posent alors: comment expliquer les images du rêve qui sont en relation avec nos organes intérieurs et quel est leur rapport avec les imaginations qui concernent ces mêmes organes? Au premier abord il apparaît que les images qui se révèlent à l'imagination et qui ont trait à l'organisme intérieur remontent au temps où l'homme ne possédait pas de corps physique, où il ne vivait pas sur la terre. Les images du rêve, par contre, sont le propre de l'homme pendant qu'il vit dans le monde physique. Ainsi les imaginations nous ramènent dans le passé et les images du rêve ont trait au présent. Cependant, bien qu'une image de rêve ordinaire, ayant trait à un organe intérieur, soit vraiment comme la caricature de cet organe, tandis que l'imagination correspond au contraire au véritable organe, nous pouvons dire que cette caricature possède, à l'état latent, le pouvoir de se développer jusqu'à devenir réellement un organe. En contemplant la caricature, nous nous disons qu'elle pourrait devenir un organe parfait.

C'est ici le point de départ de nouvelles considérations que nous aborderons demain. Nous chercherons à répondre à la question suivante: L'image que nous offre l'imagination n'aurait-elle pas trait à la vie passée de l'homme? et le rêve ne serait-il pas le rudiment de l'imagination future? L'image de notre rêve actuel ne deviendrait-elle pas, dans notre incarnation à venir, l'imagination vers laquelle nous jetterons alors un regard rétrospectif? Le rêve ne serait-il pas le germe de l'imagination?

Telle est la question importante qui se pose devant nous. En étudiant le rêve nous avons réuni un certain nombre de faits qui nous ont peu à peu rapprochés de la question des vies successives de l'homme sur la terre. Ils nous ont prouvé, en même temps, qu'il faut appro-

fondir la vie humaine et fournir un effort plus grand qu'on n'y est accoutumé, si l'on veut atteindre à cette science initiatique qui nous découvre l'être de l'homme.

Une conférence comme celle que je termine à présent a pour but de faire ressortir combien superficielles sont les méthodes d'observation de notre civilisation moderne. Dans tous les domaines, il faut que notre regard pénètre profondément. Il nous conduira alors à la Science Spirituelle.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 9 février 1924

J'ai essayé hier, de vous montrer comment l'étude approfondie de la vie du rêve conduit jusqu'au seuil de la science initiatique, mais je n'ai considéré ce sujet qu'au point de vue de la conscience ordinaire. Aujourd'hui, j'ai pour tâche de l'étudier à l'aide de la conscience imaginative. Je me placerai donc au point de vue d'un homme qui serait arrivé à pouvoir contempler le monde sous forme d'imaginations.

Laissons de côté, pour le moment, la différence que nous avons établie hier entre les deux espèces de rêves propres à l'homme, et considérons le rêve en soi. Demandons-nous quelle vision on en a quand on a acquis la connaissance imaginative et comparons cette vision avec celle que nous avons de nous-même, de notre nature humaine, de nos organes ou de l'organisme humain, en général. Nous aurons ainsi une vue exacte de la question. Le monde du rêve et les organismes physique et éthérique de l'homme revêtent, pour la conscience imaginative, un aspect très différent de celui qu'ils présentent à la conscience ordinaire. L'imaginatif rêve, lui aussi, et ses rêves sont parfois aussi chaotiques que ceux des autres hommes. Son expérience personnelle lui permet donc de juger du monde des rêves, puisqu'à côté de sa vie imaginative, qui est une vie intérieurement ordonnée et lumineuse, il possède une vie de rêve en tout semblable à celle de l'homme ordinaire doué de conscience normale et qu'il a également une vie extérieure de veille semblable à celle des autres hommes.

Je vous ai souvent fait remarquer que l'acquisition de la véritable vision spirituelle ne fait nullement de l'homme

un rêveur ou un songe-creux dont toute la vie serait absorbée par les mondes supérieurs et qui perdrait de vue la réalité extérieure. L'homme qui ne vit que dans les mondes supérieurs ou qui ne rêve que de ces mondes, n'est nullement un initié, mais il présente un cas pathologique; ce n'est peut-être qu'un malade de l'âme, mais c'est certainement un malade.

La connaissance initiatique véritable n'éloigne pas l'homme de la vie physique et des circonstances variées qu'elle présente. Les facultés nouvelles qu'il acquiert font, au contraire, de l'initié un observateur plus exact, plus consciencieux de la vie. Et l'on peut affirmer que les hommes qui ne possèdent pas le sens des réalités ordinaires de l'existence, et qui, au lieu de s'intéresser à toutes les particularités de la vie des autres hommes, «planent» au-dessus de ces «vulgaires» contingences, sans souci de les comprendre, prouvent, déjà, par ce seul fait, qu'ils ne possèdent pas la vraie clairvoyance. L'imaginatif – je ne parle ici que de lui, mais l'on pourrait en dire autant de l'inspiré et de l'intuitif – connaît donc fort bien, par sa propre expérience, la vie du rêve. Cependant, il en a une conception spéciale. Il se sent lié à son rêve à un bien plus haut degré que l'homme doué de conscience ordinaire, ses facultés nouvelles lui permettent de le prendre plus au sérieux. A vrai dire, l'imagination seule nous en donne le droit, car elle nous rend capables de discerner ce qu'il cache et, surtout, d'en saisir le cours dramatique avec ses crises, ses catastrophes, son dénouement. Or, tout ceci a beaucoup plus d'importance que le sujet du rêve proprement dit. Celui-ci cesse même d'avoir de l'intérêt pour l'imaginatif dont tout l'effort tend à se rendre compte si le rêve s'achève dans une crise, s'il se résout en un sentiment de joie, d'allégement, ou, au contraire, en une sensation de pesanteur ou en d'autres impressions semblables.

C'est cette évolution, ce cours dramatique du rêve, qui prennent, je ne puis cesser de le répéter, de l'importance pour l'initié, alors qu'ils n'en ont guère, pour la conscience ordinaire. L'imaginatif pénètre derrière les coulisses du rêve et il découvre entre celui-ci et l'entité spirituelle de l'homme un rapport tout à fait particulier. Au point de vue spirituel, le rêve est, véritablement, par rapport à l'homme, ce que la graine de la plante est par rapport à la plante elle-même. Dans le drame du rêve, l'imaginatif apprend surtout à trouver le germe de l'homme spirituel. Ce germe lui apparaît, en réalité, comme une chose étrangère à la vie actuelle de l'homme, de même que la graine recueillie à l'automne est étrangère à l'évolution de la plante durant la même année et ne participe que du développement de l'année à venir. C'est cette manière de considérer le rêve qui donne à l'homme doué de conscience imaginative les plus puissantes impressions parce qu'elle lui permet de percevoir, de plus en plus, dans son propre être, alors qu'il rêve, un élément qui se transmettra à sa prochaine vie terrestre lorsqu'il se sera développé dans le monde spirituel, en attendant une nouvelle naissance. Le clairvoyant apprend donc à percevoir, dans le rêve, le germe de son incarnation future. C'est là une chose extrêmement importante. Elle se trouve encore confirmée si l'on compare l'impression profonde qu'éprouve l'imaginatif devant cette révélation, avec la vision qu'il a de l'homme physique et de ses organes. Cet homme physique se transforme également pour lui. Il éprouve devant cette transformation le même sentiment que celui que l'on éprouve devant une plante dont on avait contemplé le délicieux épanouissement et qui commence à se faner. Lorsque la conscience imaginative considère les organes physiques du foie, du poumon, de l'estomac et, en particulier, celui du cerveau, elle a l'impression qu'au

point de vue spirituel, ces organes ressemblent à des plantes qui se fanent.

Il n'y a rien d'agréable, direz-vous, à considérer l'homme physique à l'aide de l'imagination, et à reconnaître en lui un être en voie de flétrissure. Jamais les hommes qui ont acquis la science initiatique n'ont prétendu qu'elle avait pour but d'offrir des sensations agréables. Elle doit nous révéler la vérité, non point nous donner du plaisir. Mais il faut remarquer, d'autre part, qu'à mesure que l'on apprend à voir dans l'homme un être qui se flétrit, on découvre, d'autre part, en lui une entité spirituelle. A vrai dire, seul celui qui a reconnu dans l'organisme physique un élément en voie de décomposition, peut voir s'illuminer cet être spirituel. En définitive, l'image de l'homme ne devient donc pas moins belle pour lui. Elle est, au contraire, plus belle et aussi plus vraie; ayant observé la décrépitude spirituelle des organes physiques de l'homme, ceux-ci lui apparaissent doublés de leur contenu éthérique, comme un legs de l'incarnation terrestre antérieure, ils doivent se flétrir dans l'incarnation présente.

A ce moment, s'éveille dans le clairvoyant la représentation exacte de l'être humain et de son développement. Issu de la dernière incarnation, il se flétrit dans celle-ci et donne naissance au germe de la vie terrestre future. Plus que tout le reste de l'organisme, la tête humaine est soumise à ce processus de dépérissement; or, le rêve apparaît à la conscience imaginative comme une émanation de la tête. Par contre, l'appareil de nutrition se présente à la vision imaginative comme le moins décomposé, le plus semblable au rêve ordinaire, le plus lié par sa forme et son contenu à l'avenir de l'homme. Le système rythmique, localisé dans le thorax, les relie entre eux et maintient l'équilibre. Le cœur humain se présente comme un organe tout particulièrement curieux.

Il se flétrit, et cependant il se transmet à l'incarnation suivante, sinon tout à fait le même, au moins très semblable à ce qu'il était, bien que perfectionné, ennobli dans sa forme.

Voilà pourquoi lorsqu'on veut représenter l'homme sous sa forme spirituelle, il peut y avoir une certaine vérité, à le doter d'un visage empreint de sagesse et même marqué par l'âge, de pieds et de mains d'enfant et d'ailes qui indiquent son éloignement de la terre, et qui, par quelque signe, rappellent l'organe du cœur.

L'imaginatif, qui essaye d'évoquer en un tableau de ce genre sa vision de l'homme, ne crée pas une œuvre symbolique, au sens péjoratif de ce mot, sens qui convient au symbolisme insipide de la civilisation moderne. Son tableau contient, au contraire, certains éléments empruntés à la réalité physique, mais il s'élève en même temps au-dessus de celle-ci. Il faut dire aussi que l'on est obligé parfois de se servir de figures paradoxales lorsqu'on veut «exprimer» le monde spirituel, car ce monde apparaît si différent du monde physique qu'il semble souvent paradoxal. Voici, par exemple, les sentiments que l'on éprouve lorsqu'on commence à considérer l'homme à l'aide de la conscience imaginative et que l'on observe sa tête: «Avec quelle acuité ne faut-il pas que je pense, se dit-on, pour soutenir la vision de la tête humaine!» Lorsqu'on réfléchit à celle-ci en s'aidant de la connaissance imaginative, même si on a entraîné sa pensée, durant toute sa vie, jusqu'à la rendre très subtile, on ne parvient pas à comprendre la merveilleuse structure de cet organe physique.

La tête se transforme en une chose spirituelle et, du fait même de la fermeté de sa forme, elle devient plus merveilleuse lorsqu'elle apparaît en voie de décrépitude. En effet, les circonvolutions cérébrales flétries se montrent pleines de profonds mystères, mystères qui tou-

chent à la création du monde. Lorsque nous commençons à comprendre la tête, nous sentons notre regard spirituel s'enfoncer dans ces mystères, mais chaque fois que nous essayons de les saisir, nous voyons s'obscurcir notre pensée.

Par contre, quand nous cherchons à comprendre le système nutritif de l'homme, à l'aide de notre conscience imaginative, nous sommes amenés à nous dire: «Ici mon intelligence, si subtile soit-elle, ne me sert de rien; il est préférable que je dorme et que je rêve de ces organes.» C'est en effet lorsque nous en rêvons, mais en un rêve éveillé, que nous les comprenons le mieux.

Vous voyez donc qu'il nous faut arriver à différencier infiniment nos moyens d'observation, pour devenir capables d'étudier imaginativement l'organisme humain. Il faut que nous fassions appel à toute notre intelligence, à une intelligence formidable pour considérer la tête humaine; il faut que nous devenions des rêveurs lorsque nous contemplons le système nutritif et, pour aborder le système rythmique, il faut, en quelque sorte, que nous oscillions entre le rêve et la veille, si nous voulons en saisir la structure merveilleuse.

Tout cet ensemble d'organes nous apparaît comme un reliquat de la vie terrestre antérieure, et c'est sous cette forme qu'apparaît à l'imaginatif l'être humain que nous ne connaissons, en général, qu'à l'état de veille. J'ai montré hier dans quelle mesure l'homme intervient dans sa propre vie actuelle. Nous avons vu qu'en réalité il ne participe lui-même aux actes qu'il accomplit que pour autant qu'il en rêve. Le reste est accompli par les dieux. Voilà dans quelle mesure le présent agit dans la vie, tout le reste vient du passé, on le constate lorsqu'on contemple l'organisme humain en train de se flétrir. Si on considère, au contraire, ce que l'homme connaît de lui-même dans ses rêves, on découvre qu'il prépare là l'être

de sa prochaine vie terrestre. Il nous est tout à fait possible de distinguer ces différents éléments.

C'est ainsi que l'observation de l'homme, à l'état de veille et celle de l'homme endormi, amènent l'imaginatif à étudier son développement d'une incarnation à l'autre. Or, aussi bien dans l'homme éveillé que dans celui qui dort, une place toute spéciale est prise par l'élément psychique que nous appelons le souvenir, souvenir que conserve la mémoire. Vous évoquez vos souvenirs sous forme de pensées, de représentations, vous créez des représentations de vos expériences passées; vous savez que vos expériences perdent ainsi de leur vivacité, de leur couleur, de la faculté qu'elles ont de vous impressionner. Les choses pâlisent dans le souvenir, d'autre part, celui-ci nous apparaît comme étroitement lié à l'essence de notre être, de laquelle il semble même participer, mais les âmes humaines ne sont pas, en général, assez sincères envers elles-mêmes pour s'avouer la vérité sur ce point. Lorsque vous regardez au fond de vous-même, pour découvrir ce que vous êtes réellement, ce qu'est votre Moi, trouvez-vous, en effet, autre chose que votre souvenir? Lorsque vous essayez de remonter jusqu'à votre Moi, trouvez-vous autre chose que les images de votre existence passée? Il est vrai, toutefois, qu'en elles vous percevez une sorte de vie, d'activité intérieure, mais celle-ci demeure obscure et indéfinie. Le Moi vivant dans le monde terrestre vous apparaît sous la forme du souvenir. Quel aspect prend devant la conscience imaginative ce monde que renferme la mémoire et dont le caractère psychique et obscur s'avère aussitôt évoqué? Il se présente, immédiatement, devant la conscience imaginative, comme un tableau où tous les événements de la vie terrestre actuelle prennent l'aspect d'images puissantes.

L'imagination accroît la faculté du souvenir, et lui

permet d'embrasser toute la vie jusqu'à la naissance. L'âme se sent soulevée hors de l'espace, elle pénètre dans un monde où tout est devenir. Toute sa vie terrestre écoulée se déploie ainsi qu'en un tableau, le temps devient espace. Le regard embrasse, comme dans une sorte de panorama, tous les événements passés et l'on peut dire que le souvenir s'élargit et s'étend.

Notre conscience ordinaire ne peut saisir qu'un seul moment du temps. Supposons qu'à quarante ans nous nous souvenions d'un événement qui s'est produit il y a vingt ans. Si nous faisons alors appel, non point à l'imagination, mais à notre faculté de représentation ordinaire, l'événement en question, quoique réel, nous apparaîtra comme très éloigné dans l'espace. Lorsque nous considérons le même événement à l'aide de l'imagination, nous nous rendons compte qu'il demeure, qu'il n'a pas plus disparu que ne disparaissent les arbres les plus éloignés d'une allée, il subsiste, et nous reconnaissons que le souvenir que nous portons en nous, à l'état de conscience ordinaire, est une grave illusion. Le considérer comme une réalité est aussi faux qu'il serait faux de prendre pour le tronc réel d'un arbre une coupe pratiquée dans cet arbre. Cette coupe n'a pas d'existence en soi, le tronc de l'arbre est au-dessus et au-dessous d'elle. De même lorsqu'on considère le souvenir, à l'aide de l'imagination, on comprend qu'il perd toute existence réelle si on le considère isolément. La mémoire, maintenant, englobe la vie toute entière, jusqu'à la naissance, parfois même au-delà. Tout le passé devient présent. Il est, il existe. Il nous apparaît comme s'éloignant vers la périphérie, mais il n'en est pas moins présent.

Or, lorsqu'on a compris cela, lorsqu'on a acquis cette vision des choses, on se trouve en possession d'une connaissance que toute véritable observation doit confirmer.

Cette connaissance est la suivante. Lorsque l'âme quitte le corps physique et franchit la porte de la mort, les premiers jours de son existence nouvelle sont forcément occupés par la révision de l'incarnation qui vient de s'achever. Elle contemple, en effet, pendant plusieurs jours, le panorama de sa vie; celui-ci se compose de puissantes images, images lumineuses, brillantes, impressionnantes.

Mais il s'agit, maintenant de progresser dans la connaissance imaginative. La vie s'enrichit, en un certain sens; des choses apparaissent désormais naturelles, qui, jusqu'alors, donnaient une toute autre impression. Supposons, par exemple, que l'âme considère ses rapports avec d'autres personnes, les intentions qui lui dictèrent sa conduite à leur égard, l'attitude qu'elle a prise, les actes qu'elle a accomplis. Dans la vie ordinaire, ces choses ont attiré plus ou moins son attention, selon son plus ou moins d'insouciance. Mais, à présent, elles s'imposent à l'âme, la forcent à se représenter sa propre conduite. Ce qu'elle en saisit à ce moment, cependant, n'est encore qu'un côté de ces choses. Supposons qu'elle ait accompli une bonne action envers quelqu'un. Elle en a vu les conséquences, elle a réalisé la satisfaction éprouvée par cette personne, l'avantage même qu'elle a pu en retirer, elle a reconnu les effets que son acte a pu déterminer dans le monde physique. Si, par contre, son action a été mauvaise, elle a également vu le dommage causé, le mal physique qui a pu en résulter et la peine produite; elle a pu les constater dans le monde physique, si elle ne s'est pas délibérément soustraite à la vision des conséquences de ses actes. Mais tout ceci n'en représente encore qu'un seul côté: chaque acte accompli, à l'égard des autres êtres de la nature, est double. Supposons une bonne action, elle revêt dans le monde spirituel une existence propre, une signification

particulière. Elle crée un centre de chaleur spirituelle, irradiante. De toute bonne action émane de la chaleur psychique, de toute mauvaise, au contraire, du froid. Voilà comment, selon l'attitude que nous prenons à l'égard de nos semblables, nous répandons du froid ou de la chaleur dans le monde spirituel, et certaines actions humaines émettent des rayons lumineux, alors que d'autres créent l'obscurité. Concluons de tout ce qui précède que nous ne connaissons sur la terre que l'un des côtés des actes que nous y accomplissons.

Reconnaissons que les perceptions de la conscience ordinaire disparaissent devant celles de la conscience imaginative. Qu'un être ait bénéficié ou, au contraire, souffert de notre action, c'est à notre conscience ordinaire à le reconnaître. Mais ce qui se révèle à la conscience imaginative, c'est l'effet produit par notre action dans le monde spirituel, que cette action soit bonne, mauvaise, sage ou folle, qu'elle y répande la chaleur, le froid, la lumière ou l'obscurité (et ses effets peuvent être multiples). «Tant que ma conscience ordinaire agissait seule dans mes actions, se dit-elle, j'ignorais ce que celles-ci déterminaient dans le monde spirituel, leur action était cependant bien réelle. J'ignorais que mes actes pouvaient être les sources d'un rayonnement psychique lumineux et chaud. Mon ignorance et mon manque de vision spirituelle n'empêchaient nullement cet effet de se produire. J'ai connu cet effet, je l'ai ressenti, mais dans mon subconscient. Mes yeux, les yeux de mon âme, de ma conscience supérieure reconnaissent bien, à présent, qu'en accomplissant une bonne action je faisais du bien aux autres êtres et qu'en accomplissant une mauvaise action je leur faisais du mal; ainsi ai-je éprouvé subconsciemment la valeur que mes actes possédaient dans le monde spirituel.»

Dès l'instant où la conscience imaginative s'est suffi-

samment développée et intensifiée pour percevoir ces choses, elle ne contemple plus seulement le panorama de sa vie passée, mais elle est contrainte de reconnaître qu'on n'est un être humain complet que lorsqu'on perçoit le second côté de ses actions et de ses expériences terrestres. Jusqu'à présent l'âme y était restée insensible, elle se sent maintenant comme infirme devant le panorama de sa vie qui s'étend jusqu'à sa naissance et même parfois au-delà. Il lui semble qu'elle se trouve amputée d'une partie d'elle-même, elle se répète constamment qu'elle aurait dû éprouver ces choses, faute de quoi elle ressemble à un être privé d'un œil ou d'un bras. «La moitié de chacune de mes expériences m'a échappé», se dit-elle. Il est indispensable que ce sentiment d'amputation, éprouvé devant les expériences traversées pendant la vie, survienne au cours du développement de la conscience imaginative. Il faut surtout que l'âme sente que la vie ordinaire lui a dissimulé quelque chose.

A notre époque matérialiste, cette épreuve est particulièrement frappante, parce qu'on n'est pas habitué à admettre que les actions humaines peuvent avoir d'autres effets et une autre signification que ceux qu'elles manifestent dans le monde physique.

Prétendre qu'à côté de l'effet physique il puisse y en avoir un second dans le monde spirituel, c'est s'exposer à passer pour un fou. Cependant cela est. Et, pour la conscience inspirée qui le découvre, naît le sentiment d'une infirmité de son être. «Il faut, se dit-elle, que je trouve l'occasion d'éprouver tout ce que j'ai ignoré.» Mais cela n'est possible que dans certains cas particuliers et même alors dans une très faible mesure.

L'initié, qui approfondit la vie, se sent pénétré de gravité lorsqu'il constate qu'au fond cette vie exige beaucoup de choses qu'il est incapable de réaliser, en

sorte qu'il contracte une dette envers l'avenir. «La vie, se dit-il, m'impose des devoirs, je devrais les accomplir pendant mon existence terrestre, mais j'en suis absolument incapable. Je reste donc débiteur de l'univers et je ne saurais éprouver les choses qui me sont restées étrangères durant ma vie avant d'avoir franchi la porte de la mort.» Cette connaissance que donne la science initiatique enrichit la vie, mais souvent d'une façon bien tragique. Elle nous fait sentir que nous conservons envers elle une dette inéluctable et que nous sommes obligés de rester les débiteurs des dieux, puisque la mort seule nous permettra d'éprouver certaines choses et de faire l'expérience que l'univers réclame de nous.

Avoir conscience qu'une partie de notre vie intérieure est représentée par une dette qui ne peut être payée qu'après la mort, c'est sentir s'approfondir infiniment la vie humaine. La science spirituelle n'a pas seulement pour but de nous faire acquérir des connaissances théoriques, ceux qui l'étudient comme toute autre science, feraient, en somme, beaucoup mieux d'étudier un livre de cuisine, au moins seraient-ils contraints de ne pas l'envisager à un point de vue purement théorique, car la vie, et surtout la vie de l'estomac, se charge de nous faire considérer un livre de cuisine à un point de vue plus sérieux que ne l'est le simple point de vue théorique. Lorsque la science spirituelle aborde l'étude de l'homme, il est indispensable qu'elle pénètre profondément dans sa vie à l'aide de sentiment et de cœur.

La vie acquiert pour nous une profondeur inouïe quand nous prenons conscience de la dette que nous avons contractée envers les dieux et quand nous nous rendons compte que la moitié de notre existence nous reste cachée sur la terre. Nous ignorons tout ce qui se déroule au-dessous de la surface de la vie. Lorsque, par l'initiation, nous apprenons à connaître ce monde qui demeure caché

à notre conscience ordinaire, alors nous commençons à saisir l'étendue de notre dette. Notre conscience ordinaire nous permet de reconnaître que nous en avons une, mais non pas de l'évaluer. La conscience initiatique nous permet bien de l'évaluer, mais non pas de la rembourser pendant notre vie actuelle. Il nous faut attendre notre mort. Nous nous en rendons compte alors et, si nous affinons notre conscience morale au point d'avoir le sentiment vivant de la dette que nous avons contractée, nous prouvons que nous sommes mûrs pour poursuivre la lecture de notre vie humaine dans le tableau rétrospectif dont je vous ai parlé plus haut. Après quelques jours nous commençons, en effet, à éprouver toutes ces choses que nous avons ignorées durant notre vie.

A propos de chacune des actions que nous avons accomplies, tant envers les autres hommes qu'envers le monde, il nous faut à présent revivre le côté qui nous était demeuré caché. D'abord apparaissent les dernières actions accomplies par nous avant de mourir, puis nous remontons progressivement le cours de notre vie. Nous prenons conscience d'abord du sens cosmique des mauvaises et des bonnes actions accomplies en dernier lieu. Ce que ces actions signifient pour le monde, voilà ce que nous éprouvons maintenant, ce que nous en avons compris pendant notre vie ne s'offre plus à nous. Nous remontons ensuite le cours du temps et nous revivons notre vie à rebours, nous avons conscience de rester liés à la terre pendant tout le temps où se révèle à nous la signification cosmique de notre vie, puisque c'est ce seul côté de nos actions terrestres que nous retraversons.

L'homme qui fait cette expérience a, à ce moment là, le sentiment que ce qui lui reste de vie à vivre est concentré dans le sein de l'univers. Une sorte de vie embryonnaire commence pour lui entre la mort et la nouvelle naissance. Il ne repose pas dans le sein d'une mère,

mais dans celui du monde, de ce monde, notamment, qui se trouve constitué par tout le côté de sa vie terrestre qu'il a ignoré. Il revit sa vie, mais selon son sens cosmique. Il le fait avec une conscience fortement partagée. En effet, tandis que nous vivons dans le monde physique, au milieu de tous les êtres, nous nous sentons pareils à des rois par rapport à eux. L'homme n'a-t-il pas, en effet, le sentiment que les autres règnes de la nature lui sont inférieurs? Il se sent capable de les juger, mais il n'admet pas qu'ils puissent le juger lui-même. Il se trouve supérieur à tout. Or, ce sentiment change lorsque, après la mort, il fait l'expérience que je viens de vous décrire. Il ne se trouve pas alors en face des règnes inférieurs de la nature, mais en face des règnes du monde spirituel qui dominent les hommes. Il se sent alors l'être inférieur, tous les autres s'élèvent au-dessus de lui.

Le sentiment de la présence de ces êtres supérieurs dure pendant tout le temps qui se passe pour lui à revivre le côté de sa vie terrestre qui lui était resté caché, et ces êtres témoignent de leur sympathie ou de leur antipathie pour les expériences qu'il traverse, à présent, et qui sont la conséquence de sa vie terrestre. Tandis qu'il revit celle-ci, immédiatement après sa mort, il sent se déverser sur lui une sorte de pluie spirituelle. Il vit le côté spirituel des actes qu'il a accomplis, et il a l'impression que tombent sur lui, comme des gouttes de pluie, les sympathies et les antipathies des hautes entités, qui s'élèvent au-dessus des hommes. A ce moment, son être spirituel reconnaît que celles de ses actions sur lesquelles rayonne la sympathie des hiérarchies spirituelles sont recueillies par l'univers dans lequel elles s'insèrent et qu'elles enrichissent. Les actions sur lesquelles se déverse, au contraire, l'antipathie des hiérarchies sont repoussées par le Cosmos. Elles y constitueraient un apport funeste,

aussi l'homme se voit-il contraint de les conserver en lui.

C'est ainsi que l'antipathie des Esprits supérieurs se déverse sur tout acte méchant exercé contre un autre être. L'homme sent que ce rapport d'antipathie entre ses actions mauvaises et les hiérarchies spirituelles aurait pour l'univers des conséquences graves si, au lieu de les garder à part lui, il les laissait se répandre. Il amasse ainsi, en lui-même, les actes qui ont encouru l'antipathie des Entités spirituelles et pose les fondements de son karma. Ce karma se manifestera dans sa prochaine incarnation, où il devra trouver sa compensation dans d'autres actes.

On peut donner du passage de l'être humain à travers le monde de l'âme, après la mort, une description en quelque sorte extérieure. C'est ce que j'ai fait dans mon ouvrage *Théosophie*. On s'appuie alors sur la déduction logique à laquelle nous a accoutumé notre époque. Mais ici, mon intention est de récapituler, pour ainsi dire, devant les membres de la Société Anthroposophique, les enseignements qui forment le système de l'Anthroposophie et de leur donner de toutes ces choses une impression plus intime, afin de leur faire pressentir la nature des expériences que l'individualité humaine traverse après la mort.

Si, après avoir étudié ces expériences, nous revenons au monde des rêves, celui-ci nous apparaît sous un jour nouveau. Comparons, en effet, le sentiment qu'a l'être mort du côté spirituel de ses actions, de sa vie et même de ses pensées terrestres, avec les expériences qu'il faisait durant son sommeil, au cours de sa vie. Inconsciemment, il a déjà connu alors ce qu'il connaît consciemment après sa mort. Ceci nous fait saisir la différence qu'il y a entre ces deux états.

Au cours de notre vie terrestre, notre état de veille est

entrecoupé de périodes de sommeil dont la somme représente normalement le tiers environ de la vie totale.

Or, durant ce tiers de notre vie nous éprouvons le côté spirituel de nos actes, mais nous l'ignorons. Comme des vagues légères, les rêves s'élèvent sur cette mer d'inconscience, ils représentent des échappées sur le côté spirituel de notre vie de veille, ce côté spirituel que le sommeil profond recouvre d'inconscience.

Au cours de notre vie consciente de veille, nous pouvons savoir ce que les hommes pensent et sentent et l'influence bonne ou mauvaise que nos actes exercent sur eux. Pendant notre sommeil, nous éprouvons inconsciemment ce que les dieux pensent des actes que nous avons accomplis et des pensées que nous avons nourries durant notre état de veille. L'inconscience avec laquelle nous éprouvons ces choses fait que l'initié, lorsqu'il parvient à plonger dans les mystères de l'existence, s'apparaît à lui-même comme un infirme, ainsi que je vous l'ai dit, et il sent la dette qui lui incombe. L'homme ordinaire est inconscient de tout cela pendant sa vie; mais, après sa mort, il en devient conscient. Et toute la portion de vie, environ le tiers, pendant laquelle nous nous abandonnons au sommeil est alors revécue par lui. L'être mort revit consciemment, nuit après nuit, les expériences qu'il a traversées inconsciemment pendant son incarnation.

Celui qui dort beaucoup durant sa vie voit s'allonger cette période qui suit la mort; elle est plus courte pour ceux qui dorment peu, mais elle équivaut, à peu près, au tiers de la vie physique, puisque c'est là, en moyenne, le temps que nous consacrons au sommeil. Pour l'homme qui meurt à soixante ans, cette période est donc de vingt ans, elle constitue, au point de vue du monde spirituel, une sorte d'état embryonnaire.

C'est quand cette période est achevée que l'homme

se détache véritablement de la terre dont l'atmosphère cesse, alors seulement, de l'envelopper. Ce n'est qu'à ce moment qu'il naît réellement au monde spirituel, au sein duquel il vit entre la mort et le retour à la vie physique. Le moment où il se glisse hors de l'enveloppe de l'existence terrestre dont il était entouré, spirituellement il est vrai, depuis sa mort, est ressenti par l'homme comme une naissance spirituelle.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 10 février 1924

Ma conférence d'hier, comme celles qui l'ont précédée, a pu vous montrer que l'étude approfondie de la faculté du souvenir, faculté qui appartient en propre à l'homme, nous ouvre sur l'ensemble de la vie humaine et sur ses rapports avec le monde, des perspectives d'une extrême importance. Nous allons analyser aujourd'hui cette faculté elle-même, dans les différentes phases qu'elle présente au cours de la vie de l'homme, et telle d'abord qu'elle apparaît à la conscience ordinaire, que nous possédons depuis la naissance jusqu'à la mort.

L'homme transforme en souvenirs toutes les expériences qu'il fait au cours de sa vie matérielle. Il se sert pour cela de sa pensée, de son sentiment, de sa volonté et même de ses forces physiques. De temps en temps, il ranime dans sa vie intérieure les images du passé qui s'y sont conservées.

Or, comparez ces images qui apparaissent dans votre pensée ou dans votre représentation, tantôt spontanément, tantôt volontairement, et qui demeurent floues et indéterminées, avec les événements auxquels elles se rapportent. Les souvenirs, vous direz-vous, ne sont réellement que des images. Cependant ces images sont tout ce que notre Moi conserve des expériences faites dans le monde extérieur. Nous les portons en nous comme un trésor acquis à l'aide de nos expériences.

S'il est vrai que les souvenirs peuvent s'effacer jusqu'à un certain point, au cours d'états pathologiques, j'y ai fait allusion hier, il faut attribuer ces amnésies à une lésion du Moi lui-même. Nous pourrions parler aussi de certains troubles fort graves, provoqués par des

lésions cérébrales et qui se caractérisent par le fait que des époques entières de la vie passée disparaissent du champ de la conscience. Si, à un moment quelconque de notre existence, nous regardons en arrière et si nous parcourons en pensée le temps qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'à l'heure présente, nous n'aurons le sentiment d'être une entité douée d'une âme que si nous pouvons établir une continuité dans notre souvenir.

Tels sont quelques-uns des traits caractéristiques de cette faculté qui appartient à l'homme pendant sa vie terrestre, elle est encore beaucoup plus que cela. Que serait pour nous le monde extérieur, plein d'impressions constamment changeantes, plein de vie, en un mot, si nous n'étions pas capables de rattacher nos impressions nouvelles à nos impressions anciennes, à nos souvenirs. Apprendre, n'est-ce point, en définitive, rattacher le nouveau à l'ancien, au trésor des souvenirs que l'on porte en soi, et toute la pédagogie ne repose-t-elle pas sur la possibilité de relier les notions nouvelles qui doivent être inculquées à l'enfant à celles qu'il possède déjà sous forme de souvenirs?

Toutes les fois qu'il s'agit de familiariser l'âme avec le monde extérieur ou de l'éveiller à sa propre vie, c'est, en dernière analyse, au souvenir qu'il faut recourir. Nous pouvons donc affirmer que la vie intérieure de l'homme, durant son existence terrestre, est constituée, en majeure partie, par le souvenir.

Considérons, à présent, cette question d'un autre point de vue. Il est facile de se convaincre que la somme de tous les souvenirs que nous portons en nous ne représente encore, malgré tout, qu'un ensemble fragmentaire.

Nous oublions beaucoup de choses au cours de notre vie, cependant, à certains moments, parfois sous une influence pathologique, des événements depuis long-

temps oubliés, reparaissent dans la conscience. C'est en particulier ce qui arrive à l'approche de la mort; bien des choses qui s'étaient depuis longtemps effacées de la mémoire consciente reparaissent à ce moment et les vieillards peuvent se souvenir alors d'événements lointains.

Entre le rêve et le souvenir, il existe également des rapports certains. Lorsqu'on étudie la nature intime du rêve, on remarque que des événements réellement vécus par l'homme sans qu'il y ait prêté attention s'y trouvent évoqués. Ils sont restés gravés dans la vie de l'âme et surgissent au moment où le corps astral et le Moi se trouvent isolés des organes physiques et éthériques qui leur faisaient obstacle. On n'observe pas assez ce phénomène, sinon on se rendrait compte que les souvenirs conscients ne sont que des fragments isolés de tout l'ensemble des impressions que nous recueillons dans le monde et dont nous laissons un grand nombre retomber immédiatement dans l'inconscient, où nous nous les assimilons.

Pendant toute la durée de notre vie terrestre, nous considérons comme éléments essentiels de notre souvenir les pensées qui évoquent en nous des faits écoulés. Ces pensées vont et viennent dans le champ de notre conscience, nous pouvons y faire appel et elles nous servent à déterminer le caractère principal du souvenir.

Mais, lorsque nous avons franchi la porte de la mort, pendant les quelques jours qui suivent notre décès, la vie terrestre qui vient de s'achever pour nous se présente à nous sous forme d'images et dans une sorte de perspective. Les événements vieux de plusieurs années apparaissent en même temps que ceux qui se sont déroulés quelques jours avant notre mort. De même que les objets occupent dans l'espace des places contiguës et nous apparaissent selon une perspective spatiale, les

événements de notre vie passée se présentent maintenant à nous côte à côte, et selon une perspective temporelle inhérente à leur nature. Cependant, à mesure que se déroule le court laps de temps assigné à cette vision, les images de notre vie s'estompent progressivement. Quand, au cours de notre existence physique, nous regardons en nous-même, nous avons l'impression que les images de notre souvenir sont, en quelque sorte, enroulées dans notre âme. Après la mort, elles se déroulent, grandissent et nous avons l'impression qu'elles sont, pour ainsi dire, aspirées par le monde. Le tableau des souvenirs qui se déploie après la mort est d'abord une chose étroitement limitée, mais il s'élargit, de plus en plus, tout en s'estompant. Il arrive un moment où il atteint les proportions d'un univers, mais où il s'obscurcit, en même temps, à tel point, que nous ne pouvons plus que deviner les choses qui, tout d'abord, nous étaient apparues claires et distinctes. Elles finissent enfin par s'évanouir complètement dans l'infini et par disparaître.

Telle est la seconde phase du souvenir, la seconde métamorphose qu'il subit pendant les jours qui suivent immédiatement la mort. Toutes les images auxquelles nous avons étroitement lié notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, nous les voyons grandir, s'étendre, devenir de plus en plus vagues, se perdre enfin dans l'espace infini du Cosmos.

Et il nous semble que notre Moi lui-même, ce que nous avons appelé notre Moi pendant notre vie terrestre, disparaît aussi dans l'univers sans limites. La fin de cette première et courte période est donc marquée par la perte de nos souvenirs et par le sentiment auquel celle-ci donne naissance. Allons-nous nous disperser nous-même, allons-nous nous répandre à travers l'univers jusqu'aux confins du monde? L'être qui nous semblait être nous-même

durant notre vie terrestre, nous apparaît à cet instant comme aspiré par l'univers infini et nous nous sentons emportés avec lui.

L'existence terrestre nous semblait pouvoir se résumer en un ensemble d'images conservées dans la mémoire. L'évanouissement de l'âme que nous éprouvons à ce moment-là nous enlève ce sentiment. Nous entrons ensuite dans la troisième phase du souvenir. Nous apprenons que ce que nous avons pris pour notre Moi pendant notre vie terrestre, n'était que néant par rapport à nous-même. Si nous n'étions autre chose que ce que conservent de nous nos souvenirs, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, nous perdriions toute existence après les quelques jours qui suivent cette mort. Mais voici que se fait jour un élément tout à fait nouveau. Nous nous rendons compte de l'impossibilité où nous sommes de retenir nos souvenirs. Le monde nous les enlève dès que nous avons cessé de vivre. Mais, derrière chacun d'eux, existe une réalité objective, une contrepartie spirituelle qui s'est gravée dans le monde, comme je vous l'ai déjà montré hier. C'est dans cet élément nouveau que nous plongeons à présent. Au fur et à mesure que se sont déroulés les événements de notre vie, chaque être humain, chaque plante, chaque cours d'eau, chaque source, tout ce que nous avons approché a suscité en nous un sentiment, une émotion, une pensée. Tout cela, sans aucune exception, possède sa contrepartie spirituelle qui se grave dans cette réalité supérieure au sein de laquelle nous vivons toujours, en même temps que dans la réalité physique. Une simple poignée de mains échangée produit aussi un effet spirituel. Elle a donc une existence réelle, elle est gravée dans le monde spirituel. Les images de notre vie ne nous entourent que pendant les quelques jours qui suivent immédiatement notre mort, elles nous dissimulent, en

quelque sorte, les traces réelles que nos actes, nos pensées, nos sentiments ont laissées dans le monde. A l'instant où nous franchissons le seuil de l'autre vie, nous sommes assaillis par les images qui composent le tableau de notre dernière incarnation, dont la perspective s'étend jusqu'à la naissance et même au-delà. Mais ces images disparaissent bientôt dans l'infini de l'espace cosmique. Alors, apparaissent les contreparties spirituelles de toutes les actions que nous avons accomplies depuis notre naissance. Et cette vision suscite en nous le désir de refaire la route, de repasser par les mêmes événements.

En général, lorsque dans le monde physique nous allons d'un lieu à un autre, nous savons qu'il nous est également possible de faire la route à rebours. Nous possédons, en effet, dans ce monde physique le sentiment exact de l'espace. Ce que nous ignorons, toutefois, dans notre état de conscience ordinaire, c'est que si nous allons de la naissance à la mort, nous pouvons également remonter de la mort à la naissance. Voilà exactement ce que nous faisons dans le monde spirituel, du fait que nous percevons l'autre côté de tous les événements terrestres que nous avons traversés. Supposons qu'une entité appartenant à l'un des règnes extra-humains de la nature, un arbre, par exemple, ait été pour nous l'objet d'une expérience quelconque, soit que nous l'ayons observé, soit que, bûcheron, nous l'ayons abattu. Toutes ces choses ont leur contrepartie spirituelle et, ce qui est important, leur signification pour l'univers spirituel tout entier; cette signification varie selon que nous n'avons fait qu'observer l'arbre ou que nous l'avons abattu. Dans notre vie terrestre, nous n'avons connu de cet arbre que l'impression qu'il a pu nous donner physiquement, mais, après la mort, pendant que nous remontons en esprit le cours de notre vie

jusqu'à notre naissance, nous apprenons à connaître le côté spirituel de cette impression.

S'il s'agit d'un être humain, si, par exemple, nous avons occasionné une souffrance à un autre homme, notre acte comportait déjà, il est vrai, un effet spirituel dans le monde physique, mais celui-ci n'a pas été pour nous un fait d'expérience personnelle, il était la souffrance éprouvée par l'autre. Qui sait même si cette douleur n'avait pas provoqué, en nous, un sentiment de joie; notre acte avait peut-être été inspiré par un désir de vengeance, ou par une impulsion analogue. Lorsque, après la mort, nous parcourons à rebours les événements de notre vie, ce n'est point notre propre expérience que nous revivons, mais celle d'autrui. Elle est comprise dans la contrepartie spirituelle de notre acte et se trouve gravée dans le monde spirituel. En un mot, l'homme retransverse spirituellement les événements de sa vie, en remontant leur cours depuis sa mort jusqu'à sa naissance.

Ce qui caractérise cette expérience, nous l'avons vu hier, c'est que nous avons le sentiment que des entités de nature suprahumaine y participent. Tandis que nous cherchons à nous diriger à travers les contreparties spirituelles de nos expériences, nous sentons les sympathies et les antipathies inspirées par nos actes et nos pensées aux êtres spirituels, se déverser sur nous d'une façon ininterrompue. Nous saisissons alors la valeur que possèdent pour la vie spirituelle chacune des pensées, chacun des sentiments, chacune des impulsions de notre volonté que nous avons générés au cours de notre vie terrestre. Le mal qu'ont pu occasionner nos actes nous cause une douleur amère. Les passions qui ont agité notre âme sont éprouvées par nous comme une soif ardente qui nous consume, jusqu'au moment où nous reconnaissons l'inanité de toute vie passionnelle au regard du monde

spirituel. Nous nous élevons alors au-dessus de ces passions qui tiennent à notre personnalité terrestre.

Les considérations précédentes montrent clairement en quoi consiste la frontière qui sépare le physique du spirituel. Les hommes prennent facilement certaines de leurs sensations, comme celles de la soif ou de la faim, pour des sensations physiques. Certes, la soif et la faim sont les signes de modifications qui s'opèrent dans l'organisme physique, mais imaginez que celles-ci se produisent dans un corps inanimé, elles ne s'accompagneront d'aucune sensation. Le chimiste peut analyser les transformations qui s'opèrent dans votre corps lorsque vous avez soif, mais s'il provoque les mêmes phénomènes au sein de substances et de forces analogues à celles de votre organisme, quoique se présentant dans un corps dépourvu d'âme, il n'y déterminera aucune sensation de soif ou de faim. Celles-ci ne sont point localisées dans l'élément physique, elles sont bien provoquées par les modifications de l'organisme physique mais elles sont localisées dans l'élément psychique ou astral. Il en est de même de toute sensation accompagnant l'accomplissement de l'une des fonctions du corps. Après la mort, l'âme a soif des appétits qu'elle avait pris l'habitude de satisfaire, à l'aide de moyens physiques, mais qui ont disparu avec le corps abandonné. Elle passe une grande partie de sa vie post-mortem, occupée par la vision rétrospective de la dernière incarnation physique, à s'accoutumer à vivre sans un corps. Elle éprouve une soif ardente et continuelle de certaines émotions que seul pourrait satisfaire le corps physique. De même que l'enfant doit apprendre à se servir de ses organes, à parler, de même, durant la vie comprise entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme doit apprendre à ne plus baser la vie de son âme sur son corps physique. Il doit s'adapter au monde spirituel.

Certains auteurs ont décrit comme un véritable enfer ces expériences qui occupent, comme je vous l'ai montré hier, une portion de temps égale au tiers de la vie physique. Dans une certaine littérature théosophique, par exemple, on trouve des descriptions de ce qu'on appelle suivant la terminologie orientale, le Kamaloca; ces descriptions sont propres à donner la chair de poule, mais elles ne sont pas tout à fait exactes. En effet, ces expériences peuvent sembler terribles lorsqu'on se place à un point de vue physique, à cause du caractère tout à fait inaccoutumé qu'elles présentent, mais il faut savoir s'adapter aux images et aux valeurs du monde terrestre. En effet, tout ce qui fut jouissance et bien-être sur la terre devient ici privation, amère privation et seules, au fond, les expériences qui ne nous ont pas satisfaits, les expériences douloureuses de notre vie donnent ici à notre âme un sentiment de contentement. Sous bien des rapports, celles que nous faisons après la mort revêtent, comparées à celles de la vie terrestre, un caractère angoissant, mais, en réalité, il n'est pas juste de comparer ces deux choses, puisque ce n'est précisément pas sur la terre qu'ont lieu ces expériences, mais dans l'état qui suit la mort, et que l'être cesse à ce moment-là de faire usage de son jugement terrestre.

Supposez, par exemple, que vous ayez causé une souffrance à un autre être. Vous éprouvez cette souffrance, après votre mort, mais, en même temps, vous vous dites (je ne trouve pas d'autre moyen pour exprimer ce sentiment): «Si je n'éprouvais pas cette souffrance, je resterais une âme humaine incomplète, car le mal que j'ai causé dans l'univers me diminue, je ne deviendrai un homme complet que lorsque j'aurai réparé ce mal.»

Selon l'attitude intérieure de l'âme, il lui sera plus ou moins facile de s'élever à cette manière de juger propre à la vie post-mortem, et de considérer comme un

bienfait la douleur que lui fait éprouver celle qu'il a causée à un autre être. Il peut être difficile de s'élever jusqu'à ce point de vue, cependant il est possible de l'atteindre et d'être amené par lui à étudier la vie qui s'étend au-delà de la mort. L'âme peut, en effet, éprouver comme une béatitude la douleur que provoque en elle un grand nombre des actes qu'elle a accomplis durant sa vie. Cette douleur compense, en quelque sorte, ces actes eux-mêmes, parce qu'elle fait progresser l'âme sur la voie de la réalisation totale de son humanité. Sans cette compensation elle n'y atteindrait pas. Le fait d'avoir causé de la souffrance à un autre être, rend l'âme plus mauvaise, et il faut raisonnablement admettre qu'elle a perdu ainsi de sa valeur pour l'univers. Après la mort, elle est heureuse de pouvoir compenser, pour ainsi dire, le mal qu'elle a fait par la souffrance qu'elle en éprouve elle-même.

C'est là, mes chers amis, la troisième phase par laquelle passent les souvenirs. Les premiers jours qui suivent la mort, ils se condensent en images qui sont ensuite dispersées dans l'univers; notre vie intérieure retourne au Cosmos, mais en lui tous les faits de notre vie se trouvent spirituellement gravés, et quand les souvenirs que nous avons tenus enfermés en nous-mêmes, durant notre vie, nous quittent, quand ces prisonniers gagnent le large, alors le monde nous rend à nous-mêmes, en nous renvoyant les faits objectifs qui se sont gravés en lui.

Il n'existe pas de preuve plus convaincante du lien qui rattache l'homme à l'univers que celle qui lui est donnée après sa mort. Il se voit d'abord dépouillé de lui-même, privé de sa vie intérieure, puis le monde le rend à lui-même, et même les expériences douloureuses qu'il fait après la mort, lui apparaissent liées à la nature humaine conçue dans sa totalité. Il semble vraiment que le monde

enlève à l'homme ce qui constituait sa vie intérieure durant son existence terrestre pour lui rendre, en échange, tout ce qu'il a gravé en lui par ses actes. Or, parmi ces actes, ce sont plus particulièrement ceux auxquels il n'a pas prêté attention, ceux qu'il a négligés, mais qui ne s'en sont pas moins gravés en signes clairs, dans la vie spirituelle qui lui rendent le soi.

A travers la vision rétrospective de son existence terrestre, l'homme parvient donc, ainsi, dans l'infini de la vie spirituelle. Sans cette expérience il ne pourrait avoir accès à cette vie, elle seule l'y introduit. C'est ici que se place la quatrième métamorphose du souvenir.

Ayant atteint ce point de son pèlerinage, l'âme sent que, toujours, même pendant sa vie terrestre, il a existé en elle un certain élément que son souvenir ordinaire dissimulait, que sa conscience n'a pas su démêler, mais qui s'est gravé, cependant, dans le monde. A présent l'âme sent qu'elle va se fondre avec cet élément. La signification spirituelle de sa vie terrestre pénètre en elle, et elle devient elle-même cette raison spirituelle de sa vie. Ayant parcouru à rebours sa dernière incarnation terrestre, jusqu'au moment de sa naissance, étant entrée dans le monde spirituel, elle se trouve maintenant, à l'égard de ce monde, dans une position fort singulière. Elle lui présente, en quelque sorte, la contrepartie, la contre-valeur spirituelle de son être. Avoir retracé les événements de sa vie et avoir éprouvé en soi-même la souffrance infligée à un autre être, ou bien avoir perçu la contrepartie spirituelle d'une expérience dont un arbre par exemple a été l'occasion, voilà pour l'âme une expérience, mais ce n'est pas l'expérience du soi. Nous pouvons fort bien comparer l'état dont nous voulons parler ici avec l'état embryonnaire de l'homme avant sa naissance. Cet état embryonnaire et même les premières années de l'enfance, ne s'accompagnent pas

chez l'homme de Soi conscience. Celle-ci ne s'éveille que progressivement aussi, de même l'âme ne s'assimile que lentement les résultats de la vision rétrospective de sa vie terrestre. Elle ne les comprend qu'au fur et à mesure qu'elle pénètre dans le monde spirituel. Alors seulement s'éveille sa Soi conscience spirituelle et elle réalise elle-même, pour ainsi dire, toutes les expériences traversées. Elle se transforme en sa propre contre-valeur spirituelle. Son existence représente vraiment alors, l'envers de l'existence physique. Et cette vie nouvelle l'introduit dans un monde où rien n'existe des règnes ordinaires de la nature, règne minéral, végétal, animal qui appartiennent à la terre, mais où lui apparaissent, par contre, tout d'abord, les âmes qui ont passé avant elle dans l'au-delà et avec lesquelles elle s'était trouvée en rapport, puis les entités spirituelles supérieures.

En tant qu'esprit, nous vivons après la mort parmi les esprits humains et parmi des esprits d'un autre ordre. Cet entourage d'individualités spirituelles compose notre monde et nos relations avec ces individualités, que ce soit celles d'autres hommes ou celles d'entités n'appartenant pas à l'humanité, constituent nos expériences, notre vie, dès l'instant où nous entrons dans le monde et dans la vie spirituels.

De même que, sur la terre, notre vie s'écoulait parmi les êtres extérieurs de la nature, de même elle s'écoule maintenant parmi des entités spirituelles de degrés divers. Or, voici un fait d'importance primordiale. Au cours de la vie comprise entre la mort et la naissance, vie qui se déroule en sens contraire de la vie physique, vie que je vous ai décrite schématiquement au cours de ces conférences, nous avons perçu, se déversant sur toutes nos expériences, comme en une sorte de pluie psychique, les sympathies et les antipathies des entités. Nous commençons, à présent, à percevoir ces entités elles-mêmes;

désormais étant entrés dans le monde spirituel, nous vivons en leur compagnie, et nous nous sentons pénétrés, peu à peu, d'une force qui émane d'elles. Toutes les expériences que nous venons de traverser acquièrent plus de réalité du fait que notre Soi nous devient lui-même spirituellement plus réel. Peu à peu, nous arrivons à nous sentir vivre dans la lumière ou dans l'ombre de ces entités et pénétrés par elles. Jusqu'alors, à mesure que nous acquérions le sens des contre-valeurs spirituelles de nos expériences terrestres nous parvenions à saisir la valeur positive ou négative que les diverses phases de notre vie pouvaient avoir pour l'univers. Nous apprenons maintenant que tout ce que nous avons accompli soit en pensée, soit en action, possède une contrepartie spirituelle qui est gravée dans le monde. Nos actes et nos pensées sont tantôt utiles aux entités que nous apprenons à connaître, tantôt, au contraire, inutiles, selon qu'ils sont ou ne sont pas dans la ligne de l'évolution qu'elles accomplissent ou qu'elles recherchent. Nous nous sentons, positivement, cités à comparaître devant le tribunal des entités du monde spirituel. Nous nous rendons compte si nous avons, oui ou non, agi en harmonie avec elles, si nous avons contribué, en quelque manière, à la réalisation des buts qu'elles poursuivent et qui favorisent l'évolution du monde ou si, au contraire, nous leur avons nui.

L'essentiel est de comprendre que nous ne nous trouvons pas seulement soumis à un jugement abstrait, mais que ce jugement entraîne pour nous une diminution, une dépréciation réelle qui détermine notre être, au moment où nous pénétrons dans le monde spirituel après la mort.

Si, durant notre vie physique, nous avons accompli une action coupable nous nous sommes jugés nous-mêmes quand notre raison et notre conscience nous

l'ont permis. Souvent c'est la loi qui nous a jugés ou les hommes qui nous ont méprisés, mais, en général, à moins d'une sensibilité particulière, nous n'avons guère souffert de ces jugements eux-mêmes, nous n'avons souffert que de leurs conséquences. Par contre, une fois entrés dans le règne des entités spirituelles, le jugement qui nous condamne ne demeure pas purement théorique, nous sentons le regard des êtres spirituels reposer sur nous, fixé sur la diminution et la dégradation de notre être. Il nous semble que ce regard éteint quelque chose dans notre vie elle-même; au contraire, les bonnes actions accomplies par nous, attirent sur nous le regard des hiérarchies spirituelles et ce regard, en nous atteignant, nous confère une réalité psychique et spirituelle que nous n'aurions pas sans cela. La réalité de notre être dépend donc de sa valeur.

On dirait que des ténèbres étouffent notre vie lorsque nous avons contrecarré l'évolution voulue par le monde spirituel. Au contraire, il semble que la lumière nous éveille à une pure vie spirituelle chaque fois que nous avons accompli une action conforme à l'évolution du monde divin. Nous pénétrons dans le royaume des entités spirituelles après avoir traversé toutes les expériences que je vous ai décrites, notre conscience s'accroît, notre éveil s'accroît et nous sentons que, si ce monde exige beaucoup de nous, il accroît en même temps notre propre réalité.

Supposez que nous ayons accompli un acte qui contrecarre l'évolution, un acte, par conséquent, qui ne peut que susciter l'antipathie des êtres spirituels dans le domaine desquels nous sommes entrés. Je vous ai décrit les effets d'un acte de ce genre. Nous sentons qu'il obscurcit notre conscience. Il provoque en nous un engourdissement qui peut aller jusqu'à l'extinction complète de la conscience. Or, il faut que nous nous réveil-

lions de cet état. Il naît alors en nous, du fait de notre vie spirituelle, un sentiment qui, bien qu'infiniment plus réel, peut se comparer à la sensation procurée par un couteau taillant en pleine chair. Quelque réelle que nous apparaisse cette sensation physique, le sentiment spirituel auquel nous faisons allusion l'est infiniment davantage.

En résumé, notre existence spirituelle est l'effet d'une cause que nous avons générée nous-même, et il ressort de tout ce qui précède, que l'homme a bien des raisons pour retourner dans le monde physique. Les traces laissées dans le monde spirituel par ses actes et ses pensées lui permettent de reconnaître le bien et le mal qu'il a fait au cours de sa dernière incarnation, mais ces expériences spirituelles n'ont pu, en somme, que lui révéler ses mauvaises actions; pour les effacer, réellement, il est nécessaire qu'il retourne sur la terre, quand l'occasion lui en sera donnée, afin d'y mieux réaliser sa vie. Mais, dans bien des domaines, il se voit incapable de le faire en une seule existence, et il lui faut plusieurs incarnations pour équilibrer ses actions passées.

Regardons en nous-même. La première chose que nous trouvons quand nous nous détournons du monde extérieur, ce sont nos souvenirs, c'est sur eux que nous édifions notre vie intérieure, c'est à leur source aussi que puise la fantaisie créatrice, la fantaisie de l'artiste.

C'est la première forme du souvenir, derrière elle résident les puissantes images qui surgissent aussitôt que nous franchissons les portes de la mort. Ces images nous sont ravies; elles fuient vers les espaces infinis. Chaque fois que nous nous tournons vers les représentations de notre souvenir, nous pouvons nous dire que, derrière elles, se cachent ces images, ces images qui fuient vers l'infini dès que notre corps nous abandonne. C'est ce corps qui nous permet de retenir des images qui, en

vérité, tendent à devenir idées dans le cosmos. Tandis que nous vivions notre vie terrestre et que nous récoltions des souvenirs, nous laissions derrière nous quelque chose, quelque chose qui réside plus loin que le souvenir, au-delà du souvenir qui vit dans la durée. Nous devons atteindre cette chose en suivant à rebours le cours de notre existence. C'est ici la troisième figure qui se trouve derrière le souvenir. Nous avons d'abord affaire au tissu des souvenirs proprement dits, derrière ceux-ci se trouve, comme enroulé, un puissant tableau cosmique. Derrière le souvenir il y a tout ce qui, de nos actes, se grave dans l'univers. Enfin, ayant expérimenté tout cela, nous nous trouvons en face de nous-même, nous nous trouvons nous-même; nous nous tenons, alors, spirituellement, «nus» devant l'univers, et, au moment où nous pénétrons en lui, l'univers nous revêt de ses «vêtements».

Il nous faut nous tourner vers les souvenirs si nous voulons parvenir à dépasser les limites du temps qui bornent la vie humaine. Les souvenirs que nous amassons durant la vie terrestre sont périssables, ils se dispersent dans le monde. Mais derrière les souvenirs il y a déjà notre Soi, il y a, en outre, l'essence que nous donnent les mondes spirituels pour que nous trouvions le chemin qui conduit du Temps à l'Eternité.

Ouvrages de Rudolf Steiner disponibles en langue française

Editions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II

Textes autobiographiques. Document de Barr

Vérité et Science

Philosophie de la Liberté

Théosophie

Nietzsche, un homme en lutte contre son temps

Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres

Les degrés de la connaissance supérieure

Goethe et sa conception du monde

Théorie de la connaissance de Goethe

Des énigmes de l'âme

Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie: l'homme et sa recherche spirituelle

La vie entre la mort et une nouvelle naissance

Histoire occulte

Réincarnation et Karma

Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI

Un chemin vers la connaissance de soi

Le seuil du monde spirituel

Les trois rencontres de l'âme humaine

Développement occulte de l'homme

Le calendrier de l'âme

Métamorphoses de la vie de l'âme

Expériences de la vie de l'âme

Eveil au contact du moi d'autrui

Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie

Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie

Anthroposophie une cosmosophie vol. I et II

Connaissance. Logique. Pensée pratique

Fondements de l'organisme social

Economie sociale

Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Lumière et matière

Agriculture: fondements de la méthode biodynamique

Bases de la pédagogie
Éducation des éducateurs
Éducation, un problème social
Pédagogie et connaissance de l'homme
Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie
Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Pédagogie curative
Psychopathologie et médecine pastorale
Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit
Physiologie occulte
Médecine et science spirituelle
Thérapeutique et science spirituelle
L'Art de guérir approfondi par la médiation
Médicament et médecine à l'image de l'homme
Santé et maladie

Imagination, Inspiration, Intuition
Le christianisme et les mystères antiques
Entités spirituelles ds. les corps célestes, ds. les règnes de la nature
Forces cosmiques et constitution de l'homme. Mystère de Noël
Questions humaines, réponses cosmiques
Macrososme et microcosme
L'apparition du Christ dans le monde éthérique
Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie:
Kalevala – Songe d'Olaf Asteson – L'âme russe
Lucifer et Ahriman
Centres initiatiques
Mystères: Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne
Mystères du Seuil
Théosophie du Rose-Croix
Christian Rose-Croix et sa mission
Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art
L'art à la lumière de la sagesse des mystères
Le langage des formes du Goethéanum
Essence de la musique. Expérience du son
Nature des couleurs
Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques
L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust
et le Conte du Serpent vert

Goethe: Le serpent vert, les Mystères
Bindel: Les nombres, leurs fondements spirituels
Biesantz/Klingborg: Le Goethéanum: l'impulsion
de Rudolf Steiner en architecture
Raab: Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner
Klingborg: L'art merveilleux des jardins
Klockenbring: Perceval
Mücke/Rudolph: Souvenirs: R. Steiner et l'Université populaire
de Berlin 1899–1904
Floride: Les Rencontres humaines et le Karma
Floride: Les Etapes de la méditation
Streit: Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

Répertoire des œuvres écrites de Rudolf Steiner disponibles en langue française (1983)

1. Introduction aux œuvres scientifiques de Goethe, (1883–1897) partiellement publiées dans Goethe: Traité des Couleurs et Goethe: La Métamorphose des Plantes. (T)
2. Une théorie de la connaissance chez Goethe (1886). (EAR)
3. Goethe, père d'une esthétique nouvelle (1889). (T)
4. Vérité et Science (1892). (EAR)
5. Philosophie de la Liberté (1894). (EAR)
6. Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895). (EAR)
7. Goethe et sa conception du monde (1897). (EAR)
8. Mystique et Esprit moderne (1902). (épuisé)
9. Le Christianisme et les mystères antiques (1902). (EAR)
10. Réincarnation et Karma. Comment le Karma agit (1903) (EAR)
11. Théosophie (1904). (T), (EAR)
12. Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation (1904). (T)
13. Chronique de l'Akasha (1904). (EAR)
14. Les degrés de la connaissance supérieure (1905). (EAR)
15. L'Éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle (1907). (T)
16. Science de l'Occulte (1910). (T)
17. Quatre Dramas-Mystères (1910–1913). Ed. bilingue. (T) (épuisé)
18. Les Guides spirituels de l'Homme et de l'Humanité (1911). (EAR)
19. Le calendrier de l'Âme (1912). Edition bilingue. (EAR)
20. Un chemin vers la connaissance de soi (1912). (EAR)
21. Le seuil du monde spirituel (1913). (EAR)
22. Douze Harmonies zodiacales (1915). Edition bilingue. (T)
23. Des énigmes de l'âme (1917). (EAR)
24. Noces chymiques de Christian Rose-Croix (1917). (EAR)
25. 13 Articles sur la Tripartition sociale (1915–1921) dans le volume: «Fondements de l'Organisme social». (EAR)
26. L'Esprit de Goethe (1918). (EAR)
27. Fondements de l'organisme social (1919). (EAR)
28. Autobiographie (1923–1925). (EAR)
29. Directives anthroposophiques (1924–1925). (T)
30. Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. En collaboration avec le Dr Ita Wegman (1925). (T)

(EAR): Editions Anthroposophiques Romandes, Genève

(T): Editions du Centre Triades, Paris

Extrait de la table des matières

La conscience méditative
La pensée renforcée et l'homme second
L'amour comme force de connaissance
L'organisation du Moi de l'homme
L'essence de la méditation

Rapports karmiques
avec les hommes agissant sur notre raison,
d'autres sur notre volonté
La douleur initiatique
Expérience du Moi
de l'incarnation antérieure.

Métamorphose du concept du temps
La mort. L'essence du souvenir.

La vie du rêve:
ses rapports avec le passé et l'avenir.
Deux sortes de rêves:
se rapportant aux événements extérieurs
ou rendant symboliquement
des processus intérieurs.

La vision rétrospective après la mort
et la formation du karma.
Le déroulement du souvenir après la mort
L'entrée dans le monde spirituel
L'expérience des entités spirituelles.